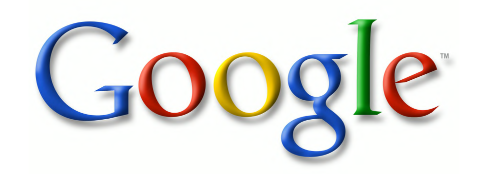


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

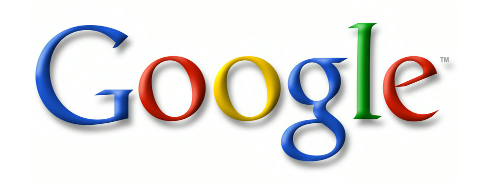
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 02265607 2




YAC

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE,
TOME QUATRIEME.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON Origine, de ses Progrès, & des diverses Révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre tems.

Par M. DESLANDES.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
262514B

Opinionum comenta delet dies
Nuturæ judicia confirmat.
Cic. Lib. 2. de Nat. Deo

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je publiai les trois pre-
iers Volumes de l'Histoire Critique
e la Philosophie, je comptois que la
ite travaillée avec le même soin, ne
rderoit pas à paroître ; & je sentois
arfaitement que plus cette Histoire
pprocheroit de notre tems, plus elle
eviendroit agréable & utile, tant par
s progrès qu'a fait la Philosophie,
ue par la maniere noble & élégante
ont elle a été traitée. Mais divers
bstacles ajoûtés les uns aux autres,
n'ont retenu jusqu'à présent ; & j'ai
raint de nouvelles contradictions de
a part de ceux que blesse toute véri-
é dite hardiment. J'en avois essuyé
d'une autre sorte de la part de quel-
ques personnes, qui croyoient que
l'amour de la Philosophie ne pouvoit
s'allier avec l'esprit & le maniment
des affaires, comme si un homme

39X677

vrai, juste, désintéressé, pesant tou tes choses au poids de la raison n'étoit pas l'homme le plus propre suivre l'ordre établi par les loix, à y ramener ce qui s'en écarte. L Philosophe est le seul citoyen, le citoyen est le seul qui aime & pro cure le bonheur public.

De pareils obstacles auroient du long-tems, si ce courage d'esprit q doit accompagner un Auteur, lequ a le loisir de penser, ne m'avoit com me obligé de donner la suite d'un ou vrage que le Public avoit lû avec d yeux d'indulgence. J'ose donc lui pr mettre que le quatrième Volume l'Histoire Critique de la Philosoph paroitra avant la fin de cette anné & que les autres, vû l'arrangement q j'ai pris, le suivront de près. Heureu si je persiste à soutenir avec modér tion mes premiers sentimens. & si l'i contagieux qui regne aujourd'hui, m'invite point à dire par complaisi ce, & peut-être par interêt, ce que

ne crois point. Je me flatte, ſuivant les diſpoſitions où je me trouve & le peu de cas que je fais des faveurs mal diſtribuées de la fortune, que je ne changerai point de ſentiment.

Les deux derniers Volumes de mon Ouvrage contiendront une hiſtoire de l'eſprit & du cœur humain, traitée ſuivant mon goût & mes idées particulieres. Cette Hiſtoire renfermera deux choſes: 1°. Le détail des vertus & des vices qui ont triomphé dans chaque ſiecle, des cruautés, des injuſtices qui s'y ſont commiſes, les noms des Rois équitables & bien-faiſans dont la liſte eſt ſi courte & les noms des Tyrans & autres mauvais Princes pour en inſpirer de l'horreur. 2°. Le progrès des connoiſſances humaines, les efforts de génie qu'ont fait les grands Philoſophes & les grands Légiſlateurs, l'établiſſement des principales Religions en chaque pays, & les changemens qui y ſont arrivés, ſoit par haſard, ſoit de deſſein prémédité;

enfin, les différens goûts qui ont ſuccédé les uns aux autres, ſoit dans les mœurs, ſoit dans les ſentimens, ſoit par rapport au commerce ordinaire de la vie. Cette Hiſtoire, ſi je ne me trompe, aura quelque choſe de neuf & de ſingulier. Et comme en écrivant l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie, mon intention a été d'écrire l'hiſtoire de l'eſprit humain, enviſagé par ſes côtés les plus favorables, il me ſemble que pour relever davantage cette Hiſtoire, celle du cœur humain doit s'y lier & s'y unir intimément. Si l'on veut bien connoître les hommes, il faut les décompoſer, pour ainſi dire, & conſidérer d'abord leur eſprit, enſuite leur cœur; car il y a de grandes vertus ſans eſprit, comme il y a de ſublimes connoiſſances ſans mœurs & ſans probité.

Depuis que les trois premiers Volumes de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie ont été imprimés, il en a paru une Latine ſous le titre d'*Hiſtoria*

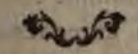
Critica Philosophiæ a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta. Cet Ouvrage loué par les uns & blâmé par les autres, est d'un Allemand, nommé Jacques Bruckerus. Pour moi, si j'osois être d'un sentiment contraire à celui des célebres Auteurs de l'Encyclopédie, je dirois que c'est une compilation indigeste partagée en cinq gros Volumes *in*-4°. plutôt qu'un ouvrage réfléchi. Bruckerus a lû sans beaucoup de discernement, & il a écrit sans nulle bienséance; & quoique Messieurs de l'Encyclopédie assûrent que son ouvrage donne lieu à beaucoup penser, je prendrai, moi, la liberté de leur dire que plus de la moitié en est d'une diffusion & par conséquent d'une inutilité dont rien * n'approche. En effet, à quoi peuvent servir les deux premiers Volumes? Que nous apprennent-ils, sinon des folies & des absurdités tirées

* Dans la suite de cet Ouvrage, je donnerai des exemples de ce que j'avance ici.

des plus anciens Peuples, & dont la plus grande partie vient de quelques modernes ignorans & ſuperſtitieux qui ont donné leurs rêveries pour des vérités ? N'aurois-je pas eu, par exemple, bonne grace, de remplir un volume des prétendus ſiſtêmes des Perſes & des Chaldéens, dont on ne trouve que quelques lambeaux mal aſſortis dans l'Antiquité, & que des viſionnaires ont couſus les uns avec les autres vers le tems de la décadence de l'Empire de Conſtantinople ? N'aurois-je pas eu encore bonne grace d'imiter l'Allemand Bruckerus, & d'offrir au Public un volume circonſtancié de la Philoſophie cabbaliſtique des Hébreux & des Juifs ? Il me ſemble que j'en ai dit tout ce qu'il en falloit ſçavoir dans mon Hiſtoire Critique de la Philoſophie; & dût le Bruckerus m'accuſer de trop de conciſion & de briéveté, j'avouerai naïvement que je ſerois fâché d'en avoir dit davantage; & ſi c'eſt à ſes yeux un mérite d'être am-

ple & prolixe, j'aime mieux, tout bien examiné, être court & judicieux.

Je ne parlerai point des extraits, que les principaux Journalistes ont donnés de mon Ouvrage. Ils me sont tous, malgré leur différente maniere de penser & de saisir les objets, ils me sont, dis-je, tous assez favorables: mais ce qui m'a le plus touché, c'est qu'ils m'ont rendu la justice que je souhaitois qu'ils me rendissent, c'est d'avoir préféré à une érudition fastueuse, & qui pour l'ordinaire coûte peu à acquérir, ce choix & cette attention qui servent à éclairer les hommes; d'avoir plus songé à faire connoître le génie & le caractere des anciens Philosophes, qu'à rapporter leurs sentences, leurs bons mots, les titres de leurs livres & l'Olympiade où ils ont vécu.



De quelques penſées & de quelques axiomes propres à découvrir le fond de la Philoſophie des Anciens.

I.

L'homme, dit Platon, étant doüé d'intelligence, doit faire uſage de cette faculté pour ſe déterminer entre le bien & le mal.

Il doit être encore perſuadé que Dieu n'agit jamais contre la convenance morale des choſes ; & cette perſuaſion dépend de la maniere attentive dont il interroge la nature.

Qu'il s'examine enſuite lui-même, & il découvrira ſans peine ce qu'il doit penſer & ce qu'il doit faire, pour ſe concilier la bienveillance de l'Etre ſuprême.

Enfin, un homme en ſe ſervant des forces de ſon entendement, pourra ſçavoir en quoi conſiſte la religion qui lui eſt eſſentielle, & agir d'une ma-

niere convenable tant à ſa propre nature qu'aux circonſtances dans leſquelles il ſe trouve. *Plato de Legibus.*

II.

Si Dieu, remarque Ciceron, avoit voulu que la Religion fût la même dans tous les tems & chez tous les Peuples, elle ſeroit telle par les moyens admirables qu'il auroit deſtinés à cela. Mais croire que ce qui nous concilie aujourd'hui ſa faveur, peut demain nous attirer ſa haine, c'eſt en vérité une penſée peu raiſonnable. La bienveillance de Dieu n'eſt point attachée ni à un âge particulier, ni à une certaine famille, ni à une certaine Nation : c'eſt un bien général, c'eſt une prérogative accordée à l'humanité, dont chacun peut juger par la convenance des choſes. *Cic. de Nat. Deorum & lib. 4. Acad. Quæſt.*

III.

Il eſt certain, dit encore Platon, que les devoirs que Dieu nous impoſe, ſont tels que des êtres raiſonnables

placés dans les circonſtances où nous ſommes, peuvent les remplir par les ſeules forces de leur nature. L'Etre infiniment ſage & infiniment parfait, n'a point créé des êtres raiſonnables pour leur preſcrire des choſes ridicules & contraires à la raiſon qu'il leur a donnée. *Plato ubi ſupra.*

I V.

On dit ſouvent, repete plus d'une fois Ariſtote, que Dieu étant ſouverainement libre, peut commander tout ce qu'il veut & en agir avec ſes Creatures ſuivant ſon bon plaiſir. Mais quelle idée oſe-t-on-là nous donner de Dieu ? Hé quoi ! ne ſe ſervir de ſon pouvoir & de ſa toute-ſcience, qu'au préjudice & au déſavantage de ſes Créatures ; eſt-ce une idée digne de lui ?

S'il y a un Dieu, il n'agit point arbitrairement : mais il ſuit la convenance morale des choſes, c'eſt-à-dire que Dieu nous ayant accordé la raiſon pour nous conduire pendant les

bornes étroites de cette vie, il ne peut nous rien ordonner de contraire à cette raiſon. *Ariſtot. Methaphyſ. l. 1. & 2.*

V.

Exiſter, ajoûte Ariſtote, n'eſt point un avantage, & ne ſçauroit par conſéquent nous impoſer aucune obligation. Mais exiſter d'une maniere favorable, d'une maniere qui nous ſoit utile, exige de nous un tribut de reconnoiſſance, de reſpect & de vertus. *Ariſtot. ubi ſupra.*

Comme il eſt plus noble & plus grand de faire des heureux que des malheureux, on doit ſe confier à la bonté de Dieu & tout attendre de ſa miſericorde. *Stob. paſſim.*

VI.

Nous avons des raiſons puiſſantes pour croire que Dieu n'employera point ſon autorité ſuprême d'une maniere bizarre & pernicieuſe; mais qu'il l'employera plus en Pere infiniment bon qu'en Juge ſévere, plus en Roi bien faſiant qu'en uſurpateur tyrannique.

VII.

Tous les Stoïciens ſoûtenoient qu'il n'y a point d'hiſtoire où l'on ne voye diſtinctement ce que peut la deſtinée, & combien il eſt difficile d'échapper à cet ordre qui amene les évenemens enchaînés les uns aux autres. Tout arrive parce qu'il doit arriver.

La fortune ſemble aveugler les hommes, & les aveugle en effet, pour les empêcher de ſentir ſon pouvoir ſouverain.

Fortuna omnipotens & ineluctabile Fatum.

La deſtinée eſt cauſe de beaucoup d'évenemens, auxquels on ne peut ſe dérober ; & ſouvent on ſe dit à ſoi-même, pourquoi n'ai-je pas évité tel accident, j'en étois le maître : mais je ne l'ai pas évité parce que je vois clairement qu'il devoit arriver. *Seneq. Epict. vid. etiam Tacit.*

VIII.

L'Orateur Philoſophe parlant de la ſuperſtition, la dépeint comme le plus

grand mal dont un homme puiſſe être attaqué. « Dès qu'on s'y laiſſe aller, » dit-il, elle vous pourſuit, elle vous » obſéde, elle vous tourmente ſans » ceſſe..... s'il tonne, s'il éclaire, ſi le » feu du ciel tombe, s'il naît quelque » eſpece de monſtre; enfin, ſi d'une in- » finité des choſes poſſibles il en arrive » quelqu'une qu'on n'attendoit point, » la ſuperſtition eſt incontinent ſur vos » pas, & ne vous laiſſe jamais dans une » aſſiette paiſible & courageuſe. Le » ſommeil même qui devroit être l'aſy- » le de tous les hommes dans leurs pei- » nes & dans leurs inquiétudes, eſt pour » le ſuperſtitieux un nouveau champ de » frayeurs, qui ne lui permet pas de re- » flechir ſur ce qu'il y a de frivole & » de mal-entendu dans l'objet de ſa » crainte. »

C'eſt-là ce qui a donné lieu à pluſieurs Philoſophes de préférer l'athéïſme à la ſuperſtition. Si l'Athée, diſoient-ils, ſe comporte mal, parce qu'il n'a aucune re- ligion ni aucune piété, le ſuperſtitieux

ſe comporte encore plus mal, parce qu'il ſe ſert du voile de la piété & de la religion, pour autoriſer tous les déſordres & toutes les violences qu'il commet.

A ce que les anciens Philoſophes ont dit ſur la ſuperſtition, j'ajoûterai le Commentaire inſtructif du Chancelier Bacon, un des premiers reſtaurateurs des ſciences exactes. La ſuperſtition, obſerve dans ſes eſſais cet Auteur illuſtre, ôte à l'homme le bon ſens, l'amour de la vérité, l'inclination naturelle aux devoirs de la ſociété, la connoiſſance des loix & l'attachement à ſa propre réputation : au lieu que l'athéïſme, en méconnoiſſant la Divinité, peut avoir tous ces principes devant les yeux & ſe laiſſer conduire conformément aux dehors d'une vertu morale. La ſuperſtition furieuſe dans ſes principes & ſanguinaire dans ſes effets, trouble la paix des Etats où elle ſe répand, porte en tous lieux le tumulte & la confuſion, allume le flambeau de la diſcorde : l'Athéïſme, au contraire, retiré en lui même, ne cauſe aucun de ces maux.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME IV.

LIVRE DIXIEME.

De la renaissance des Lettres en Italie, & successivement dans les autres Royaumes de l'Europe.

DISCOURS

DISCOURS,

Où l'on examine ce que les anciens Philoſophes penſoient de la Divinité.

Ego enim non populum advocare, ſed certos electoſque ſoleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam ſingulos obſervem, & tanquam non ſingulos timeam.

Plin. Epiſt. lib. 7.

THE PROPERTY OF THE NEW YORK SOCIETY LIBRARY



DISCOURS.

LA Philoſophie eſt la ſcience de la plus grande étendue. Elle renferme tant de parties, & des parties ſi différentes les unes des autres, qu'en écrivant ſon Hiſtoire, il eſt impoſſible qu'on n'en oublie ou qu'on n'en néglige quelques-unes. C'eſt ce qui m'a engagé à relire attentivement les trois premiers volumes de mon Hiſtoire de la Philoſophie, & à donner de nouveaux jours à ce qui n'étoit pas aſſez éclairci ni aſſez détaillé. Tout cela joint & combiné enſemble pourra me fournir des remarques utiles, & propre à développer le génie des anciens Philoſophes. Car il ne faut point juger d'eux, ni de leur doctrine, ſur quelques paſſages pris au hazard dans leurs Ou-

vrages. Souvent ces paſſages ſe contrediſent les uns les autres : plus ſouvent encore ils ſont enveloppés d'expreſſions métaphoriques, qui ſéduiſent & trompent au premier abord. Il faut, pour n'en être point la dupe, apporter à leur examen de bons yeux, de ces yeux que d'ordinaire les Compilateurs n'ont point malgré leurs recherches laborieuſes.

Pour ce qui regarde les Auteurs qui depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, ont parlé des ancens Philoſophes, j'avoue qu'on ne doit point ſe livrer aveuglément à leurs divers témoignages. Ils ne rapportent gueres que des Sentences, des Apophthegmes, des Penſées iſolées, qui ne fourniſſent aucune inſtruction ſuivie. J'en pourrois citer ici pluſieurs exemples ; mais on ne peut ouvrir aucun Livre qui traite de la Théologie Payenne ou de la Vertú des Payens, qu'on n'en ſoit raſſaſié.

I.

Les anciens Philoſophes recom-

mandoient expressément l'étude de la Nature dont le détail est immense, comme l'étude la plus propre & la plus avantageuse à l'homme, laquelle peut également servir à éclairer son esprit & à calmer les tempêtes qui agitent son cœur. Cette étude mene par dégrez à la vraye Science, qui ne consiste point, suivant la remarque de Platon (a) & d'Aristote, à sçavoir ce que les autres ont sçu, ni à charger sa mémoire de ce que les Livres renferment. Elle consiste à faire usage de son esprit, en lisant les meilleurs de ces Livres, & en choisissant les Auteurs qui ont une plus grande réputation de probité, de sagesse & de sincérité : elle consiste à juger, non d'après ces Auteurs qui se trompent encore souvent, mais d'après soi-même, d'après les lumieres qu'on a acquises : elle consiste à saisir l'esprit de chaque chose, & à discerner ce qui lui est essentiel de ce que les hommes y ont

(a) *Plat. in Theat. & Arist. Lib. 2. & 3. Metaphy.*

ajouté : elle consiste enfin à fortifier son jugement, à étendre ses connoissances, à n'être point la dupe ni des hommes, ni de leurs opinions, ni des tems ni des lieux, ni de l'autorité séduisante du plus grand nombre.

De la même maniere, croire (a) n'est point ajouter foi à ce que disent les autres, ni à ce qu'ils peuvent croire en effet : mais c'est examiner sérieusement & à la lumiere de son esprit quels sont les motifs de crédibilité qu'on propose, quel dégré de force ont les raisons qui doivent porter à croire ou à ne pas croire : c'est démêler la vérité des vraisemblances, la certitude des probabilités, l'évidence des fausses lueurs qui n'ont qu'un éclat passager : c'est en un mot convenir avec soi-même qu'on ne peut prendre d'autre parti que celui qu'on prend, & c'est suivre ce parti avec courage, avec persévérance, avec une

(a) *Religionem imperare non possumus, quia nemo cogitur ut credat invitus.* Theodor. apud Cassiod.

ferme résolution de n'en point changer.

On ne sçait donc, suivant la pensée des deux Philosophes que j'ai cités, que ce qu'on s'est rendu propre par la réflexion qui seule produit la vraye science ; & on ne croit point ce qu'on s'efforce de croire par la persuasion d'autrui, mais seulement ce qu'on voit clairement & nettement qu'on doit croire par sa propre persuasion.

I I.

La Vérité (*a*) que Ciceron regardoit avec tant de respect & comme l'essence même de la Divinité, est quelque chose de si délicat, de si relevé, de si supérieur aux forces de l'humanité, qu'on a jugé de tout tems que peu d'hommes étoient capables de se familiariser avec elle : & ces hommes privilégiés furent d'abord appellés les Sages par ex-

(*a*) S. Augustin assure que *satis apparet supra mentem nostram esse legem quæ veritas dicitur*. Aug. de Doctr. Christ. l. 1.

cellence, & enſuite d'un nom plus doux, les Amis de la Sageſſe. Eux ſeuls aimoient tendrement la Vérité, ou du moins ce petit nombre de Vérités auquel la Nature nous a comme bornés. Eux ſeuls oſoient ſe fauxfiler dans le fond, dans l'intérieur de la Religion; ils diſtinguoient en détail & la Morale commune à tous les hommes, & la Politique qui eſt la Morale particuliere des Souverains; ils recherchoient en un mot ce qu'il y a d'eſſentiel & ce qu'il y a de captieux, ce qu'il y a d'utile & ce qu'il y a de frivole dans cet amas d'opinions, de préjugés, de moeurs, d'uſages, de Loix & de coûtumes répandus ſur la face de la Terre. Voilà quel étoit autrefois, & quel eſt encore aujourd'hui le partage des Amis de la Sageſſe, de ces gens qu'on nomme Philoſophes.

Pour ce qui regarde le peuple incapable de réflexions, la Vérité avoit un éclat trop vif, une lumiere trop forte, pour lui plaire & lui convenir. Des vûes ſi courtes ne pouvoient s'y prêter, des yeux ſi

mauvais ne pouvoient s'en accommoder. Il fallût donc affoiblir cette lumiere, il fallût diminuer cet éclat, tantôt par des ombres qui couvrissent certains objets, tantôt par des nuages au travers desquels on en pût voir d'autres extrêmement déguisés.

De-là sont venues toutes ces fables qui masquoient la Religion & la Théologie des Anciens, qui enveloppoient la Divinité, pour ainsi dire, & la représentoient sous les images d'un feu brûlant, d'une lumiere étincelante. De-là tant de fictions employéés pour dérober aux simples & aux indiscrets la connoissance des misteres & des énigmes de la Nature; pour leur cacher ce qu'on pouvoit déja sçavoir de l'origine commune de toute chose, de la correspondance qu'ont entr'eux, les Etres primitifs, & de l'ordre dans lequel ils se succedent les uns aux autres; enfin, de la force intérieure où, si j'ose ainsi parler, de cette ame universelle qui meut, qui pénetre tout, qui donne à la matiere une vie que rien ne peut altérer.

De-là tant de diſcours artificieuſement concertés, ſoit pour retenir les peuples policés dans leur devoir & y appeller les peuples barbares, ſoit pour donner une certaine conſiſtence au culte public, & inſpirer par ſon moyen aux hommes des ſentimens de douceur, de modération & d'humanité. Rien de plus déſirable dans le commerce, dans le cours ordinaire de la vie que ces ſentimens, & rien de plus rare en effet.

On voit par ce que je viens de dire, qu'il n'y avoit parmi les Anciens qu'un très-petit nombre de Sages qui connuſſent la Vérité: & peut-être que le nombre de ceux qui la connoiſſent parmi nous, eſt plus petit encore. Si quelqu'un de ces Sages touché de compaſſion pour le genre humain, oſoit découvrir la moindre Vérité; loin d'être remercié, il s'attiroit une averſion preſque générale: tant les préjugés tiennent au cœur de la multitude, tant elle a de peine à ſe déprévenir. On haïſſoit ce Sage qui avoit parlé; on le pourſuivoit ſans aucunn

ménagement. N'eſt-ce point là ce qu'on voit malheureuſement rapporté dans l'Hiſtoire de la Philoſophie ancienne ? Combien de Socrates maltraités, pour avoir ſoutenu les intérêts de l'Être ſuprême contre une foule de Divinités ſubalternes ? Combien d'Ariſtotes obligés de ſe cacher, pour éviter la fureur & les noirs complots des Prêtres de Cerés ? Combien d'autres Philoſophes contraints de s'expatrier, pour aller vivre dans cette douce obſcurité qui plaît tant à ceux qui ſçavent penſer ?

Quoique Saint Auguſtin ait approuvé l'uſage où étoient les Anciens de couvrir la Vérité ſous le voile des fables, des métaphores, des allégories, des fictions, & qu'il ait avancé comme un principe certain que (a) *neceſſe eſt ut taceatur aliquod verum propter incapaces* : il faut avouer cependant que toutes ces enveloppes miſtérieuſes donnerent lieu à l'idolâtrie. Et quelle idolâtrie encore ! la plus vile & la

(a) *Auguſt. de Don. Perſever.*

plus méprisable de toutes, celle qui regarde les plantes & les animaux comme l'objet d'un culte public. Passe encore pour l'adoration du Soleil. Si l'on peut pardonner quelque idolâtrie aux hommes, c'est assurément celle-là, qui ne manque point d'une certaine noblesse. Car où la Divinité s'est-elle mieux peinte, que dans ce globe immense de feu & de lumiere ?

III.

L'Idolatrie (*a*) étoit la Réligion des Peuples imbécilles, & qui noyés dans les voluptés basses & grossiéres, ne pouvoient regarder fixement l'Etre Suprême, ni admirer les merveilles de ce vaste Univers. Pour les Fondateurs des grandes Monarchies, les Philosophes, les Législateurs, ils suivoient la Réligion naturelle qui n'a point appellé les Fables à son secours. Sa simplicité fait son principal mérite : tout ce

(*a*) *Vossius, de Idolatria Lib.* 1. *cap.* 1. 2. & 3.

qui l'approche, tout ce qui l'environne, n'est point obscur ni mistérieux. Le vrai la dévance, & le bonheur la suit. Il n'y a que deux principes qui lui soient essentiels, deux devoirs qu'elle impose.

Le premier consiste à adorer le Pere, le Dieu de toute chose, en esprit & en vérité: c'est le seul culte qu'il demandoit à ceux que la révélation n'avoit point encore éclairés, le seul qui fût alors digne de lui, culte de respect, d'amour & de reconnoissance. Le second devoir que prescrit la Religion naturelle, consiste non-seulement à ne point faire de mal à ses semblables, aux Hommes qui sont de la même origine & de la même famille, mais encore à leur faire tout le bien dont on est capable. Et la mesure de ce bien doit être l'amour de soi-même: amour fondé sur le bésoin réciproque qu'on a les uns des autres; & plus encore sur l'obéissance duë au Créateur, au Conservateur, au Bienfaiteur commun.

Dans la Religion naturelle, chaque Homme est Prêtre. L'Autel sur

lequel il ſacrifie, eſt l'Univers entier tout brillant de merveilles, de prodiges, de beautés ſans nombre; tout pénétré de la Divinité. Cette Religion n'admet point de Séducteurs, d'Enthouſiaſtes, de ces gens qui pour tromper les autres plus hardiment, affectent d'être eux-mêmes trompés les premiers.

I V.

Les deux principaux objets qui fixoient l'attention des anciens Philoſophes, étoient Dieu & la matiere; mais ils n'enviſageoient pas tous de la même maniere ces deux objets. Il y avoit entr'eux une grande différence. Les uns croyoient que Dieu & la Matiere, ſont les deux premiers principes, & qu'ils formoient par des nœuds éternels & qui ne pouvoient ſe délier, le Tout, l'Univers. Dieu eſt l'intelligence ſuprême, diſoient ces Philoſophes: la Matiere eſt l'organe immédiat de Dieu. Il vit parce qu'il agit, & il agit parce qu'il a une Matiere ſoûmiſe à ſon action. Deſunies, ce ſont

deux ſubſtances incompletes, & pour ainſi dire, non-exiſtentes. Leur union conſtituë le tout, qui ſeul mérite le nom de ſubſtance. Dieu eſt l'Etre par ſoi, & la cauſe univerſelle: & ne pouvant y avoir de cauſe ſans effet, la Matiere eſt l'effet, Dieu la cauſe. Le lien qui les aſſujettit l'une à l'autre, eſt la Nature bienfaiſante. La Nature eſt quelque choſe de réel : c'eſt l'action de Dieu, à laquelle répond à point nommé la réaction de la Matiere : c'eſt le changement continuel des formes toutes tirées du même fond, qui naiſſent, renaiſſent & ſemblent s'anéantir tour à tour. *Opus Naturæ*, remarquoit Ariſtote, *eſt opus intelligentiæ.*

Dieu eſt l'Excellent par lui même : la matiere n'excelle que parce qu'il y a un Dieu. Il ne peut exiſter ſans la Matiere, ni la Matiere ſans lui.

Le Polythéïſme n'a été d'abord qu'une équivoque. Les Hommes frappés des perfections multipliées de Dieu, n'ont pû les conſidérer ni les embraſſer d'un ſeul coup d'oeil. Ils les ont décompoſées. De-

là autant de Dieux ſubalternes, qu'il y a de ſublimes perfections dans Dieu lui-même. Les trois principales & dont toutes les autres découlent, ſont une intelligence ſans bornes, une bonté infinie, une puiſſance qui peut faire tout ce qui n'implique point contradiction, ou ne ſe termine point à l'abſurde.

Les Payens n'adoroient point pluſieurs Dieux indépendans les uns des autres. Ils adoroient un Dieu ſuprême, mais *incompréhenſible*, *innommable*, *inconnu*, auquel étoient ſoûmis tous les Dieux ſubalternes, tous les demi-Dieux. Leur nombre augmentoit ou diminuoit ſuivant les beſoins différens des Peuples, & les idées différentes des Philoſophes. Ils étoient ſouvent obligés de ſe prêter à ce que la multitude exigeoit d'eux, & de créer, pour ainſi dire, de nouveaux Etres.

Tout ſe meut: mais tout tend au repos, & tout y parviendroit enfin, ſans l'art (*a*) de Dieu qui ré-

(*a*) *Ars omnipotentis Artificis*. Aug. de verâ Relig. Lib. 1.

veille inceſſamment la Nature, & qui remet chaque partie de l'Univers dans la place où elle doit être, pour y conſerver l'ordre & la ſimétrie. L'art de Dieu fait que lui ſeul reſte immobile, tandis que tout ce qui eſt hors de lui, eſt coulant, fluide, variable, incertain. Cet art fait encore que rien ne périt, rien ne ſe détruit; que tout tend, non à ſe perpétuer, mais à ſe renouveller; enfin, qu'en tous lieux on ne voit que des naiſſances, des morts, des renaiſſances. *Omnia* (*a*) *vivunt*, dit Platon, *aut properant vivere*. Tout cela eſt aſſaiſonné & nuancé par le plaiſir, qui n'eſt pas un des moindres caracteres de l'art divin. En effet, le plaiſir eſt le motif univerſel, le milieu qui rapproche les extrémités, la fin où tout tend, le noeud en un mot, le lien inaltérable de la Nature.

V.

Voilà ce que penſoient les Phi-

(*a*) *Plato in Timæo.*

losophes les plus raisonnables de l'Antiquité, ceux qui distinguoient Dieu de la matiere : comme Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote. Ces Philosophes ajoutoient que par l'énergie, par l'intensité de sa nature, Dieu agit continuellement, & agit sur la Matiere toûjours disposée à recevoir ses ordres. Mais on ne doit pas croire pour cela que la Matiere soit quelque chose de mort, & d'inanimé. Elle est au contraire vivante & pénétrée d'une force interne, d'une vigueur secrete & à nous inconnuë, qui la rend capable de passer par toutes les formes possibles, suivant les diverses loix de gravité, d'attraction, d'électricité, de magnétisme, de simpatie ou d'affinité &c. Elle est pleine de vies particulieres, d'ames indivisibles, incorruptibles, ne devant jamais périr. *Tota Natura*, remarque Pline, *animata est. Et quæ videntur animâ carere animam etiam habent. Nihil enim sine eâ vivit.* Ces ames sont de différentes espéces ; les unes sensitives, les autres agissantes sans connoître leur action,

ou le principe de leur action, les autres douées de sentimens, mais sans réflexion: ce qui va jusqu'à l'infinie, & depuis le plus petit animal, le plus vil insecte, jusqu'à l'Homme. Mais qu'est-ce que l'Homme, qu'est-ce que les substances intelligentes dont je parle, il faut pour les bien connoître, remonter à la force active de la Matiere, à la cause universelle qui anime tout & qui agit par tout, & qu'on doit regarder comme la vie générale, la vie des vies particulíeres.

Rien n'a commencé, disent Ciceron & Pline le Naturelifte, rien ne finira. Le tout est éternel: la totalité des êtres n'augmentera ni ne diminuera. Pour l'ordre, l'arrangement, la succession de ces mêmes êtres pris tant en général qu'en particulier: c'est proprement l'ouvrage de Dieu, c'est l'art supérieur & admirable qu'il employe, c'est pour tout dire l'ensemble de l'Univers.

En considerant Dieu & la Matiere, les Anciens observoient qu'il est aisé d'appercevoir comment les

choſes naturelles ſont produites & non produites tout-à-la-fois : nor produites parce qu'elles ſont éter nelles, & produites à cauſe de l ſucceſſion des formes. Ils obſer voient encore que l'eſpace & l tems étoient Dieu lui même, qu exiſtoit toûjours ; mais que pa rapport à la Matiere, l'eſpace n'é toit que l'ordre des coëxiſtences, & le tems que l'ordre des exiſtence ſucceſſives. Ils ajoutoient que tou ce qui vit a une ame, & que tou ce qui a une ame vit : l'Ame & la vie n'étant que des termes ſy nonimes. Sur quoi je citerai Ana xagore qui diſoit avec toute l'éco le Ionique : *Ubi eſt* (a) *anima e etiam vita, & ubi eſt vita eſt etiam anima.*

V I.

Mais qu'eſt que vivre ? c'eſt ſ reſſouvenir, c'eſt pouvoir lier en ſemble un certain nombre d'idées d'actions, de mouvemens. Si ce

(a) *V. Caneparium de Attramentis.*

mouvemens, ces actions, ces idées ne ſont coupées que par de courtes intervalles : cette interruption s'appelle ſommeil. Si elle eſt ſans retour, on la nomme mort, & elle peut paſſer pour le plus long de tous les ſommeils qui regardent un ſeul & même être. Mais on ne doit pas s'imaginer pour cela que cet être meurt en effet & tombe dans l'anéantiſſement, il ſe reveille au contraire & revit d'une autre façon. La monade, la ſemence, la graîne où il eſt comme préformé & préordonné par la Nature, ne périt point & ne peut périr. C'eſt une unité, un point indeſtructible : c'eſt une vie qui doit continuellement exiſter : c'eſt une ame qui ſuivant ſa force intrinſeque, doit toûjours ou penſer ou agir ou ſe mouvoir, ſi ce n'eſt pendant de courts intervalles de ſommeil & de repos, néceſſaires, ſi j'oſe parler ainſi, pour ſa révification. Quelques Modernes ont imité ce langage, mais ſans trop l'entendre.

VII.

Le Tout, l'Univers, le composé de Dieu & de la Matiere est infini. Mais comme les Anciens avoient séparé les perfections divines pour en faire plusieurs demi-Dieux, ils regarderent de même la Matiere étenduë sans bornes, comme séparée en plusieurs Mondes tous différens l'un de l'autre. Chaque Monde est échauffé, animé, sollicité à se conserver, présidé par un Soleil qui est son ame particuliere & la vie générale de tout ce qu'il contient, ou, comme on le nommoit poëtiquement, le Seigneur de sa vie, *Dominus vitæ*. En effet, chaque Monde a des caracteres & des variétés qui lui sont propres : mais rien n'y croît, rien n'y végéte, rien n'y mûrit, rien ne s'y meut que par la chaleur bienfaisante, par la force salutaire de son soleil. Les Astres qui l'environnent suivant certaines loix de mouvement & de pésanteur, changent continuellement : lui seul ne chan-

ge point, ou ne change qu'après une longue révolution de siécles: ce qui s'appelloit la grande année. Ces Astres ont aussi leurs années particulieres, & toutes l'organisation dont est susceptible leur figure jointe au plus ou moins de matiere, qui constituë leur pésanteur spécifique. Il n'y a de plus aucune de leurs parties qui ne contienne des êtres, depuis l'être pensant jusqu'à celui qui n'a qu'un sentiment confus, depuis l'être qui se replie sur sa pensée & qui raisonne jusqu'à celui qui n'est doüé que d'une simple perception.

De tous les Mondes qui composent l'Univers, nous ne connoissons guéres que celui où est placé la Terre que nous habitons. Seulement sommes nous en droit de soupçonner avec les Disciples de Pytagore, que chaque étoile fixe échauffe & anime un Monde particulier : & tous ces Mondes variés à l'infini, donnent une idée que rien n'égale, & de la fécondité de la Matiere, & de la puissance de Dieu : le tout lié &

également balancé par la Nature attentive & qui jamais n'agit que pour le mieux.

VIII.

Après avoir parlé des Philosophes anciens qui ont distingué Dieu de la Matiere, je vais parler de ceux qui les ont confondus ensemble, en ne supposant qu'une seule substance dans l'Univers, de laquelle tout est formé & dans laquelle tout doit se réduire. Ce sistême, si pourtant il mérite ce nom, exclut toute Divinité, toute substance spirituelle, & se renferme dans la Matiere assujettie à la destinée. Mais qu'est-ce-que la destinée. ? Je doute que ces Philosophes surnommés *Pantheistes*, en eussent aucune idée distincte. Ils disoient seulement que tout ce qui frappe nos yeux, tout ce qui arrive, se termine à des modifications tirées du sein de la Matiere, qui ne durent qu'un certain tems & qui s'écoulent aussi-tôt par une suite d'effets nécessaires & imprévûs.

Je crois que c'est-là le pur Matérialisme, que Jean Bodin dans son Traité manuscrit *de abditis rerum causis &c.* nommoit le Naturalisme très grossier & très-confus.

Il en distinguoit de deux autres sortes; le subtil & simplement le grossier, dont le détail se peut voir dans le *Schediasma inaugurale de Naturalismo cum aliorum, tum maximè Jo. Bodini.* L'Auteur de cet ouvrage est un Professeur Allemand, appellé L. J. Diecmann.

Le Naturalisme grossier est celui qui n'admet point la révélation, & pense au surplus que la Loi naturelle suffit pour nous rendre heureux après les bornes de cette vie; qui regarde Jesus-Christ, non comme un Dieu, mais comme un sublime Prophete qui nous a enseigné une morale pure, avantageuse, utile aux grandes fins de la société; qui assûre enfin que l'Evangile n'est qu'une seconde déclaration de la Loi naturelle . . . . A cela reviennent beaucoup & le Socinianisme & ce que les Anglois appellent *Latitudinarian*, la liberté

de penser & de suivre la droite rai-
son, sans s'astreindre à aucun dog-
me particulier.

Le Naturalisme subtil est celu
qui ne reconnoit point de péch
originel, persuadé qu'avec ses seu
les forces l'Homme peut faire l
bien, sans le concours de la grac
qui fait consister tous ses avantag
dans une liberté aveugle, qui n'
besoin d'aucune raison déterminan
te ni d'aucun motif actuel, pour s
décider .... Enfin, c'est le Pé
lagianisme.

IX.

Les Anciens Philosophes qui on
cru que tout l'univers n'est qu'un
substance, & que Dieu & le Mond
ne sont qu'un seul être; *omnia su*
Deus, Deus est omnia: ces Philoso
phes, dis-je, soûtenoient que tout c
qu'on voit, tout ce qui vit & s
meut, tout ce qui a été produi
& se produit de nouveau, est Dieu
enfin, que lui, les hommes, &
la masse réünie des êtres, soit ani
més, soit inanimés, sont toutes cho

:s. Ils ne reconnoiſſoient aucune
rovidence: ils ne demandoient,
ls ne craignoient, ils ne ſouhai-
oient rien, tout arrivant ſelon eux
ar une ſucceſſion invariable, &
ar une néceſſité que rien ne peut
hanger. La ſubſtance unique eſt
mmobile & inaltérable : elle n'eſt
uſceptible que de modifications, qui
ependant peuvent ſe nommer dans
n ſens des ſubſtances paſſageres &
nomentanées. Et ce ſont ces mo-
lifications qui s'entreſuivent les
ines les autres, comme par hazard
& ſans effort, d'où dépendent le
eu, le méchaniſme & je ne ſçais
uel ordre apparent de ce vaſte Uni-
ers. Le Philoſophe (a) Straton,
ui étoit un des plus hardis de ces
Panthéiſtes, diſoit qu'à la ſubſtance
nique étoit aſſujettie la Nature,
omme une eſpece de ſemence di-
ine, répandue par tout, mais
'ayant aucune figure particuliere,
i aucun ſentiment qui lui fût pro-
re.

(a) V. le Diction. de Bayle, à l'... Spinoza.

Dans la secte Eléatique où l'on pensoit fortement, & dans la secte Ionique avant Anaxagore, on soutenoit que tous les Etres de l'Univers ne faisoient qu'une substance: & que cette substance éternelle & infinie, sans commencement & sans fin, qui renfermoit toutes les choses existantes & possibles, étoit Dieu. Xenophane, Fondateur de la secte Eléatique, expliquoit sa pensée par ces trois mots : *Un & tout.* Je passerai sous silence plusieurs autres Philosophes qui tiennent à cette secte, pour venir aux Stoïciens, qui malgré les dehors spécieux de vertu & d'honnêteté dont ils se couvroient, malgré leurs discours pleins de sentimens nobles & élevés, malgré l'austérité de leur Morale, regardoient Dieu comme l'ame du Monde, & l'unissoient à la Matiere par un lien inaltérable. Et comme Aristote avoit dit que Dieu étoit la forme *assistante* du monde, les Stoïciens ajouterent qu'il en étoit encore la forme *informante* ou qui constituoit toutes ses parties telles qu'elles sont. De-là venoit leur idée

sur le souverain bien qu'ils faisoient consister à vivre convenablement à la Nature. Mais qu'est-ce que la Nature? Seneque (*a*) répondoit; la Nature n'est autre chose que Dieu & la Raison Divine : & elle est répandue par-tout, & soumise aux Loix du Destin, par lesquelles se gouverne l'Univers entier. Or le Sage céde volontairement à ces Loix, dont aussi bien il ne peut s'écarter. La Nature & Dieu sont donc la même chose, & vivre convenablement à la Nature, c'est s'unir, c'est participer à la Raison Divine.

X

Sur les débris & les ruines de toutes ces anciennes opinions, Benoît de Spinoza établit un sistême malheureusement trop célebre, auquel il voulût donner je ne sçai quel air de démonstration. Comme ce sistême n'étoit point nouveau pour le fond, & que Spinoza n'avoit fait que le traiter à la maniere des Geo-

(*a*) *Lib. 4. de Benefic.*

metres, un docte Allemand composa une Dissertation intitulée : *de Spinosismo (a) ante Spinozisam.* Il y remarquoit deux choses importantes : la premiere, que les plus grands Philosphes ont soutenu autrefois qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers, qu'ils nommoient tantôt Dieu & tantôt la Nature ; la seconde, que la plûpart des Nations Orientales sont encore dans le même sentiment, comme l'ont montré Bernier, éclairé Voyageur, & la Loubere dans sa curieuse Relation de Siam.

Quoique le sistême de Spinoza soit de la derniere absurdité, aussi faux dans ses principes que dans ses conséquences, il est cependant certain qu'on l'a jusqu'ici très-mal réfuté, soit que ceux qui l'ont voulu faire, ne l'ayent pas bien entendu, soit qu'ils ayent agi de mauvaise foi : ce qu'on reproche à quelques-uns de ses Critiques. Les objections qu'ils tirent de Spinoza,

(a) *J. Franc. Buddeus. V. etiam ejus Introd. ad Philos. Ebræor.*

font plus fortes que les réponses affectées qu'ils y font. On diroit qu'ils veulent se jouer de la crédulité des Lecteurs peu attentifs. Il est vrai que Spinoza a des tours de pensée qui lui sont propres, & qu'il est difficile de saisir & même de combattre. En voici deux exemples. Il déclare 1°. que par le mot de Dieu, il entend une substance composée d'attributs qui ne peuvent se distraire & se séparer, chacun desquels renfermant l'idée de l'Eternel & de l'Infini. Mais si l'on demande quels sont ces attributs dont la substance de Dieu est composée : les Disciples adroits de Spinoza repliquent que ces attributs sont les parties de cet Univers, ou les Etres déterminés à représenter Dieu de telle ou telle maniere, c'est-à-dire, la Nature comme un *Tout* dans lequel ils sont & ils existent, & où ils ne peuvent cesser d'être & d'exister. Il déclare 2°. que l'esprit humain est une partie de l'entendement infini de Dieu. Et lorsqu'on soutient que l'esprit humain a telle ou telle per-

ception, telle ou telle idée, on ne soutient autre chose sinon que Dieu, non entant qu'il est éternel & infini, mais entant qu'il constitue l'essence de l'esprit humain ou qu'il est modifié par cette essence, a tantôt une certaine perception ou une certaine idée, tantôt une autre.

Spinoza assure la même chose du corps, qu'il définit un mode ou une façon d'être qui exprime d'une maniere déterminée l'essence de Dieu considérée comme une chose étendue.

Ces deux traits suffisent pour faire connoître & l'obscur qui regne dans le sistême de Spinoza & l'art qu'il a employé pour éclaircir cet obscur de son mieux. Au reste Spinoza vêcut toujours dans la retraite & dans le silence de son cabinet. Il avoit des amis illustres qu'il cultivoit en Philosophe, sans s'abbaisser ni à leur rien demander, ni à rien recevoir d'eux. Ses moeurs étoit austéres, & sa conduite exacte. Il lisoit peu, il méditoit beaucoup; réservé sur ses sentimens, il craignoit de se

commettre avec les autres hommes, ſur-tout avec les Théologiens. Heureux, ſi l'envie de philoſopher ſans bornes, ne l'avoit point jetté dans un long & pitoyable égarement !

X I.

L'Athéiſme eſt (*a*) le monſtre qui avilit le plus & deshonore l'humanité : c'eſt le néant de toutes les Religions. Si l'on pouvoit le pardonner, ce ne ſeroit tout au plus qu'à ces hommes bruts & groſſiers à qui le bienfait ſalutaire de la raiſon a été refuſé, & qui ne vivent que d'inſtinct comme les animaux les plus ſauvages. Mais que des hommes ſenſés & judicieux, que des Philoſophes qui ſe piquent de réfléchir, méconnoiſſent l'Etre ſuprême qui s'eſt peint avec tant de hauteur dans tous ſes ouvrages, & qui les conſerve avec tant d'intelligence ; c'eſt ce qui eſt inconcevable. Il faut avouer cependant qu'il

(*a*) *V. Jac. Frid. Reimanni Hiſtor. Univer. Atheiſmi & Atheorum.*

y a un grand choix à faire dans les preuves qu'on apporte de l'exiſtence de Dieu. Elles ſont de deux ſortes : les unes antérieures & métaphyſiques, propres ſeulement à convaincre les eſprits attentifs : les autres poſtérieures, & qui ſe fondent ſur la contemplation des merveilles de la Nature, & de l'ordre qui regne dans le vaſte Univers. Ces preuves ſont à la portée de tout le monde : & elles ont augmenté de force & de perſuaſion, depuis qu'on a fait tant de progrès, tant de pas heureux dans la Phyſique, l'Aſtronomie & l'Hiſtoire Naturelle. Mais il manque quelque choſe à ces preuves morales : c'eſt l'aveu que font pluſieurs Philoſophes habiles, que par leur moyen on ne peut prouver que Dieu eſt infini, & qu'il a des perfections infinies.

J. B. Morin, Profeſſeur au College Royal fit imprimer en 1635. un Ouvrage intitulé : *Quod ſit Deus*, & il ſe ſervît de la méthode des Geometres. Son but étoit de montrer par l'Aſtrologie judiciaire dont il ſe vantoit d'avoir pénétré tous

les ſecrets, l'exiſtence de Dieu, & par cette exiſtence, la vérité de l'Aſtrologie. Mais il ne réuſſit pas mieux à prouver l'une de ces propoſitions que l'autre, quoiqu'il y eut entr'elles bien de la différence. Dieu exiſte par l'énergie, par l'intenſité de ſa Nature. *N'eſt-ce pas moi*, dit-il lui-même dans l'Ecriture Sainte, *qui remplis toutes choſes, qui remplis le Ciel & la Terre? Suis-je un Dieu éloigné, ou un Dieu près de vous? Peut-on me rien cacher? Ou ne ſuis-je pas?* Pour ce qui regarde l'Aſtrologie judiciaire, rien n'eſt plus vain ni plus frivole que cette ſcience. Toujours combattue, elle a toujours ſuccombé ſous les coups qu'on lui a portés.

XII.

Le nombre des Athées, malgré l'abſurdité de l'Athéiſme, étoit autrefois aſſez conſidérable. On accuſe des Sectes entieres de Philoſophes, de l'avoir embraſſé ſans honte & ſans pudeur. Ces Sectes peuvent ſe réduire à trois: 1°. à celle des *Hylopathiens* qui ſuppoſoient la ma-

tiere destituée de connoissance & de sentiment, & qui en tiroient pourtant toute chose, en y appellant des formes & des qualités qui s'engendrent d'elles-mêmes; 2°. à celle des Atomistes qui sans l'intervention d'aucun Etre infiniment parfait, assuroient que tout est provenu de je ne sçai quel arrangement de la matiere, & du cours fortuit des atômes. 3°. à celle des *Hylozoïstes* qui attribuoient à la matiere une semence de vie répandue partout. Cette vie n'est point privée de sentiment & de connoissance: & cependant ce n'est ni une connoissance entiere ni un sentiment réfléchi. C'est, pour ainsi dire, un air de Divinité qui se communique à tout, sans que la Divinité s'y trouve, & sans qu'elle y ait part.

A ces trois Sectes d'Athées qui ne se déguisoient point autrefois, j'en ajouterai une quatrieme plus moderne, qui reconnoît des Natures Plastiques, ou des Natures sur lesquelles l'Etre infiniment parfait s'est reposé de la formation & de l'organisation de tous les objets

crées & ſubalternes. Ces Natures ne ſont point intelligentes, & cependant font tout avec intelligence : ſans doute par quelque direction ou par quelque inſtinct de l'Etre ſuprême. Mais croira-t-on qu'il ait beſoin de recourir à des Natures Plaſtiques, lui, qui peut tout faire par lui-même ?

A l'égard des particuliers qui nioient l'exiſtence de Dieu, voilà tout ce qu'on doit en dire. Les uns faiſoient de la débauche le prix de leur incrédulité. N'ayant ni moeurs ni ſentimens, ils n'eſpéroient rien d'un rénumérateur des vertus : ils ne craignoient rien d'un vangeur des crimes. Tout leur étoit indifférent : tout leur paroiſſoit égal. Les autres abuſant de leur raiſon, & irrités contre les Prêtres qui entretiennent les peuples dans des erreurs affectées, leſquelles leur procurent ou du crédit, ou des richeſſes, ſe jetterent dans l'Athéiſme : & à force de paſſer d'une objection à l'autre, ils ne purent ſortir du labyrinthe où ils s'étoient engagés.

Je crois devoir ici rapporter un

passage de Ciceron, où il s'explique (*a*) ainsi. Quand on demande y a-t'il des Dieux ? n'y en a-t'il point ? J'avoue qu'il est difficile de nier qu'il y en ait, quand on parle en public & devant une assemblée nombreuse. Mais cette question s'agite-t'elle en particulier & avec des Philosophes instruits ? rien n'est plus aisé que de le nier.

XIII.

Il me reste encore une réflexion à faire, c'est sur la manie & la fureur que certains hommes de Lettres ont eues de grossir & d'étendre le nombre des (*b*) Athées. Le Pere Merséne, dans son Commentaire sur la Genese, faisoit en 1623. monter ce nombre à Paris jusqu'à 60000. & il ajoutoit que dans une seule maison, il s'en trouvoit quelquefois jusqu'à 12. Cette exaggeration dans la bouche du Pere Merséne, étoit

(*a*) *Lib.* 1. *de Nat. Deor.*

(*b*) V. le Traité de l'Athéisme & de la superst. traduit du Latin de Buddeus.

d'autant plus ridicule qu'ayant été long-tems ami & correspondant de Descartes, il devoit avoir appris de ce Philosophe tant calomnié, qu'il ne devoit lui-même calomnier personne. Mais à quel excès le zéle indiscret de la Religion ne porte-t'il pas un Prêtre & un Moine prévenu ?

Dans les Siécles d'ignorance, on accusoit de Magie ceux qui avoient des connoissances supérieures à celles des autres Hommes. Cette accusation étoit même portée si loin qu'il a falu une Apologie dans les formes, pour l'anéantir tout-à-fait. Quand les tems sont devenus plus éclairés, on a tourné cette frivole accusation qui n'excitoit plus que la risée des Juges, & même du Peuple, en celle (*a*) de l'Atheïsme. Tous les Philosophes du XVIIe. Siécle & d'une partie du suivant en ont été soupçonnés : quelques-uns même sous ce prétexte odieux, ont reçu de mauvais traitemens. Tant l'esprit d'intolérance joint à celui

(*a*) *Wolf, in Dissert. de Atheismi falsò suspectis.*

du mensonge, a pris le dessus dans toutes les Religions.

En voici une preuve remarquable. Conrad Vorstius, né à Cologne, vint de bonne heure en Hollande & s'y brouilla avec les Théologiens, qui le poursuivirent en toute occasion. L'ouvrage qu'il intitula (a) *Disputationes de Deo, seu de Naturâ & attributis Dei*, fit grand bruit & réveilla la haine de ses ennemis qui ne cherchoient qu'à l'outrager & à lui nuire. Jacques I. Roi d'Angleterre qui se piquoit plus d'être un Théologien pointilleux, que de sçavoir regner, attaqua l'ouvrage de Vorstius par un long écrit, & le fit brûler à Londres, à Oxfort & à Cambridge. Il mit ensuite tout en oeuvre auprès des Etats Généraux, pour les engager à faire brûler par motif de Religion l'Auteur lui-même, en l'accusant d'Atheïsme. Mais les Etats en agirent avec plus de modération, & se contenterent de

(a) V. l'Hist. du Socinia seconde partie, & *Biblioth. Antitrinitarium*, p. 98.

bannir Vorstius, qui avoit à la vérité quelques sentimens particuliers, & n'étoit nullement Athée, comme le Testament écrit de sa main & trouvé après sa mort, en fait foi.

Ceux qui ont lû les Ouvrages de Mr. Bayle remplis d'une si grande érudition, (& quel est l'Homme de Lettres qui ne s'est point donné la peine de les lire?) sçavent qu'il s'est plu à grossir le nombre des Athées, & en le grossissant, à tâcher de diminuër la secrete horreur qu'on a pour eux. Tantôt pour élever la raison au dépens de la foi, tantôt pour élever la foi au dépens de la raison, Mr. Bayle cherchoit à prouver que l'Atheïsme est un moindre mal, un moindre desordre, que l'Idolatrie & la Superstition, & qu'on offense plus Dieu en lui supposant des figures ridicules ou des inclinations vicieuses & criminelles, qu'en niant qu'il existe, ce qui a causé bien des querelles & bien des broüilleries parmi les Théologiens opiniâtres. Mr. Bayle cher-

choit encore à prouver que quoique la Religion éclaire l'esprit, elle n'influe point sur les moeurs, & que pour vivre conformément à la raison, il ne faut que suivre les lumieres narurelles, sans recourir à aucune révélation. On n'en trouve malheureusement que trop d'abus & de plaintes aujourd'hui.

XIV.

S'il est facile avec du bon sens de se défendre de l'Atheïsme, il n'est pas également facile de se défendre de la superstition, qui a tant de pouvoir sur l'esprit des Hommes ordinaires & sur celui de presque toutes les Femmes. Dès qu'on s'y laisse aller, dit l'Orateur (*a*) Philosophe, elle vous poursuit, elle vous obséde, elle vous tourmente sans cesse .... S'il tonne, s'il éclaire, si le feu du Ciel tombe, s'il naît quelque espece de Monstre, enfin, si d'une infinité de choses possibles, il en arrive quelqu'une

(*a*) *Cic. Lib. 2. de Divinatione.*

qu'on n'attendoit point : la Superstition est incontinent sur vos pas, & ne vous laisse jamais dans une assiete tranquille. Le sommeil même qui devroit être l'azile de tous les Hommes dans leurs peines & dans leurs inquiétudes, est pour le superstitieux un nouveau champ de frayeurs qui ne lui permet pas de réfléchir sur ce qu'il y a de frivole & de mal-entendu dans l'objet de sa crainte.

Je ne prétends point faire ici le parallele de l'Atheïsme & de la Superstition. Ce parallele, quoique fait avec tous les égards dûs au Public, pourroit déplaire. Je me contenterai de rapporter quelque pensées du Chancelier Bacon, un des premiers Restaurateurs des sciences exactes. La Superstition, dit cet Homme illustre dans ses essais, ôte à celui qui en est aveuglé, le bon sens, l'amour de la vérité, l'inclination naturelle aux devoirs de la société, la connoissance des Loix, & l'attachement à sa propre réputation : au lieu que l'Atheïsme, en méconnoissant la

Divinité, peut avoir tous ces principes devant les yeux & s'y laisser conduire, suivant les dehors d'une vertu morale. La Superstition furieuse dans ses principes & sanguinaire dans ses effets, trouble la paix des Etats où elle se repand, porte en tous lieux le tumulte & la confusion, allume le flambeau de la Discorde: l'Atheïsme au contraire retiré en lui-même, ne cause aucun de ces maux & vit tranquille, laissant les autres vivre de la même maniere.

X V.

Pour finir ce Discours qui pourroit lasser à la fin les Lecteurs, il me semble à propos de répéter ce que j'ai dit en plusieurs endroits de mon ouvrage, sçavoir, que les anciens Philosophes avoient deux sortes de Doctrines, l'une pour le dedans de leur Cabinet & l'autre pour le dehors, la premiere ouverte & publique, accommodée aux préjugés du Vulgaire, la seconde particuliere & secrete qui ne se communiquoit qu'à un pe-

tit-nombre de Personnes iutelligentes, aux Amis, aux Confidens. Synesius qui vivoit dans le cinquiéme Siécle & avoit été instruit à Alexandrie par la fameuse Hypatia, Fille de Theon, avoüoit naïvement que comme la vuë ne peut supporter une lumiere trop éclatante, & que les ténébres soulagent les yeux foibles, de même le déguisement convient mieux au vulgaire, que la vérité nuëment exposée blesseroit. L'évidence des choses n'est point faite pour tout le monde .... On doit conserver au-dedans de soi-même la liberté de philosopher, & parler mystérieusement au Peuple, sans lui rien enseigner dans toute son étenduë & sans le desabuser des opinions qu'il aura reçues dans sa jeunesse & où l'on juge à propos de le laisser croupir ..... Synesins ajoute: un Philosophe ne doit point sans une pressante nécessité, déclarer ses sentimens ni détromper les autres des sentimens où ils ont été élevés.

Le Sçavant Varron, au rapport

de Saint Angnſtin, ſoûtenoit (a) qu'il y a dans chaque Religion & des vérités qu'il faut taire par prudence & des traditions peu sûres qu'il faut tolerer par une eſpece de politique. Les Fondateurs des grandes Monarchies & ceux qui ont établi de ſages Loix, ont cru qu'il y a certains principes & certaines maximes qu'on doit néceſſairement préſenter aux Peuples pour leur en impoſer, parce que ces maximes & ces principes peuvent ſervir à conſerver la paix & la tranquillité, à rendre les Magiſtrats plus reſpectables, à ſoûmettre & dompter les eſprits trop fiers & rebelles. Ainſi, qu'elle que ſoit cette tromperie, elle eſt au fond innocente & ne tourne qu'à l'avantage des Peuples. C'eſt pour eux, dit Ciceron, c'eſt pour les retenir dans leur devoir, que pluſieurs Dogmes ont été inventés, je ſuis faché qu'il y ait ajouté celui de l'exiſtence (b) des Dieux immortels.

(a) *Aug. de Civitate Dei, Lib. 4.*
(a) *De Nat. Deor. Lib. 1.*

Dans l'Eglise Chrétienne, c'est à dire *dans les trois premiers siécles*, les plus grands Hommes, remarque Saint Augustin d'après Tertullien (*a*) & Saint Irenée, avoient soin de ne point traiter en public ce qui demandoit à être caché, & ils se contentoient de répandre une Doctrine facile & populaire, comme plus proportionnée à la foiblesse de la multitude, se reservant pour eux-mêmes (*b*) les vérités d'une certaine profondeur & les regardant comme des viandes plus solides dont ils se nourrissoient avec un petit nombre de sages. La sagesse est réservée, & même muette. A l'égard du Peuple, il ne faut lui rien dire de faux, mais il ne faut point lui dire aussi tout ce qui est vrai.

Cette restriction n'est elle pas équivoque?

Emmanuel à Schelstrate dans un livre publié en 1678. sous le titre *d'antiquitas illustrata circa concilia generalia*, prétend que jusqu'au milieu

(*b*) *Tertul. de Præscription. & S. Iren. Lib. 3. contra Valentinianum.*

(*c*) *August. de verâ Religione, Cap. 26.*

du sixiéme siécle on avoit coûtume de cacher aux Payens & aux Cathecumenes certains Dogmes & certaines Pratiques du Christianisme, de peur de les exposer à leurs railleries & à leurs prophanations. Cette coûtume s'appelloit *disciplina arcani*, & il y a grande apparence qu'elle avoit Jesus-Christ lui-même pour Auteur.

Chaque secte de Philosophie avoit autrefois ses opinions particulieres, qui n'étoient confiées qu'aux principaux de la secte: & quoique ces opinions roulassent sur les matieres les plus importantes, comme sur la nature des Dieux & sur l'immortalité de l'Ame, Saint (a) Augustin observe qu'on n'en vivoit pas moins familierement ensemble. Les Philosophes, malgré la diversité de leurs sentimens, se trouvoient aux mêmes Temples & assistoient aux mêmes Sacrifices, sans se gêner les uns les autres & s'inquieter de ce qu'ils pensoient différemment. D'où con-

(a) *De vera Relig.* Lib. I. Cap. 2.

ut Saint Auguſtin que ces
ophes ne ſuivoient point
la pratique & dans le com-
: ordinaire de la vie, ce qu'ils
noient dans l'intérieur de
écoles. Ce qui faiſoit fleurir
érance univerſelle, tolérance
nt plus grande qu'ils la re-
ient comme ordonnée par la
ne Divinité. *Uno itinere* dit
naque, *non poſſumus pervenire*
m grande ſecretum.

n ſeulement les Philoſophes
ſoient la vérité dans leurs diſ-
, ils compoſoient encore de
ſortes d'ouvrages qu'ils diſtin-
nt en *exoteriques* & *eſoteriques.*
ns étoient faits pour le Peu-
qui on ne doit qu'une inſtruc-
ommune: les autres pour les
& les confidens qui enten-
t à demi-mot.

uand la nouvelle Philoſophie
oduisît dans le monde &
voulût accorder la foi &
iſon, en montrant juſqu'à
oint elles ſont compatibles &
npatibles l'une avec l'autre,
iſoit une diſtinction ſérieuſe

entre parler philoſophiquement & parler théologiquement. Une choſe diſoit-on, peut être vraye devant le tribunal de la raiſon & fauſſe devant le tribunal de la foi. Ces deux ordres de connoiſſances, quoique différens, peuvent cependant ſubſiſter enſemble ſans ſe détruire. Pomponace & les autres Italiens ſes Compatriotes aſſuroient que philoſophiquement on ne pouvoit prouver le Dogme de l'immortalité de l'ame, & que théologiquement on ne pouvoit le nier, la foi & la raiſon ayant leurs droits ſéparés. Mais l'acquieſcement d'eſprit produit par la raiſon eſt-il plus ferme & plus perſuaſif que l'acquieſcement produit par la foi. Je ne déciderai rien là-deſſus : on peut voir ce qu'en a écrit feu M Huet dans ſes *Alnetanæ Quæſtiones*, & y joindre la *Theologia pacifica* de Chriſtophe Witichius.



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE DIXIEME.

DE LA RENAISSANCE DES LETTRES EN ITALIE, ET SUCCESSIVEMENT DANS LES AUTRES ROYAUMES DE L'EUROPE.

CHAPITRE XLV.

I. *De Corneille Agrippa.* II. *De l'Abbé Tritheme.* III. *De Jean Pic de la Mirandole.* IV. *De Jerôme Cardan.* V. *De Jean Reuchlin.* VI. *De quelques Auteurs Anglois.*

I.



'AI parlé dans le dern Chapitre du Livre précéde de quelques Philosophes q eurent des idées singuliere & qui s'écartant des rou frayées par le grand nombre, se perm rent toute liberté de penser. Ces P losophes en exciterent d'autres à suiv leur exemple, qui devint contagieu ce qui leur attira beaucoup d'ennem sur-tout parmi le Clergé, ardent à nu quand on n'a pas pour ses opinions crédule déférence qu'il exige. On m traita ces Philosophes dans plusieurs v les, on leur ôta les charges & les e plois qu'ils occupoient: mais cela mê accrût leur hardiesse & leur fermeté, ils souffrirent constamment l'exil & perte de leurs biens, pour ce qu'ils a pelloient la vérité. Mais il s'en fall bien qu'ils l'eussent trouvée, ni mê effleurée. Car toute leur habileté co sistoit à expliquer les nombres de P thagore & les idées de Platon, auxqu ils joignoient les rêveries de la cab des Juifs, & les Hieroglyphes des Eg tiens dont l'obscurité est impénétrab

Je ne crois pas devoir insister sur ce

Doctri

Doctrine mystérieuse : le détail en seroit ennuyeux. Quelques traits pris au hazard, & sans garder l'ordre des tems, ajoutés à ceux que j'ai rapportés, suffiront. On feroit trop d'honneur au Fanatisme, d'en retracer l'histoire avec une sorte de méthode.

Corneille Agrippa, né Gentilhomme, prit d'abord le parti des armes : c'étoit le seul qui paroissoit lui convenir. Mais il ne le suivit pas long-tems. Un esprit vif & inquiet, un goût insatiable pour tout ce qui étoit nouveau, le porterent rapidement à l'étude des Sçiences les plus difficiles : & il se fit recevoir Docteur en Droit & en Médecine. Muni de ces deux titres, & dédaignant ceux qu'il croyoit n'en pas sçavoir autant que lui, il passa d'un Royaume à l'autre, & se fauxfila avec les personnes les plus distinguées ou par leur naissance ou par leurs emplois. Mais dans le tems qu'il se flattoit le plus de leur protection, il vit toutes ses espérances s'évanouir, & ses prétendus amis lui manquer au besoin. Il s'en plaignit hautement, & ses plaintes répandues sans aucun ménagement, eurent pour lui des suites fâcheuses. On retrancha ses pensions : on le réduisit aux plus cruelles extrémités. D'un au-

De C neille Ag pa.

V. Fi dem en quamplu

Mel Adam in tâ Agrip.

tre côté, ceux qu'il avoit méprisez à c
de leur ignorance & de la vie diff
qu'ils menoient, sur-tout les Prêtr
les Moines, l'accuserent de n'avoir p
de religion, reproche odieux, qu'ils
vent si bien faire valoir, quand ils
lent perdre quelqu'un.

Il est vrai qu'Agrippa donnoit tro
liberté à sa plume & à sa langue; à sa
gue, en parlant contre les superstiti
que les Moines avides & intéressés re
doient comme le principal de l
biens & de leurs revenus; & à sa
me, en publiant deux ouvrages
forts pour le siécle où il vivoit. I
avoit le titre suivant, *De la Vanit*
Sciences, & sembloit être la censure
études monastiques & ordinaires
l'autre, *De la Philosophie occulte*,
consiste, dit Agrippa, à se transfo
en Dieu par la vertu de l'entender
pur. Après quoi on peut espérer de
venir aux secrets les plus relevés
aux mysteres les plus sublimes de la C
mie, de l'Astrologie & même de la
gie. Mais qu'est-ce que se transfo
en Dieu? c'est, ajoute Agrippa, se
tacher de tous les objets que le sp
cle de la Nature présente; c'est se
fermer modestement en soi-même;
enfin mourir au monde. Or cette
préci

Erasmus, ...ist. lib. 17. ... 12.

Naudé, ...polog. des ...ands hom...es accusés ... Mag.

précieuse n'est point de se séparer du corps, mais de vivre comme si l'on n'en avoit pas.

Tout ce langage pris en partie des Juifs Cabbalistes, & assaisonné de termes mystérieux, est le fondement de la *Philosophie occulte* d'Agrippa. Il y parle souvent de l'entendement pur, qu'il nomme aussi l'esprit intérieur, dont les forces augmentent à mesure qu'on est plus mort au monde, & plus transformé en Dieu. Car tout cela a différens degrés, que les Astres reglent par leurs influences, & que les Génies bienfaisans entretiennent par leurs visites & leurs conseils. *Joh. W rus de Ma cap. 9.*

Agrippa ne se fit pas un seul Disciple par sa *Philosophie occulte*. Les Moines jaloux le décrioient comme un hérétique, au lieu qu'ils devoient seulement le décrier comme un fou & un enthousiaste. Agrippa avoit beau se vanter d'avoir en sa possession le secret de la pierre philosophale, & d'être un Chymiste parfait. On en rioit. Les revers de fortune qu'il essuyoit de tems en tems, & qui l'obligeoient à faire des démarches humiliantes, ne montroient que trop combien étoient frivoles ses connoissances en Chymie. Enfin, il mourût dans l'hôpital général de Grenoble, n'ayant plus aucune *Mart. Rio, in D quis. Ma cis.*

tre côté, ceux qu
de leur ignoran
qu'ils menoient
les Moines, l'ac
de religion, rep
vent si bien fai
lent perdre que
Il est vrai qu'
liberté à sa plum
gue, en parlant
que les Moines
doient comme
biens & de leu
me, en publia
forts pour le si
avoit le titre sui
Sciences, & sem
études monasti
l'autre, *De la*
consiste, dit Ag
en Dieu par la
pur. Après quo
venir aux secr
aux mysteres le
mie, de l'Astr
gie. Mais qu'e
en Dieu? c'es
tacher de to
cle de la Nat
fermer mod e
enfin moure il

Erasmus, epist. lib. 17. & 18.

Naudé, Apolog. des grands hommes accusés de Mag.

aucune ressource & ne sçachant où se retirer. On dit que ses dernieres paroles furent contre les Démons Aëriens, qu'il disoit l'avoir trompé.

Clavigni de Saint-Honorine, des Livres suspects.

II.

De l'Abbé Tritheme.

Si nous n'avions d'autre écrit de l'Abbé Tritheme, que les six livres de la *Polygraphie*, nous pourrions le regarder avec cette estime que méritent les Inventeurs. C'est à lui qu'on doit le double art, & d'envelopper ce qu'on veut cacher aux autres, & de deviner ce que les autres nous veulent cacher. Ce qui demande un esprit de combinaison peu ordinaire, & ce fil imperceptible qui sert à se tirer d'un labyrinthe où l'on est embarrassé. Les idées subtiles de Tritheme ont été depuis traitées de différentes façons, par les habiles Négociateurs & par ceux qui ont eu des affaires secrettes à manier.

Vide Gasp. Schotti Techn curiosam, sive Mirabilia Artis.

Pope Blount, in Cens. Celebrior. Authorum. p. 503.

La France a vu naître un homme unique, qui égaloit ou peut-être qui surpassoit l'Auteur de la *Polygraphie*. Cet homme célebre avoit un coup d'œil si perçant, qu'aucun chiffre ne l'a jamais arrêté. Quelque lettre qu'on lui montrât, & de quelques caracteres dont on se fût servi, il n'hésitoit point, il li-

soit

uramment. Le Cardinal de Ri-
ı qui admiroit peu de choſes, ne
.t parler de M. Roſſignol (c'é-
nom de cet homme incompara-
ıns marquer un long étonnement.
ıréféroit à tous les Algébriſtes &
les Géometres de ſon tems.
Polygraphie renferme certaine-
des choſes curieuſes. Mais on ne
'empêcher d'y voir le goût do-
t, qui entraînoit l'Abbé Trithe-
:rs les Sciences Cabbaliſtiques, &
rts divinatoires. Il ſe développa
out entier dans la *Steganographie*,
apprit, mais d'une maniere énig-
ue, à diſtinguer les Génies par
divers ordres & leurs divers em-
à connoître leurs bonnes & mau-
qualités, à les appeller par leurs
& ſurnoms; en un mot, à les em-
· aux choſes où ils peuvent nous
le quelque utilité, tantôt le jour
tôt la nuit, tantôt l'hyver & tan-
té. J'avoue que cette *Steganogra-*
ſt inintelligible, à moins que d'ê-
ınduit par un bon guide. Le mien
le fameux Caramouël, Evêque de
ʻano, qui a fait un commentaire
: Livre de Tritheme, & qui n'é-
as moins habile que lui. Heureu-
ıt que le ſiſtême qui les occupoit
C v tous

V. Kircheri Polygraph. novam.

tous les deux, n'a plus de crédit aujourd'hui. Aucun esprit raisonnable ne court après les Génies. On s'en mocqueroit.

III.

De Jean Pic de la Mirandole.

La jeunesse & même l'enfance de Jean Pic de la Mirandole furent des plus brillantes. Il devint sçavant, sans presque avoir étudié : & il n'étudia que par vanité, & par ostentation. Sa mémoire étoit prodigieuse : & il possédoit le talent de la parole à un point si superieur, qu'on ne se lassoit jamais de l'entendre. On le suivoit comme un Oracle. A l'âge de 24 ans, il soutint à Rome ces fameuses theses dont on a tant parlé, & qui renfermoient 900 propositions empruntées de toutes les sciences. Ces theses lui attirerent beaucoup d'ennemis, que sa grande réputation avoit déja indisposez contre lui. On l'accusa d'avoir eu recours à des raisons naturelles, pour expliquer les plus sublimes misteres de la religion. On l'accusa encore d'avoir trop loué la cabbale des Juifs, & de l'avoir regardée comme la meilleure clef pour découvrir le sens des Saintes Ecritures.

Jean Pic de la Mirandole fit son Apologie, où il protesta de son attachement

chement & de son respect pour toutes les décisions de l'Eglise. Ses Ennemis n'en parurent pas contens: mais la protection & l'amitié dont l'honoroit la Maison de Médicis, les obligerent à garder le silence. On craignoit trop cette Maison, devenuë une des plus puissantes de l'Italie, pour oser la choquer ouvertement. Pic de la Mirandole continua ses études, & mourût à 34. ans laissant imparfait son ouvrage contre l'Astrologie. On ignore les raisons qui l'avoient forcé à entreprendre cet ouvrage. Car de la maniere dont il pensoit, les Astrologues ne devoient pas lui être moins chers que les Cabbalistes.

IV.

J'ai déja parlé de Jerome Cardan: voici quelques traits que j'ajoute à son tableau. C'étoit un composé bizarre de folie & de sagesse, de vices & de vertus. Il y avoit des momens, où il paroissoit au-dessus de l'humanité; dans d'autres, il étoit plus foible & plus crédule qu'un enfant. Sa réputation imposoit de loin: sa présence détruisoit ce qu'avoit promis sa réputation. Mr. de Thou qui parle ainsi, avoit connu *De Jerôme Cardan.*

 Cardan

Cardan à Rome, & s'étoit entretenu familierement avec lui. Il avoit été sur-tout frappé du grotesque qui regnoit dans son habillement, & dans toutes ses manieres.

Au milieu de tant de caprices & de tant de disparates, on ne peut nier que Cardan n'eût beaucoup d'esprit : & s'il avoit pu secoüer le joug de son imagination errante & vagabonde, s'il avoit pu se contenir dans les bornes que prescrit une bonne méthode d'étudier, il auroit rendu de grands services aux Mathématiques, à la Philosophie & à la Médecine. On voit par les semences de pensées & de raisonnemens qu'il a répanduës en différens endroits de ses ouvrages, ce qu'il étoit capable de faire, s'il eut moins écrit (car on a dix volumes in folio de ses ouvrages) & qu'il eût écrit avec plus de jugement.

V.

De Jean Reuchlin.

Majus, in orat. de ejus vitâ.

Les Arts & les sciences commençoient à refleurir, lorsque Jean Reuchlin vint au monde. Il reçut toute l'éducation qu'il pouvoit recevoir en Allemagne où il étoit né: & ce qui est la marque de cette éducation, ce qui prouve son heureux naturel, c'est qu'il fût connu

&

mé de tous les gens de lettres qui
ent alors, sur-tout de Jean Wesse-
rnommé la lumiere du monde. A
suasion, il passa en France où il se
ctionna dans la langue Latine, &
a langue Grecque. Il en fit même
çons à Orléans & à Poitiers, pen-
u'il étudioit en droit. C'étoit la
sion à laquelle il se destinoit, &
eut mener en Allemagne aux hon-
& aux richesses rapidement.
is les amis de Reuchlin le détour-
t du parti qu'il avoit pris, & le for-
d'aller avec eux à Rome. Son goût
les belles-lettres s'y réveilla : &
e ce goût augmente à mesure
cherche à le satisfaire, il se ren-
Florence, où Laurent de Médicis
assemblé une cour aussi spirituelle
éable & polie. Reuchlin, au mi-
e tant de personnes d'esprit & de
ction, ne parut point déplacé. Il
sur-tout d'une étroite amitié avec
Politien, Marcile Ficin & Pic de
andole. Mais on peut dire que ce
l'écueil où il échoüa, & qui le fit
r dans des disgraces dont tout le
e sa vie porta une douloureuse em-
e.
s'étant laissé gagner par Marcile
& par Pic de la Mirandole à la
Philosophie

Philoſophie de Pythagore & de Platon, il s'en entêta ſi fort dans la ſuite, qu'il ne s'occupa plus d'autre choſe. Il eût même un vif empreſſement de s'en retourner en Allemagne, où, vû le grand nombre de Juifs répandus dans ce vaſte païs, il eſperoit trouver plus de ſecours qu'en Italie, & plus de facilitez, pour apprendre l'hébreu. Les Prêtres & les Moines le virent arriver avec des yeux jaloux, & enflammés de colere: & de ſon côté, Reuchlin ſe contenta de les tourner en ridicules par des ſatyres ingénieuſes & compoſées avec beaucoup d'élégance, qui étoient intitulées, *Epiſtolæ obſcurorum virorum*. Ces Satyres ſont encore recherchées aujourd'hui: & l'on aſſure que, lorſqu'elles parurent, elles mirent au deſeſpoir un Religieux Dominicain qui étoit l'adverſaire le plus déclaré de Reuchlin, & le perſécuteur de tous les honnêtes gens. Le Religieux bientôt après mourût de honte & de dépit. L'ignorance étoit alors parvenuë au plus haut point, tant parmi le Clergé qui fier de ſon opulence, ne ſongeoit qu'à vivre dans le faſte & dans le bruit des armes, que parmi les Moines qui ſans aucune étude ni aucune littérature, avoient pourtant ſubjugué toutes les Univerſités.

V. Bayle, Diction. crit. à l'article de Hochſtrat.

Eraſm epiſtol. l. 19.

Pour

Pour ce qui regarde les autres ouvrages de Reuchlin, je ne parlerai que des deux principaux: *de Arte Cabbalisticâ & de Verbo mirifico*. Le premier contient un sistême raisonné de la Cabbale des Juifs, avec un pompeux étalage d'érudition Hébraïque; le second fait voir les différens rapports qu'ont enrr'eux l'ancien & le nouveau Testament, à l'égard des noms donnés à Dieu & de l'aplication qu'on en peut faire à Jesus-Christ: le tout suivant les regles prescrites par la Cabbale, & la valeur des grandes & petites lettres. Mais ce détail n'est plus d'aucun usage. Et de quel usage seroit-il pour éclairer l'esprit, & le conduire dans les routes de la vérité?

Autant que Reuchlin fût estimé dans sa jeunesse, & consideré par son attachement aux Belles-Lettres, autant essuya-t-il de contrariétés & de traverses, dès qu'il se livra à l'étude de l'Hébreu & de la Cabbale. Le nombre de ses ennemis s'accrût insensiblement: ce qui le jetta dans une maladie de langueur & de tristesse, dont il fut la triste victime. Au reste, quoique Reuchlin fût compatriote & ami de quelques-uns des principaux Réformateurs, on ne l'accusa jamais d'avoir donné dans les nouvelles opinions. Il vécut comme Erasme, qui sentoit

ſentoit bien tous les abus & tous
deſordres qui fourmilloient dans l'E
ſe Romaine; mais qui ne croyoit p
pour cela être en droit de s'en ſépa

V I.

De quel-
ues Auteurs
nglois.

Le regne de la Cabbaſe ne dura
long-tems. Il n'y eût plus que des
prits foibles & ſuperficiels, qui s'y
terent. J'en excepte un Religieux
ſaint François, nommé George de
niſe ou *de Georgiis*. Son Harmonie
monde eſt une véritable extravaga
où il y a cependant des traits d'un g
ſurprenant. Pour ſes Problemes
chant l'écriture ſainte, on ne les
noit guéres que par le Commentair
Pere Merſene ſur la Généſe. Il con
le *Franciſcain* de Veniſe, mais il le c
bat en aveugle & ſans avoir lû Pla
C'eſt aſſez la méthode des Moines
més les uns contre les autres.

Vers le tems où Deſcartes comn
ça à ſe faire connoître, il s'éleva en
gleterre quelques Auteurs moitié C
baliſtes, & moitié Platoniciens, du
jaloux de la réputation que le nouv
Philoſophe François acquéroit de
en jour. Le but de ces Anglois étoi
redonner un nouveau luſtre à l'écri
ſai

ſainte, qu'ils croyoient qu'on vouloit lui ôter. C'eſt pourquoi ils ſoûtenoient que toute la Philoſophie, du-moins celle-qu'on doit ſuivre, venoit de Moïſe, & que c'étoit dans ſes écrits que Pythagore & Platon avoient puiſé; que parconſéquent la Cabbale étoit la ſeule voye pour parvenir à la vérité, puiſque toute la Philoſophie y eſt compriſe. Quelques anciens Peres de l'Egliſe avoient penſé la même choſe : mais ſans ſuccès. On n'en eſt pas aujourd'hui plus perſuadé que de leur tems.

V. l'Hiſtoire de la Philoſophie de Th. Gale: 1. & 2. partie. Lond. 1676.

Je viens aux Platoniciens Anglois, que je réduirai à trois principaux. Le premier eſt Théophile Gale, Miniſtre Presbytérien, qui étoit fort verſé dans l'ancienne érudition Grecque. Son fils Thomas Gale ſuivit ſes traces, & ſurpaſſa même ſon pere qui n'avoit rien épargné pour ſon éducation. Le premier ouvrage que donna le jeune Gale au public, a pour titre : *Syllogen ſcriptorum mythologicorum & ethicorum* : il s'y plaint ſur-tout du peu de cas que les nouveaux Philoſophes faiſoient de la Morale, & du penchant qu'ils avoient à douter de tout. Il publia enſuite le Traité de Jamblique *de Myſteriis Ægyptiorum*, traduit en latin avec beaucoup d'éclairciſſemens. Ce Traité renferme

tout

tout ce qui regarde la Theurgie, les différentes purgations de l'ame, la maniere de converſer avec les Genies, les cérémonies néceſſaires pour pénétrer dans l'avenir: enfin, je ne ſçais combien d'autres folies ſemblables. Thomas Gale paroît initié à tous ces myſteres comme s'il avoit été élevé dans un College de Prêtres Egyptiens.

Le ſecond eſt Rodolphe Cudworth auteur du ſiſtême intellectuel de l'univers. Comme il s'appercevoit que les hardis ſentimens de Hobbés, & ſurtout le matérialiſme, ſe repandoient en Angleterre, il réſolût d'y oppoſer une forte digue. Mais ſon ouvrage écrit d'un ſtyle profond & embarraſſé, fut dabord peu connu: & peut-être ne l'auroit-il jamais été ſans la belle traduction latine de l'Abbé Laurent Moshem, & la Biblioteque choiſie de Mr. le Clerc. Ce dernier a fait voir le foible & le mal raiſonné des Natures Plaſtiques, dont Dieu ſe ſert pour organiſer tous les êtres, ſans que ces Natures ayent aucune connoiſſance de l'Organiſation. Cudworth avoit cru les pouvoir ſubſtituer aux idées de Platon, pour leſquelles il étoit fort prévenu. Ce qui joint à beaucoup de traditions que lui fournit la Cabbale, le fit tomber dans des erreurs

ırs qu'on lui reproche avec raison & tice; mais au milieu de ces erreurs, fit tout son possible pour attaquer le térialisme dont il craignoit fort les tes. C'est-là sa plus grande louange: Le troisiéme est Henry Moor, dont Anglois font toujours grand cas. Il cordoit une grande liberté de penser, ıt en Théologie, qu'en Philosophie, ous ceux qui suivoient sa doctrine: & urvû qu'on évitât l'Athéisme, il per- ettoit qu'on prît tel parti qu'on ju- oit à propos. Cette indifférence en ma- re de Religion fit crier tous les Théo- iens d'Allemagne: car il ne fut guéres ınu en France, & on y feroit aujour- ui peu d'estime de ses sentimens. En et, Henry Moor ayant une grande ture & menant une vie fort rétirée, le vit confondre des choses qui n'a- ent aucune liaison ni aucune analo- ensemble. Parmi les anciens, il ré- illit les principales opinions de Py- gore, Platon & Aristote, & parmi modernes, il s'appropria plusieurs ısées de Cardan, de Jules-Scaliger & me de Descartes dont il parle en bons nes, mais en blâmant le trop fréquent ge qu'il a fait de la Géométrie. Hen- Moor avoit l'esprit trop plein d'idées balistes, pour goûter la Philosophie

corpusculaire,

corpusculaire, & pour s'attacher aux loix simples du méchanisme de la Nature. Nous avons un ouvrage de cet Anglois, qui mériteroit une sérieuse attention, s'il étoit parti d'une autre main que de la sienne. Cet ouvrage roule sur l'éxistence & la nature des choses incorporelles, sur les loix du mouvement établies par Descartes, enfin, sur ce qu'il y a de vrai ou de faux dans le sistéme de ceux qui expliquent méchaniquement tous les effets de la nature.

V. Henr. Mori Tractatum de Animâ, ejusque facultatibus. 1677.

Henri Moor croyoit non seulement l'éxistence d'un nombre infini de substances incorporelles, mais encore la préexistence des ames destinées à venir dans les corps, où elles étoient attirées & rétenuës par des odeurs particulieres. Selon lui, ces ames quoique spirituelles, avoient de l'étenduë & passoient d'un corps à l'autre, sans jamais s'arrêter. On trouve dans la Cabbale une partie de toute cette doctrine. Elle n'admet aucune substance qui ne soit étenduë: & comme Dieu est la plus noble & la plus distinguée de toutes les substances, son étenduë est aussi la plus grande de toutes. C'est ce qu'on peut voir énoncé plus au long dans le *Conamen Mathematico Metaphysicum de spatio Reali sive Ente Infinito.* Au reste, Henri Moor à la suite des

Authore Josepho Raphson.

des Juifs Cabbalistes, veut qu'on distingue des corps l'espace, ce qui est corporel de ce qui n'est que purement étendu : en quoi ils se croyoient suffisamment séparés des Matérialistes.

CHAPITRE XLVI.

I. *De la renaissance des Lettres.* II. *Que les Grecs qui passerent en Italie après la prise de Constantinople, étoient partagés entre Platon & Aristote.*

I.

De la renaissance des Lettres.

APrès la nuit obscure qui avoit enveloppé toute l'Europe, nous sommes parvenus enfin à ces tems clairs & sereins, qui font tant d'honneur à l'humanité. Le monde parut sortir pour la seconde fois du cahos. J'appelle ainsi ces tems heureux qui virent renaître & refleurir les sciences, les arts, les talens, d'abord en Italie, peu après en France & de proche & proche, dans tout le reste de l'Europe : qui ramenerent le goût perdu depuis si long-tems, & avec le goût, les agrémens de la vie, les conversations polies, les spectacles, les plaisirs

sirs mêmes répandus sans crime & sans indécence.

Une remarque curieuse qu'on peut faire ici, c'est que l'art si utile de l'Imprimerie, & duquel on a tiré tant d'avantages & tant de secours, fut trouvé à peu près dans ces tems là. Il sembloit que la Nature bienfaisante qui faisoit refleurir les sciences, vouloit rendre plus aisés les moyens de les cultiver, en multipliant le nombre des livres, & en donnant de ces livres des éditions qui fussent plus correctes de jour en jour, des éditions confrontées sur une plus grande quantité de manuscrits.

Trois choses, à mon avis, contribuérent à la renaissance des Lettres en Italie, vers le milieu du quinziéme siécle. La premiere fut l'exemple de quelques personnes d'esprit & de goût, qui dès le quatorzieme commencerent à se sentir, & à secoüer le joug de la barbarie. Tels étoient Dante, Petrarque, Boccace, dont le goût se déclara d'abord pour la Poësie, & qui eurent beaucoup d'imitateurs. On les loue sur tout d'avoir joint à l'étude de leur langue particuliere, l'étude de la langue Latine, qui avoit si fort dégénéré depuis le siécle d'Auguste, qu'elle n'étoit plus reconnoissable.

La

La ſeconde fut la protection éclairée & qui ſe tourna même en une noble familiarité, que la plus-part des Princes qui vivoient alors, accorderent aux gens de Lettres. Les noms de ces Princes amis du genre humain ne peuvent être trop ſouvent répétés. Les voici. V. le Traité des plus belles Bibliot. p. le Gallois.

L'Empreur Frederic III :

Le Pape Nicolas V :

Coſme de Médicis, appellé le Pere des Muſes :

Jean Galeas, Duc de Milan :

Alphonſe Roi d'Arragon & de Sicile :

Robert Roi de Naples & de Sicile :

Mathias Corvin Roi de Hongrie, fils de Jean Hunniade, la terreur des Turcs :

Frederic Feltro, Duc d'Urbin :

François I. Roi de France.

La troiſiéme enfin fut l'arrivée de quelques Grecs, qui s'expatrierent volontairement, & ſe rendirent à Veniſe. Le plus conſidérable de ces Grecs étoit Emmanuël Chryſoloras, qui ayant parcouru les villes de Rome, de Florence, de Pavie, déclamant par-tout contre l'ignorance qui y regnoit & les vices qu'elle traîne à ſa ſuite, alla enfin mourir à Conſtance pendant la tenuë du Concile. On l'y avoit appellé par diſtinction.

Pour

Pour ce qui regarde les autres Grecs qui comme en foule passerent en Italie, ce ne fut qu'après la prise de Constantinople, dont Mahomet II. s'empara en 1453 : & c'est de cette année où le Turban triompha, qu'on doit compter la renaissance des Lettres. Frederic III. étoit alors Empereur d'Occident, & Nicolas V. protecteur zélé des beaux-arts & connoisseur, tenoit le siege de saint Pierre. De tous ces Grecs fugitifs, de ces illustres malheureux qui vouloient se soustraire à la barbarie & à la cruauté des Turcs, les uns se retirerent à Rome & les autres à Florence, où ils trouverent tous des aziles sûrs & honorables. Il sembloit que chacun se faisoit une fête de les bien recevoir : tant le mérite malheureux a de pouvoir sur les cœurs nobles & sensibles.

Les plus distingués de ces Grecs étoit le Cardinal Bessarion qui fut Légat en France en 1472. Gemiste Pleton, George de Trebizonde, Théodore de Gara, Jean Argyrophile de Bizance, Demetrius Chalcondyle, Jean Lascaris, Andronic de Thessalonique. J'en nommerai quelques autres dans la suite. Ces étrangers qui à la maniere des Grecs prirent le ton avantageux, causerent une grande fermentation dans l'Italie laquelle

quelle changea presque toute de face. Le quinziéme siecle devint un siecle très-lumineux: & si l'on n'y trouve point cette exactitude & cette sévérité de raison qui brillerent depuis, & qu'un siécle plus philosophe fit généralement approuver, on y trouve dumoins des lumieres vives, une diction pure & châtiée, une éloquence belle, agréable & ingénieuse.

Sur cela je ferai les trois réflexions suivantes. Premierement, il y avoit déja plusieurs siécles que l'Europe, & sur-tout l'Italie, étoient plongées dans une ignorance profonde, lorsque les Lettres commencerent à refleurir. Les hommes avoient desappris à penser: & quand ils voulutent s'en aviser, la nécessité les contraignit de s'adresser aux Anciens & d'étudier leurs langues, pour reprendre où ils avoient fini. Il fallut donc regarder les siécles qui s'étoient écoulés, comme des siécles où l'on avoit perdu le fil du vrai, du beau, du sublime: où la mémoire des productions admirables des Grecs & des Romains s'etoit entierement effacées. Il fallut donc étudier leurs langues, pour reprendre où ils en étoient restés, & pour se metttre en état de faire de nouveaux progrès. Il fallut enfin une application suivie, & un fin discernement.

En ſecond lieu, l'étude des lang
fut cauſe que preſque tous les ſçav
du quinziéme & du ſeiziéme ſié
s'appliquerent à lire les livres des A
ciens qu'ils purent découvrir, à com
ſer purement en latin, & à traduire
Auteurs Grecs. Les uns ſe donner
curieuſement à la recherche des man
crits oubliés depuis ſi long-tems & pr
qu'enterrés; à comparer ces manuſcr
ſuivant les différens âges; à recuei
enfin leurs variétés, & les diverſes
Lud. Viv. de cauſis corrupt. artium l. 3. çons. Les autres s'attacherent à pub
des Dictionnaires, des Gloſſaires,
d'excellentes Grammaires. Les ſix li
Idem de trad. Diſcipl. l. 3. des Elégances de la Langue Latine
primés pour la premiere fois vers
1450. ſont encore honneur au diſ
nement & au bon goût de Laurent V
Eraſm. Epiſt. lib. 7. epiſt. 2. la. Nicolas Perrot n'a pas moins re
de gloire du Commentaire étendu q
a donné ſur la Langue Latine: Co
mentaire qui avoit paru ſous le nom
V. Cornucop. ſive Ling. Lat. Comment. Baſileæ 1521. *Cornu-Copiæ*, & où on l'on voit d
vocabulaires, l'un Latin & l'autre G
Les derniers enfin firent imprimer t
les Auteurs trouvés juſqu'alors, a
des ſommaires & des variantes. Ces é
tions étoient enrichies de notes aſſez
vantes d'ordinaire, mais remplies d'
vaine oſtentation. Celles qui de

ont été données, n'en ſont pas moins remplies.

Troiſiémement il étoit aſſez difficile de ſe pénétrer de la lecture des Anciens, d'admirer les beautés dont leurs ouvrages ſont pleins, de prendre avec la teinture de leur eſprit, cet air noble, ce ſtyle engageant, en un mot, cette éloquence mâle & touchante qui les caractériſent : il étoit, dis-je, aſſez difficile au milieu de tout cela, de ne point leur prodiguer des reſpects & une eſpece de culte. De-là nâquit l'idolâtre amour de l'Antiquité, lequel fut accompagné d'une ſervile imitation. De-là nâquirent tant de traités ſur ce qui regarde la vie commune & privée des Grecs & des Romains, leurs loix, leurs mœurs, leurs coûtumes, leurs uſages, leurs habillemens, leurs repas, leur milice, &c. Enfin nous les connûmes mieux que peut-être ils ne ſe connoiſſoient eux-mêmes : ce qui dégénera en abus ſouvent ridicules, & occaſionna des querelles & des diſputes non moins animées que vaines & inutiles.

On voit par le détail où je ſuis entré, que le moyen employé dans le quinziéme & le ſeiziéme ſiécle pour faire refleurir les Letrres, ce fut d'avoir recours aux Anciens. Et d'abord on ap-

prit à parler correctement leurs langues: sçavoir, la Grecque & la Latine ; la Grecque; avec le secours des fugitifs & des exilés de Constantinople ; la Latine dans les manuscrits conservés malgré la poussiere des Biblioteques où ils avoient été si long-tems obscurcis. Quand on eut appris à bien parler le Latin & le Grec, qu'on eut des éditions correctes des anciens Auteurs, qu'on restitua les passages qui leurs manquoient, qu'on les eût éclaircis par des Commentaires où brilloit peut-être trop d'érudition, qu'on eût enfin décrié les Scolastiques & les Sophistes qui employoient un jargon brut & inintelligible, comme firent avec succès Laurent Valla & Hermolaüs Barbarus, Patriarche d'Aquilée : quand, dis-je, on en fut venu où les Anciens étoient restés, on commença hardiment à prendte l'essor, & à penser par soi-même.

Ainsi, à la renaissance des Lettres, on ne fut occupé qu'à retrouver le fil qu'on avoit perdu, & à le noüer à celui qu'on y vouloit joindre. On faisoit par ce moyen un tout suivi. Quand ce fil fut noüé avec toute l'adresse dont on fut capable : ce qui dura deux siécles : la raison reprit ses droits, & on commença à voir par ses propres yeux ce qu'on ne voyoit que par les yeux d'autrui.

Ainsi

Ainsi refleurirent d'abord les sciences qui dépendent principalement de l'imagination & de la mémoire, & on se croyoit sçavant, quand on avoit retenu ce que les Anciens sçavoient. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose, & il en coûte cher pour acquérir une réputation pleine & entiere. Il faut plus que de la mémoire & de l'imagination: il faut encore un génie fort & étendu.

I I.

Que les Grecs qui passerent en Italie après la prise de Constantinople, étoient partagés entre Platon & Aristote.

Je reviens aux Grecs. Lorsqu'ils parurent en Italie, ils se déclarerent, les uns pour Platon & les autres pour Aristote: ce qui renouvella toutes les contestations littéraires qui avoient agité autrefois la Grece. Voici un abrégé de ces contestations, sur lesquelles il suffit de jetter un coup d'œil.

Gemiste surnommé Plethon se distingua à la Cour de Médicis, tant par son habileté que par sa bonne conduite, & ses mœurs réglées. Il publia à Florence un petit ouvrage Grec, où comparant Platon avec Aristote, il donnoit au premier toute la préférence. Ce fut-là comme le premier acte d'hostilité. Gemiste combattit avec courage, & rencherit encore sur les éloges qu'il avoit donné

d'abord à Platon. C'étoit en quelque maniere ſon manifeſte: mais ſes ennemis & ſur-tout George Scholarius empêcherent qu'on ne l'imprimât.

Vers le même tems, George de Trebizonde ſe rendit recommandable par la défenſe d'Ariſtote, qu'il prît hautement. Il le loüoit en toute rencontre, & c'étoit avec des termes outrés & magnifiques. Comme il avoit beaucoup d'accès à la Cour de Nicolas V. qui même l'avoit fait ſon ſécrétaire particulier, il importunoit tout le monde de ſes diſcours, & mettoit Platon fort au-deſſous d'Ariſtote. Autant qu'il relevoit le mérite de l'un, autant rabaiſſoit-il le mérite de l'autre. Le Cardinal Beſſarion ennuyé de toutes ces injures, & craignant qu'on ne rejettât tout-à-fait la lecture de Platon, publia un ouvrage intitulé: *contre le Calomniateur.* » Ce grand Philoſophe, dit il, a été » preſqu'éclairé des lumieres du Chriſ- » tianiſme & pluſieurs Peres de l'Egliſe » l'ont cité en preuve de nos myſtéres. » Ils l'appelloient le Moyſe d'Athé- » nes. C'eſt pourquoi on ne peut point » l'eſtimer autant qu'il le mérite: & » plus on l'eſtime, plus on devient hon- nête homme. » Le mérite perſonnel du Cardinal Beſſarion donnoit du poids à

ſes

ſes paroles. Il avoit rendu des ſervices ſignalés à l'Egliſe Romaine, & il ſoûtenoit ſa dignité avec beaucoup d'éclat. Sa maiſon étoit le rendez-vous de tous les ſçavans qui demeuroient à Rome, & il les recevoit dans ſa bibliotheque avec bonté, & ſatisfaiſoit à toutes leurs queſtions.

Le Cardinal eut une autre diſpute avec Marc d'Epheſe, ſi connu par l'opiniâtreté avec laquelle il appuya le ſchiſme des Grecs au Concile de Florence. Le premier diſoit que les Peres des quatre ſiécles qui ont ſuivi l'établiſſement du Chriſtianiſme, étoient dévoüés à Platon, & embraſſoient ſa doctrine ; ce qui étoit le grand argument du Cardinal. Marc d'Epheſe au contraire citoit les approbations réïtérées que les Scolaſtiques donnoient à Ariſtote, & s'en prévaloit. *Saint Thomas*, continuoit-il, *vaut lui ſeul les Peres des quatre ſiécles : & je m'en tiens à ſon témoignage.* J'avoüe que toutes ces conteſtations marquoient plûtôt des Hiſtoriens de Philoſophie, que des Philoſophes. Jean Argyrophyle ſe joignit à Marc d'Epheſe : & comme il étoit violent & ſatyrique au dernier point, en exaltant Ariſtote, il décréditoit la plus-part des Anciens. Il ſoûtenoit par exemple que Ciceron avoit

ignoré le Grec, & Plutarque mal ra
porté les opinions des Philoſophes,
qui révolta tous les ſçavans. On a
depuis un autre critique ſe vanter e
frontément qu'il apprendroit à Cicer
à parler Latin. C'étoit le redoutab
Scioppius.

La Cour de Florence donna ſur-to
dans la Philoſophie de Platon, qui pl
au grand Coſme de Medicis. Il aim
à en entendre parler, & mit inſenſibl
ment dans le même goût les Princ
de ſa maiſon. Ils fonderent une A
demie dont tous les membres devoie
être Platoniciens, & parler un lang
ge poli, à l'exemple de leur Maître. O
ne peut trop loüer les Princes de ce
maiſon, Pierre, Jean & Laurent
Medicis, qui furent tous amateurs d
Lettres & Protecteurs des ſçavans.
favoriſerent à l'envi l'un de l'au
Platon, & firent valoir ſes Dialogu

Mais pendant que ce Philoſophe br
loit le plus, & que ſa réputation ſe
pandoit par toute l'Italie, celle d'Ar
tote commença à percer & parvint p
à peu à ce dégré d'autorité où on l'a
monté. Le premier qui y contribu
fut Nicolas V. qui fit traduire plufie
ouvrages d'Ariſtote en Latin. Ces t
ductions réuſſirent, & les libéralités
Pa

Pape jointes à ses manieres obligeantes, furent de puissans encouragemens. C'est aux Princes à se servir de ces deux moyens, pour toucher au but. Alphonse I. Roi de Naples, qui disoit quelquefois en riant qu'il aimeroit mieux perdre son Royaume que sa Biblioteque, fit aussi traduire différens ouvrages d'Aristote : & ce qu'il y eût en cela de plaisant, c'est qu'il s'adressa pour cela au Cardinal Bessarion, quoiqu'il le sçût extrêmement passionné pour Platon & pour ses écrits. Le Cardinal par complaisance obéit, & dédia les ouvrages traduits avec des notes, au Roi lui-même. Rien n'étoit plus flateur, ni plus poli que l'Epitre dédicatoire : Alphonse y étoit loüé suivant son goût, qu'il partageoit entre l'amour de la guerre & l'amour des Belles Lettres. Il étudioit dans sa tente la veille d'une Bataille aussi tranquillement qu'en pleine paix. Son esprit étoit toûjours dans la même assiette.

Tout cela fit beaucoup d'honneur à Aristote, & empêcha que sa Philosophie ne s'éteignit en Italie. Elle eut d'abord peu de partisans : & tous ceux qui se piquoient de bien parler & de bien écrire, restoient attachés à Platon. Tels étoient Pic & son neveu Jean-François de la Mirandole, le Duc d'Urbin,

Hermolaüs Barbarus, Marcile Ficin, Barthelemi & Jean Cavalcante son fils, Ange Politien, Pomponius Professeur à Padoue & Jerôme Fracastor son disciple, grand Poëte & célebre Medecin, Mazzonius Professeur à Pise; Bernardin Donat qui traduisit le Traité de Gemiste, *De la préférence que mérite Platon sur Aristote*, & plusieurs autres Sçavans du quinziéme siécle & d'une partie du seiziéme. Mais les excès où tomberent ces nouveaux Platoniciens, les rendirent non-seulement ridicules, mais encore odieux. Ils parurent ridicules par le sistême des Génies, & de la préexistence des Ames qu'ils vouloient établir : ils parurent odieux par le crédit qu'ils vouloient donner à Platon, dont ils regardoient les ouvrages comme un Texte Divin. Ainsi ils perdirent peu à peu de leur réputation, qui ne fut pas de longue durée : & le Platonisme qui vers le commencement du quinziéme siécle étoit l'étude favorite des beaux esprits d'Italie, s'évanouit dans les premieres années du siécle suivant. Son trop d'éclat lui fit tort, & exposa au grand jour les égaremens de ceux qui s'y livrerent. Pour la Philosophie d'Aristote, elle fût négligée à la renaissance des Lettres, & même dé-

chirée

chirée par un grand nombre d'adverſaires. Mais tous ces obſtacles furent levés à la fin : & comme elle ſe trouva liée à la Religion, elle ſupplanta le Platoniſme, & devint la Philoſophie dominante dans le ſeiziéme ſiécle. On ne parloit que d'Ariſtote.

CHAPITRE XLVII.

I. *Qu'on ſuivit bientôt l'exemple des Grecs en Italie.* II. *Des défauts où les Sçavans y tomberent.* III. *Abregé de la vie de quelques-uns de ces Sçavans.* IV. *De l'envie qu'on eût à la v r de Florence de chriſtianiſer les anciens Philoſophes.*

I.

QUand on examine d'un œil philoſophe la ſuite des ſiécles qui ſe ſont écoulés, on eſt ſurpris de voir qu'ils ſont tout différens les uns des autres. La décadence de l'Empire Romain anéantit toutes les ſciences & tous les beaux arts. Les ſiecles qui ſuivirent cette décadence, étoient non-ſeulement plon-

Qu'on ſuivit bientôt l'exemple des Grecs en Italie.

gés dans d'épaiſſes ténébres, mais encore dans une corruption générale. Ce qui provenoit de trois cauſes : 1°. du luxe ſans bornes qui s'introduiſit à Rome, & qui changea toute la face de l'Empire, en dépravant les mœurs, en affoibliſſant les études, en falſifiant les goûts, en dégradant la droite raiſon : 2°. des guerres ſanglantes qui ſe firent loin de l'Italie, des peuples ſubjugués & des differentes colonies qu'on tranſporta juſqu'au fond de l'Aſie & de l'Afrique devenues méconnoiſſables à leurs habitans mêmes : 3°. de cette multitude de barbares que le Nord jetta hors de ſon ſein, & qui comme des torrens impétueux, ſe répandirent par-tout Ce ne furent que meurtres, qu'incendies, que pillages & deſtructions de Villes, que peuples menés en eſclavage. Les Prêtres, les Moines, les Evêques virent la Religion prophanée & avilie, & dans ce renverſement général de toutes les bonnes regles & de toutes les Loix, on ne fût plus en état de penſer, de réfléchir, & de raiſonner.

Voilà, comment l'Europe ſe perdit & fut enveloppée d'une nuit obſcure. Les Barbares qui la ravagerent, ennemis déclarés de ce que la ſçavante Antiquité avoit ſi noblement établi, détruiſirent

firent tout & ne laisserent subsister que ce qui pût échapper à leurs grossieres & cruelles mains. Cet état malheureux, & cette défaillance de l'humanité qui suspendit, pour ainsi dire, toutes ses facultés, dura plusieurs siécles & s'étendit dans toutes les contrées de l'Europe. On en voit encore aujourd'hui des vestiges; & si cet âge brut a été insensiblement effacé, on se ressouvient toujours qu'il a existé.

Constantinople vint au secours de l'Europe toute défigurée, comme je l'ai dit, & y réveilla le génie, le goût, les arts, l'industrie. Ce fut à Rome, ce fut à l'ancienne Grece qu'on en eût l'obligation, & les nouveaux Grecs qui se retirerent de Constantinople, les firent passer en Europe. Ils eurent bientôt un grand nombre de Disciples & d'imitateurs en Italie.

La gradation des études fut telle précisément qu'elle devoit être. On s'attacha d'abord aux humanités, c'est-à-dire, à la Langue Grecque & à la Langue Latine, aux Textes originaux, à la Critique, à la correction des anciens manuscrits, enfin, à toutes les connoissances dont les Interpretes & les Commentateurs peuvent s'ennorgueillir. On se piqua plus alors de bien écrire en

Latin

Latin que d'écrire judicieusement, de prodiguer les fleurs de Rhétorique que d'étudier la Nature, & d'arranger un Discours, de le peigner avec soin, que de découvrir une vérité importante.

Mais tous ces préliminaires étoient d'une nécessité absolue. Le monde qui avoit eu d'excellens principes & d'heureux commencemens de presque toutes les sciences, les avoit tout-à-coup perdus, & sembloit les avoir perdus sans retour. On ne lisoit plus: on ne pensoit même pas. Ceux qui écrivoient, n'avoient ni exactitude de style, ni justesse d'esprit. Quand des hazards heureux donnerent lieu aux sciences de se renouveller, on fut obligé de recommencer dès les premiers élémens: on se trouva justement où l'on en étoit resté un siécle après le regne d'Auguste: on ressembla à un malade qui long-tems privé de sa raison, revient à son bon sens. Ainsi le plus grand mérite du quinziéme & du seiziéme siécle fut d'avoir lu & commenté les Anciens, d'avoir approfondi les beautés de leurs ouvrages, d'avoir en un mot sçu les imiter soit en vers, soit en prose.

Mais enfin on sentît qu'on avoit assez bien réussi à suivre pas à pas les Anciens, pour marcher à côté d'eux, & même

même pour les dévancer. On s'apperçut qu'on pouvoit raisonner & écrire indépendamment d'eux. Les premieres tentatives ne réussirent point. On devint ensuite plus fort & plus courageux. Les lumieres s'accrurent, à mesure que le raisonnement se fortifia. Ce changement arriva dans les études au commencement du dix-septiéme siécle : & quoiqu'il fut encore assez bien fourni de Commentateurs & d'Interprétes, on en faisoit moins de cas qu'auparavant.

Fleuri, 7. Discours.

L'esprit philosophique commençoit à s'établir sur leurs ruines : & ce siécle fut tout-à-fait différent des deux qui le précéderent. La raison prit la place de l'aveugle admiration, & du préjugé idolâtre. C'est à cette raison, c'est à cette exactitude qu'elle prescrit, c'est aux principes surs & infaillibles qu'elle a établis, que doiveut se rapporter tous les bons ouvrages. Heureux, ceux qui sont ainsi marqués!

II.

Des défauts où les Sçavans y tomberent.

L'Italie conserva soigneusement les sciences que les Grecs lui avoient transmises : ce qui y contribua, ce furent les deux Universités de Padoue & de Pise, qui pendant tout le cours du seiziéme

ziéme siécle eurent un grand nombre d'étudians & d'habiles Professeurs. Je ne parle point des Académies entretenues à Rome & à Florence, & protégées par les Souverains Pontifes & par la Maison de Médicis. Leon X. qui étoit de cette Maison, & qui monta jeune sur le Siége de Saint Pierre, d'ailleurs homme de goût & de plaisir, surpassa tous les autres. Sa Cour étoit pleine de beaux esprits. Il eut sur-tout deux Sécretaires qui furent honorés de la pourpre Romaine, l'un nommé Pierre Bembe & l'autre Jacques Sadolet. Le premier avoit plus d'agrément, & le second plus de solidité dans l'esprit. Outre plusieurs Lettres qu'il écrivit au nom du Pape telles que le Pape les auroit écrites lui-même, il composa un Traité intitulé : *Des secours qu'on peut tirer de la Philosophie dans les malheurs & les disgraces de la vie.* Son cœur né vertueux étoit d'intelligence avec sa plume.

Pour les autres Sçavans qui fleurirent en Italie, ils ne mettoient point tant de vertu dans leurs ouvrages, contens d'y mettre de la politesse, de l'élégance & je ne sçai quelle fleur d'esprit qu'ils empruntoient des Anciens pour l'ordinaire. D'ailleurs, ils se forgeoient des maîtresses à qui ils adressoient des cho-

ses

ſes communes ſur-tout en vers, mais tournées aſſés agréablement, & où le choix des mots étoit bien obſervé. Ce choix les touchoit plus que celui des penſées. On peut dire la même choſe de cet amas de petites Lettres qui ont paru dans le quinze & le ſeiziéme ſiécle: car il n'y a aucun Auteur de ce tems-là, qui n'en ait écrit. Mais que ces Lettres ſont différentes de celles de l'Orateur Philoſophe! Les ſiennes ſont des Lettres d'Etat: les leurs ſont des Lettres de bagatelles.

III.

Il eſt à propos, ce me ſemble, de dire quelque choſe en détail de ces Sçavans d'Italie, qui travaillerent ſur les anciens Philoſophes.

Abregé la vie quelques-u de ces Sç vans.

1°. François Philelphe traduiſit pluſieurs Traités de Platon, d'Ariſtote, d'Hippocrate & de Plutarque en Latin; & comme il étoit excellent Grammairien, ſes verſions ſont très-élégantes & très-fidelles: en quoi la plûpart des autres Traducteurs manquent. La diſpute qu'il eût avec un Grec nommé Timothée, fut plaiſante. Ils portoient tous les deux une grande barbe: & le ſujet de leur diſpute étoit un paſſage Grec fort

Trith. Volatera

Eraſm. in Cicer.

ſort difficile. Animés du déſir de la gloire, ils parierent en bonne compagnie, que la barbe du vaincu ſeroit coupée & remiſe au vainqueur, ce qui fut executé ponctuellement. Il faut avouer que ce ſont-là des plaiſanteries peu convenables à des Philoſophes. A peine les pardonneroit-on à des Pédans de profeſſion.

2°. Hermolaüs Barbarus entra de bonne heure dans les affaires de la République de Veniſe où il étoit né, & on l'employa à une Négociation épineuſe auprès de l'Empereur Frédéric & de Maximilien ſon fils, Roi des Romains. Mais ces affaires, quoique importantes, ne le détournerent point de l'étude. Il ſentit que le travail ſec & peu agréable que demandent les négociations, mêlé adroitement avec les Muſes, fait trouver aux Muſes mêmes plus de charmes, & de ces attraits que les Sçavans de profeſſion n'y découvrent point.

Ang. Politi. l. 2. Ep.

Alex. ab Alex. l. 3. Genia. Dier.

Les travaux philoſophiques d'Hermolaüs Barbarus ſe réduiſent à un grand nombre de traductions. Les trois plus conſidérables ſont, premierement Themiſte, Orateur célebre & Paraphraſte d'Ariſtote, que les Empereurs de Conſtantinople éleverent pour ſon éloquence

J. Scaliger.

aux

aux plus hautes dignités; en ſecond lieu Dioſcoride qu'il orna d'un fort docte Commentaire, mais qu'on accuſe de quelques infidélités; enfin Pline le Naturaliſte, qui lui donna bien de la peine, & lui acquit bien de la réputation. Il y corrigea 5000 paſſages, & éclaircit une infinité d'endroits que Pline avoit ignorez faute de connoiſſances, ou ſur de mauvais Mémoires. La plus grande partie des matieres que Pline le Naturaliſte a traitées, eſt du nombre de celles que le tems a perfectionnées & qu'il perfectionne encore tous les jours.

Salmaſ. Præfat. ad Plini exercitat.

3°. Ange Politien naquit avec un génie heureux, & il s'attacha toute ſa vie aux Belles-Lettres. La grande habitude qu'il avoit contractée avec les Anciens, faiſoit qu'il s'approprioit ſouvent leurs penſées. Peut-être y étoit-il trompé lui-même le premier, & que s'imaginant penſer, il ne faiſoit que ſe reſſouvenir des penſées d'autrui : ce qui arrive fréquemment à ceux qui écrivent en Latin. Politien étudia ſur-tout Platon, & en traduiſit par curioſité quelques morceaux choiſis. Il nommoit la doctrine apparente & ſpécieuſe de ce Philoſophe le roman de la Théologie.

4°. Marc Antoine Flaminio ſe diſtingua par la politeſſe de ſes mœurs, & par

par la netteté de sa conduite. Ses amis lui reprochoient souvent qu'il étoit trop attentif sur sa santé. Mais cette attention est pardonnable, quand on veut concilier la tranquillité de l'esprit avec la santé du corps, & être par-là plus propre à l'étude : *mentem sanam in corpore sano.* Il fit imprimer dans sa vieillesse une Paraphrase très-judicieuse, *in duodecimum librum Aristotelis de primâ Philosophiâ*, où l'on trouve le bon sens admirable d'Aristote, & le style noble & élevé de Ciceron. Pour ce qui regarde les Poësies de Flaminio, il imita l'élégante finesse d'Horace & en approcha autant qu'il est permis à un Moderne d'approcher de ces Originaux anciens. Du reste il passa la plus grande partie de sa vie dans une petite maison de campagne, qu'un Créancier impitoyable lui avoit arrachée après la mort de son pere, & que le Cardinal Farnese son généreux protecteur racheta & qu'il lui rendit.

Thuan. de vitâ sua.

5°. Alexandre Picolomini vecut dans le seiziéme siécle. M. de Thou qui avoit été en Italie à la suite de Paul de Foix en 1573, l'avoit connu particulierement & s'étoit lié d'amitié avec lui. Picolomini devint dans la suite Archevêque de Sienne. Malgré le poids les affaires dont

dont il fut chargé par le saint Siége, il joignit à l'étude des Mathématiques l'étude de la Philosophie, & écrivit tous ses Ouvrages en Italien : ce qui lui fit beaucoup d'honneur, & répandit le goût des Sciences parmi ceux qui ignoroient la Langue Latine. Plusieurs Professeurs des Universités de Pise & de Padoue l'en blâmerent. Mais il répondoit simplement que Platon n'avoit point écrit en Hébreu, ni Ciceron en Grec, que lui par conséquent imitoit leur exemple, & écrivoit en Italien.

Vossius scient M. themat.

6°. Bernardin Telesio né à Cosenza dans le Royaume de Naples, prit d'abord le parti des armes, qui convenoit à sa naissance & à son éducation. Il se trouva dans Rome, lorsque cette Ville fut attaquée & pillée par les Allemands & les Espagnols. Telesio fâché de toutes les horreurs dont il avoit été témoin, se retira à Padoue, où il recommença ses études. Mais l'amour l'en détourna une seconde fois, & il vécut plusieurs années dans le repos & l'oisiveté, auprès d'une femme charmante. Elle étant morte, il se retira dans sa patrie, & ne chercha de consolation qu'entre les bras de la Philosophie, elle qui console facilement un honnête homme des revers & des disparates si ordinaires dans

Imper in Mus. tor.

la vie. Comme Telesio avoit travaillé dans sa jeunesse à un ouvrage important, qui avoit pour titre : *Des Principes des choses Naturelles*, il le reprit dans sa retraite, & le publia en 2 volumes. Sa réputation s'étant ainsi accrue, Paul IV. qui d'ailleurs estimoit sa probité & sa vertu, le nomma à l'Archevêché de Cosenza : mais Telesio qui vouloit vivre paisiblement & en Philosophe, remercia le Pape & le pria de donner ce riche bénéfice à son Frere, qui en étoit très-digne.

7°. François Patrizzio luta long-tems contre la mouvaise fortune. Il erra de ville en ville, cherchant par-tout un établissement qui pût lui procurer les occasions favorables d'étudier & de se faire connoître. Combien de talens sont perdus pour la société : combien de génies heureux sont étouffés dès leur naissance, faute de moyens & d'un peu de richesses ? Mais enfin Patrizzio trouva un azile sûr à la cour d'Alphonse II., Duc de Ferrare : & ce qui étoit le plus capable de le flatter, on lui permit de satisfaire le goût qu'il avoit pour la Philosophie de Platon, & même de l'enseigner publiquement.

Ayant ainsi obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter, & exemt des soins pénibles

nibles de sa subsistance, il renouvella d'amour pour la Philosophie & publia le premier volume de ses *discussiones Peripateticæ*. Les trois autres ne se firent pas long-tems attendre. Cet ouvrage qui étoit plein de vuës nouvelles & hardies, & d'une critique peu ménagée, fit beaucoup de bruit dans le monde sçavant : & ce qui en est la suite inévitable, il arma le zele injuste des Prêtres qui veulent dominer, & des Moines qui haïssent tout ce qui n'est pas conforme à leurs préjugés. On peut dire en général que le fleau le plus dangereux qui puisse nuire à la Philosophie, vient de ces préjugés qui s'enracinent dans un ordre religieux, ou même dans une simple communauté.

Jons. de Script. Histor. Philoso.

Quand on lit les *discussiones Peripateticæ* de François Patrizzio, ou même qu'on ne fait que les effleurer, on s'apperçoit sans peine qu'il est le précurseur de Gassendi, de Descartes, de Malbranche & des autres modernes qui, peut-être sans avoir lu Aristote, l'ont décrié, & lui ont supposé une doctrine qu'il n'a jamais soutenuë. Pour ce qui regarde Patrizzio, il avoit bien étudié le génie de ce Philosophe : & après avoir donné sa vie & l'histoire raisonnée de ses ouvrages; *j'examine*, dit-il, *curieusement ses*

Teissier. in Elogiis Viror. erud.

ses opinions les unes après les autres, & je les censure avec passion. Cet aveu lui fit beaucoup de tort, & sa malignité fut réprimée par Théodore Angelutius, fameux Médecin, & par Jacques Mazzonni, Professeur en l'Université de Pise. Ce dernier sur-tout étoit en grande estime, & joignoit à la connoissance de la Philosophie celle des Belles-Lettres.

Joan. Nici Erythr. Pinaco.

Enhardi par les contradictions (car il y a des esprits qu'elles piquent & quelles animent) Patrizzio entreprit un autre ouvrage intitulé. *Nova de Universis Philosophia* en 69. livres. Cet ouvrage étoit rempli de paradoxes & d'idées singulieres, qui marquoient suivant le jugement éclairé de Bayle, une profondeur de génie admirable. Mais cela même fit condamner à Rome Patrizzio: & sa *nova de universis Philosophia* fut mise à *l'Index* au rang des livres prohibés. La défense rendit l'ouvrage plus rare & le fit rechercher davantage, comme il arrive d'ordinaire, par tous les curieux. D'un autre côté, les adversaires de Patrizzio le firent bannir de Ferrare où il avoit professé pendant 17. ans la Philosophie. Il se rétira à Rome, sous la protection du Pape Clement VIII. qui l'avoit toujours favorisé, & qui empêcha l'Inquisition de le poursuivre, elle.

elle, qui n'épargne personne. Enfin, il mourut en 1567. & confessa en mourant que tout ce qu'il avoit sçû en Philosophie n'étoit pas grand-chose, & que la seule gloire qu'il méritoit, malgré ses soins & ses recherches laborieuses, étoit d'avoir sçu mieux parler que les autres sur des matieres très-obscures & très-embarassées.

I V.

Je dois encore parler de Marcile Ficin, qui naquit à Florence en 1433. Le grand Cosme de Medicis qui aimoit à se délasser noblement avec les Muses, tenoit dans son Palais des assemblées, où tous les gens à talens étoient invités. De l'envie qu'on eût à la Cour de Florence de Cristianiser les anciens Philosophes.

Le Pere de Marcile Ficin qui exerçoit la Médecine à Florence, y venoit souvent. Un jour que le discours devoit rouler sur Platon, il mena son fils avec lui, lequel n'avoit encore que 13. ans. Le jeune homme écouta attentivement, & parut d'une grande émotion. La joye étoit peinte sur son visage, & dans ses yeux. Le grand Cosme s'en apperçut, lui qui par sa grande pénétration dévinoit les hommes, & il voulut que Marcile Ficin restat dans son Palais, & qu'on lui fournit les secours *Paul. Jovi. in Elog. Doct Vicor*

 néceſſaires

néceſſaires avec les Maîtres qu'il demanderoit, pour étudier. Toute ſon application alors ſe tourna vers Platon, & il ſe mit à traduire ſes ouvrages, & à compoſer ſa vie. Mais cette vie eſt un panégyrique, & la traduction, quoique bien faite, n'eſt pas toûjours fidelle.

Trithem. Bellarm. de Sciptor. Eccleſ.

S'il n'y avoit que ces défauts, on les pardonneroit facilement: & Marcile Ficin n'en ſeroit pas moins eſtimé. Ce ſont des défauts legers & attachés à l'humanité. Mais ce qui le décrédite, ce qui fait une bleſſure mortelle à ſa réputation, c'eſt le zéle idolatre qu'il témoigna pour Platon. *Ce Philoſophe*, remarque-t'il *a ſi bien penſé qu'on peut expliquer par ſa doctrine le miſtére de la Trinité. Quand on lit ſes ouvrages, on doit s'aſſurer qu'on lit un texte divin: ils ſont exempts de toute erreur; ils contiennent toute vérité.*

Huet de Clar. Interp.

De pareils diſcours ne peuvent venir que d'un eſprit honteuſement prévénu, & d'une ignorance profonde des motifs de crédibilité de nos myſtéres. En effet, vouloir les appuyer par l'autorité de quelque Philoſophe que ce ſoit, c'eſt vouloir égaler l'autorité divine à l'autorité humaine, qui ſont pourtant infiniment éloignées l'une de l'autre. Un Philoſophe ne doit nous propoſer que des

choſ[es]

:s qui ſont à la portée de notre rai-
parce qu'il n'a que cette ſeule voye
acquérir des connoiſſances. Mais
)ieu peut & doit nous propoſer des
:s incroyables. Il ſuffit que je ſois
ıadé qu'il les a propoſées: le reſte
t inutile, & je me ſoûmets avec
:ɛ̃t. Mais il eſt impoſſible que des
ës, qui pour être crües doivent s'ap-
:r d'une autorité auſſi certaine que
évélation, puiſſent être propoſées
un mortel que je ſçais n'être point
iré. Telle eſt la force de nos myſté-
Je les crois, parce qu'un Dieu me
propoſés, & ceux qu'il m'a envo-
étoient inſpirés & ont donné des
ves sûres de leur inſpiration. Que
-je demander davantage?
lais dans Platon, je ne vois rien
n Philoſophe qui n'a que ſa raiſon *Vid. Leon. Leſſium.*
' guide, & qui ne peut me propo-
ue des choſes conformes à ma pro-
raiſon. Du reſte, c'eſt un homme
me moi: ſa raiſon ne différe point de
ienne. Il falloit un Dieu qui, pour
oportionner à notre foibleſſe & reſ-
er, pour ainſi dire, cette raiſon qu'il
: a donnée, nous apprit que les myſ- *Voſſius, de Mathematicis.*
: viennent de lui ſeul & ne peuvent
r que de lui. Il eſt & la raiſon uni-
:lle & au deſſus de la raiſon parti-
E ij culiere

262514B

culiere de chaque homme. Il eſt en même tems, ſelon le langage de quelques Philoſophes modernes, *intelligentia ſupramundana & intelligentia extramundana.*

CHAPITRE XLVIII.

I. *Portrait de Leon X.* II. *Des ſentimens impies qui s'éleverent ſous ſon Pontificat.* III. *Des Philoſophes qui donnerent dans ces ſentimens.* IV. *Réflexions.* V. *de Laurent Valla.*

I.

Portrait de Leon X.

LEon X étoit de caractere, de goût & d'inclination tout le contraire de ce qu'il devoit être. Il avoit étudié la Philoſophie de Platon dans le Palais de Medicis, où il avoit été élevé : mais il ne liſoit point les livres de l'ancien ni du nouveau teſtament, peut-être même ne les avoit-il jamais lûs, & il ignoroit tous les détails de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique en quoi conſiſte cependant la Religion. Né pour les choſes d'éclat ; amoureux de tout ce qui ſentoit le faſte & la décoration, il n'avoit à ſa ſuite que des

Palavic. Iſtoria del Concilio di Trento. l. 1.

es Poëtes, des Muſiciens, des Bouf-
ons, en un mot, que des gens qui cher-
hoient à le divertir : & cela, ſans gar-
ler aucune bienſéance. Il en devoit pour-
ant beaucoup à ſa place, lui qui étoit,
omme le nomme le Cardinal Palavi-
in, *coſtituito Preſidente è Maeſtro della*
eligione.

Paul. Jov. in vit à Leon X. l. 4.

Idem ibid.

Léon X. fut fait Cardinal à quatorze
ns, & Pape à trente-ſix. On aſſûre que
a conduite fut ſans nuage, & que ſes
mœurs, ſes goûts, ſes liaiſons furent
ans reproches, tant qu'il demeura dans
es dignités ſubalternes de l'Egliſe :
mais dès-qu'il ſe vit élevé à la ſuprême,
a conduite ſe démentit, & il ne reſpira
plus que la volupté. Ce qui n'arrive que
rop ſouvent : les grandes places font
clore les paſſions qui étoient juſqu'alors
achées, ou aſſoupies.

Guicc. lib. 12. & 14.

Politian. epiſt. lib. 8.

II.

Sous le Pontificat de Leon X. la li-
erté de philoſopher fut pouſſée à l'ex-
ême. Les uns nioient l'immortalité de
ame, ou diſoient du moins qu'on ne
ouvoit la prouver par les lumieres na-
urelles. Les autres à l'exemple d'Aver-
oës, ſoutenoient que l'entendement de
ous les hommes eſt une ſeule & mê-

Des ſentimens impies qui s'éleverent ſous ſon Pontificat.

me ſubſtance, inégalement repar
dans chaque individu, que toutes
ames par conſéquent ne forment qu
ame générale & commune, dont
ne ſe perd & où tout retourne. Ces d
opinions gagnerent de proche en pr
toutes les écoles d'Italie, & en fi
naître d'autres non moins hardies. T
tôt, il s'agiſſoit de ſçavoir ſi par
principes de la Philoſophie d'Ariſt
on pouvoit prouver l'immortalit
l'ame, & ſi au fond il l'avoit crue.
qui devoit paroître aſſez indifféſ
Tantôt il s'agiſſoit de ſçavoir ſi
pouvoit aſſurer comme Philoſoph
qu'on nioit comme Chrétien. Par ex
ple, j'aſſure comme Philoſophe
l'ame périt avec le corps, que tou
matiere, & je le nie comme Chré
Ce fut Pomponace qui le premier a
cette queſtion, & qui apprit aux
nes gens à ſe ſervir avec adreſſe d
faux-fuyant qui les ſauvoit de tou
proche en leur faiſant dire qu'ils
loient comme Philoſophes & non c
me Chrétiens. Il eſt vrai que Pon
nace étoit ſoupçonné d'Atheiſme
que le même ſoupçon tomboit ſu
principaux Diſciples.

Quoique Leon X. donnât une
étenduë à ſes penſées, & qu'il ne p
perſ

personne sur les siennes, il se vit cependant obligé par le grand éclat que faisoient ces opinions audacieuses, de les proscrire & d'ordonner aux Universités & surtout à celle de Pise, de garder un profond silence. Ce Pape donna peu après une Bulle dattée du 16. Décembre 1513. par laquelle il condamne & ceux qui osent soûtenir que l'ame n'est pas immortelle & ceux qui réduisent toutes les ames & toutes les intelligences à l'unité, en avoüant cependant que les unes sont jointes à des corps & que les autres ne peuvent s'y joindre. Le Pape condamne encore ceux qui séparent le Philosophe du Chrétien, & disent qu'on peut être impunement l'un ou l'autre tour à tour : distinction odieuse, ajoutoit la Bulle, & qui permettoit à la jeunesse d'avancer les Dogmes les plus absurdes, sans aucune crainte.

Malgré tant de deffenses & tant de condamnations, malgré la peine qu'ont les Italiens à se laisser excommunier, on disputa pendant tout le 16. siécle ; on se querella vivement sur l'immortalité de l'ame. Il étoit sur-tout question d'Aristote, & on demandoit avec plus d'empressement ce qu'il pensoit, qu'on ne cherchoit à bien penser soi-même. Mais enfin toutes les écoles cesserent de crier

les unes contre les autres: & on convi
qu'il y a de l'indécence & même du da
ger à paroître douter si l'ame perit av
le corps, cette matiere étant trop impo
tante pour devenir un problême. A l
gard d'Aristote, on laissa à chacun la
berté de décider quels étoient ses vé
tables sentimens, les ouvrages de
Philosophe, quoique d'un génie trè
fort & très-étendu, n'étant point un te
te divin.

I I I.

Des Phi-
ophes qui
inerent
is ces sen
ens.

Le plan des études qu'on cultiva
Italie pendant le seiziéme siécle, &
abus qui s'en ensuivirent, étant ainsi co
nus, je vais parler de quelques-uns d
Philosophes qui se distinguerent pe
dant ce siécle. J'entends qui se distingu
rent par la force de leur esprit, & n
par leur doctrine trop souvent hardie
coupable. Il est ordinaire que les tale
supérieurs entraînent à des écarts in
pardonnables.

1°. Pierre Pomponace est le premi
dont je parlerai. Il aimoit l'étude à
fureur, & il passoit les jours & les nu
dans une Méditation profonde, sa
presque s'appercevoir des besoins de
vie. » Quand Je cherche la solution
» quelq

» quelque difficulté, avouë-t'il lui même,
» je me trouve dans une agitation ter-
» rible, je ne puis ni manger ni boire
» ni dormir : je ne sors pas de la place
» que j'ai d'abord choisie. Cette extrê-
» me contention d'esprit m'a souvent
» rendu importun à mes amis, & ridicu-
» le aux yeux du vulgaire ignorant. «
Pomponace enseigna d'abord à Padouë, & y fut généralement estimé. Il disoit les vérités les plus fortes, mais de ce ton agréable qui les fait passer.

Quand la fameuse guerre qui dût sa naissance à la Ligue de Cambray, & qui fit tant d'honneur à la prudence des Venitiens, commença, Pomponace se retira à Boulogne où il mourût en 1525. en laissant une riche succession, lui, qui étoit né sans aucun bien : ce qui paroit mal s'accorder avec le caractere d'un Philosophe, dont toutes les richesses en mourant doivent être les connoissances qu'il a acquises, & les ouvrages utiles qu'il laisse à la postérité.

Pomponace eut beaucoup d'adversaires & de contradicteurs pendant sa vie : & ce fut le traité de *l'Immortalité de l'ame* qui les lui attira. Ce Traité où l'on voit de la force & de l'adresse, & quelquefois des choses singulieres, comprend ces deux propositions dans un grand

grand détail. La premiere qu'en suivant les principes d'Ariſtote, on eſt obligé de convenir que l'ame meurt avec le corps, & que rien ne reſte après lui. La ſeconde, que les lumieres naturelles & & toutes les raiſons philoſophiques ne peuvent nous donner aucune certitude de l'immortalité de l'ame, & qu'il faut néceſſairement s'en rapporter à la foi.
» Je ſuis perſuadé, diſoit-il, que nos
» ames ſont immortelles, & je répan-
» drois volontiers juſqu'à la derniere
» goutte de mon ſang pour ſoûtenir
» cette vérité. Mais je tombe en même
» tems d'accord qu'il faut recourir à la
» révelation pour la croire, & non à la
» lumiere naturelle. Ce n'eſt point un
» Dogme dont la raiſon nous peut con-
» vaincre : mais ſeulement l'Ecriture
» ſainte. Je m'y ſoumets comme chré-
» tien, & non comme Philoſophe. »

De ces deux propoſitions en decoula une troiſiéme, ſçavoir, qu'il n'y a dans la Nature qu'une ſeule ſubſtance ſpirituelle. Pour les ames, elles ſont tirées de la matiere. Dieu eſt la ſubſtance ſpirituelle de droit, parce qu'il exiſte de lui-même. Les ames ne le ſont que par emprunt. On ne ſçait donc qu'elles ſurvivront aux corps, qu'en conſultant la révélation. Sans elle, ajoute Pomponace,

nace, sans son autorité, j'affirmerois hardiment que tout périt avec moi

II°, Augustin Niphus, né à Sessa petite ville du royaume de Naples, se distingua dans toutes les Universités d'Italie, où sa bonne mine & la facilité qu'il avoit à s'énoncer, le faisoient recevoir avec plaisir & écouter avec admiration. Les femmes mêmes qui se piquoient d'une sorte d'intelligence, recherchoient son entretien assaissonné d'une fine raillerie: & il eut souvent le bonheur de leur plaire. Leon X. l'envoyoit chercher à sa Cour; & il se plaisoit à ses bons mots & à ses promptes reparties ce qui lui valût d'amples recompenses.

Ainsi, Niphus auroit passé sa vie fort agréablement, s'il n'eût point attaqué Pomponace qui étoit un rude adversaire, & qui à son tour le traita sans aucun ménagement. Il est vrai que la conduite peu mésurée & même libertine que menoit Niphus, contrastoit mal avec la conduite reglée & même austére que menoit Pomponace dans son cabinet, & parmi ses livres. On étoit surpris de voir un homme qui croyoit àpeine l'immortalité de l'ame, si sage, si édifiant, tandis que celui qui la soûtenoit opiniâtrement, étoit, si pervers, si dépravé dans ses mœurs. Qu'on ne dise donc plus

maintenant que l'envie décidée de mal vivre, fait mal penser: on voit ici tout le contraire.

Voss. de Mathem.

Bayle, nouv. de la Rep. des Lettres, an. 1687.

III°. Jerôme Fracastor fut le disciple favori de Pomponace. Son goût le détermina pour la Medecine, mais il l'exerça toujours noblement, c'est-à-dire, sans exiger aucun honoraire de ses malades & sur-tout des pauvres. Sur sa réputation, on le choisit pour Medecin du Concile de Trente: & il y parut comme un autre Hippocrate, visitant les grands & les petits, & portant par-tout l'espérance & la santé. Quelque tems aprés il annonça que la ville de Trente étoit ménacée de la peste: & le Concile fut transféré à Boulogne. Peut-être qu'en cette occasion il se montra moins Medecin que Politique, & qu'il étoit souflé par Rome & par les Cardinaux Legats du saint siége. Quoiqu'il en soit, Jerôme Fracastor observoit toutes les bienséances de la société, dont la premiere est la Religion: Il n'imitoit point Pomponace dont la plume indiscrete hazardoit la vérité que les ennemis de la vérité ne vouloient point écouter. Il ne faut point les heurter de front. *Utile est*, dit saint Augustin, *ut taceatur aliquod verum propter incapaces.*

IV. Jacques Zabarella se pénétra si vivement

vivement de la lecture d'Ariſtote, qu'il ſoutint avec lui que les ames ſont mortelles. Et quand on lui objectoit ce qu'en dit l'Ecriture ſainte, il répondoit inſolemment que le Philoſophe Grec méritoit la préférence. Un tel langage marque un grand travers d'eſprit, Auſſi Zabarella en étoit-il accuſé. Témoin l'imbécille crédulité qu'il avoit pour l'Aſtrologie, & le calcul des jours heureux & malheureux qu'il ſe vantoit de mieux ſçavoir que tout autre.

Il y avoit du tems de Zabarella trois opinions différentes ſur le mouvement. La premiere, c'eſt que la matiere ne peut point ſe le donner & qu'il n'y a point de progrès à l'infini; que par conſéquent le premier moteur doit être un être ſpirituel, & non corporel, de qui la matiere a reçu le mouvement, ſoit médiatement, ſoit immédiatement. La ſeconde, c'eſt que le mouvement eſt éternel & qu'il ne finira jamais, parce que Dieu eſt le premier moteur, lui, qui eſt d'une nature indépendante des autres & plus parfaite. La troiſiéme, c'eſt que toutes les ames ont en elles-mêmes un principe de mouvement, ſoit les ames des hommes, ſoit les ames des bêtes. Ce fut cette troiſiéme opinion qu'embraſſa Zabarella, laquelle étoit auſſi

aussi celle de quelques anciens Philosophes & même de Platon. Ils avoient avancé que la substance spirituelle différoit de la matérielle, en cela seul que la spirituelle avoit le pouvoir de se donner le mouvement & que la matérielle avoit besoin d'un agent pour le recevoir. De là Platon prouvoit que les Astres étoient animés, parce qu'Ils se mouvoient d'eux-mêmes. Quelle Physique!

V. César Cremonin s'acquit les bonnes graces du Duc de Ferrare, & enseigna dans l'Université de cette ville. On couroit de toutes parts à ses leçons: & l'air animé dont il les débitoit, le feu qui sortoit de ses yeux, les rendoient plus persuasives & plus intéressanres. Heureux, le maître qui plaît, en instruisant! Cremonin fut au nombre de ces Italiens, qui soutinrent que par les principes de la Philosophie d'Aristote on ne pouvoit démontrer l'immortalité de l'ame, & qu'il falloit avoir recours à la Religion qui seul semble nous convaincre de cette immortalité. Il ne paroit pourtant pas que Cremonin en fut trop persuadé: & l'épitaphe qu'il se composa, marque un homme qui ne craint ni n'espére rien après cette vie.

VI. André Cesalpin associa l'étude de la Philosophie à l'étude de la Médecine,

cine, où il réussit heureusement. Il passa les premieres années de sa vie, sans se permettre aucune dissipation, dans l'Université de Pise où la jeunesse étoit cependant fort libertine, Il fut ensuite Medecin de Clement VIII. qui l'affectionna beaucoup, & qui étoit un homme doüé d'excellentes qualités.

Il y a apparence que tant que le Pape vécut Cesalpin cacha ses sentimens par un excès de modération. Mais après sa mort, il ne se déguisa plus, & se permit toure liberté de parler & d'écrire. Sa doctrine s'accordoit dans les principaux points, à celle d'Aristote: & Samuël Parker, célebre Anglois, assure dans ses *disputationes de Deo* que c'est le dernier des modernes qui ait bien entendu ce grand Philosophe. Il n'admettoit comme lui que deux substances, Dieu & la matiere. Pour les ames humaines, les Demons, les Génies, & les auttes intelligences dont il peuploit libéralement tout le monde, il croyoit que c'étoient des portions de matiere plus ou moins parfaites. Cesalpin évitoit ainsi la question alors si agitée dans les écoles, de l'immortalité de l'ame: mais il ne se sauvoit d'une difficulté impardonnable, qu'en donnant dans une difficulté plns impardonnable encore.

Parmi

Parmi les ennemis de Cesalpin
peut-on si peu réüissir, qu'on n'en a
se distingua Nicolas Taurellus:qui
taqua dans ses mœurs & dans sa doctr
& qui publia un ouvrage intitulé :
Cæsæ. La plus noire accusation qu
étoit intentée, celle qui nuit davant
fut l'Athéisme, mais par un malheu
retour Taurellus tomba dans le mêm
& perdit sa chaire de Professeur.
ainsi qu'on reproche aux autres les éc
& les travers, dont en est soi-même
pable.

VII. Bernardin Donat de Verone
le dernier des Philosophes soupçon
dont je parlerai. Il fit imprimer à I
un ouvrage, où il compare ingénie
ment Platon & Aristote, & donne
te la préférence au premier qui p
sublimité de ses pensées s'est presqu
vé jusqu'à la divinité. Il montre e
te qu'Aristote n'a point connu que
me est immortelle, & qu'il lui
impossible de le prouver pat les lu
res naturelles. Mais il ajoute qu'un
losophe persuadé que l'ame périt
le corps, ne doit pourtant point l'av
en public à cause des conséquences
gereuses, & qu'il doit plutôt tror
le monde qui n'est fait que pour
trompé, que de chercher à l'éclai

sui

ſuivant l'axiome Latin: *mendacium humano generi pluſquam veritas prodeſt.*

I V.

Quand je ſonge combien on a perdu de tems à diſputer ſi Ariſtote a cru l'immortalité de l'ame ou s'il ne l'a pas cru, je ne puis m'empêcher de plaindre les Philoſophes opiniâtres, qui ſe rendent, pour ainſi dire, les eſclaves des ſentimens d'autrui. J'avouë que quand on a trouvé une vérité importante, il eſt fort agréable de voir qu'on eſt d'accord avec les hommes éclairés qui ont travaillé ſur la même matiere. Mais en ſuppoſant qu'on ait le courage d'eſprit néceſſaire pour penſer par ſoi-même; on ne doit point s'embaraſſer ſi un autre a une telle opinion, on doit ſeulement s'embaraſſer ſi cette opinion eſt conforme à la vérité; elle ſeule mérite qu'on lui ſoummette ſans reſerve toutes ſes lumieres.

Réflexio

Fleuri Diſc. 5.

Ainſi je ne connois point comment on a pu s'occuper ſervilement de la queſtion, ſi Ariſtote croyoit l'immortalité de l'ame, & en cas qu'il ne l'eût pas cruë, ſi on pouvoit aller contre ſon ſentiment & la croire en bonne Philoſophie. Toutes les écoles ſur cela furent partagées: & ce partage excita bien des rumeurs & bien des

des injures. Les écrits pleins d'ai
me volerent dans toute l'Italie,
mais l'accusation d'Atheïsme ne f
commune. J'en ai donné quelques
tillons plus haut.

J'ajouterai ici deux remarques c
rables. La premiere, c'est que ni A
ni aucun autre Philosophe de l
quité, n'ont eû de l'ame l'idée qu
en avons; qu'ils ne l'ont point re
comme une substance spirituelle,
ble de penser & de raisonner, su
ble après cette vie de peines &
compenses. La seconde, c'est q
tote ayant cru que toute la Nat
animée, que la matiere a par ell
me une force & une énergie qui l
propres, n'avoit aucun besoin de
ser des ames particulieres, L'ame
rale suffisoit, & tous les êtres,
les arrangemens de la Nature b
sante, y participoient. Ainsi, les
cipes d'Aristote, loin de conduire
mortalité de l'ame, conduisoient
ment à croire qu'il y a une am
verselle qui comme un flambeau
tout ce qui vit, & tout ce qui r
Ainsi, les Philosophes qui vécur
Italie au seiziéme siécle, ne sça
ni ce qu'ils cherchoient aux dép
leur repos, ni ce qu'ils désiroien

ver aux dépens même de leur vie.

La queſtion de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame tient abſolument à la religion, & en dépend. Les lumieres naturelles ne peuvent nous en rien apprendte de poſitif. Il eſt vrai qu'elles nous repaiſſent quelquefois de l'eſpérance flateuſe que nous ſurvivrons au Corps, & qu'un bonheur interminable nous attend après cette vie. Mais tout cela n'a rien de réel. La Religion ſeule peut nous convaincre que l'ame eſt immortelle, ſans cependant nous en donner d'autres preuves que la volonté de Dieu : volonté toute-puiſſante, & à laquelle rien ne réſiſte. Que s'enſuit-il de-là ? c'eſt qu'on ne trouve dans tous les pays où la Religion n'a point encore pénétré, que des Peuples ignorans & groſſiers qui bornent toutes leurs eſpérances à cette vie, & ne ſe pomettent rien au de-là. Auſſi affrontent-ils le trépas, non ſeulement avec courage, mais même avec joye : c'eſt le terme de toutes les miſeres & de toutes les duretés, qui les ont pourſuivis. On ne craint point la mort, quand on la regarde, ou comme la fin de tout, ou comme une nouvelle vie qu'on va recommencer.

V.

De Laurent Valle.

Pendant que toute l'Italie retentissoit des loüanges ou de Platon ou d'Aristote, il parut un homme de beaucoup d'esprit, & qui avoit fait une étude partciuliere de la langue Latine dont il connoissoit toutes les finesses : cet homme, dis-je, rappella la Philosophie d'Epicure éteinte depuis plusieurs siécles. Sa jeunesse s'étoit passée à décréditer les Scholastiques, & à les percer de traits piquans & satyriques, dans tous les cercles & toutes les assemblées où il se trouvoit. Il les accusoit d'avoir avili les sciences, eu leur faisanr parler un langage barbare & inintelligible, & d'avoir corrompu par leurs manieres grossieres ce que la jeunesse bien élevée auroit pu entreprendre d'utile. *C'est à elle*, disoit Valla, *que je m'adresse : elle peut seule rendre à la république des Lettres sa premiere splendeur. Le moyen de bien penser, c'est de s'accoûtumer de bonne heure à parler noblement.*

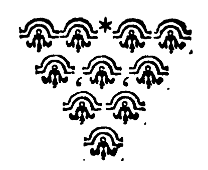
Les Scolastiques suivis de tous les Prêtres & de tous les Moines, furent irrités au dernier point : & lorsque parut le livre de Valla intitulé, *de voluptate & vero bono lib.* 3. ils s'éleverent

contre

contre lui avec fureur, & ils firent deffendre ſon livre comme impie. Il eut beau faire ſon Apologie, & même l'adreſſer au ſouverain Pontife : *Apologia ad Eugenium Pontificem contra Calumniatores* : tout cela fut inutile. Cependant Valla par un excès de prudence, avoit employé tous les ménagemens convenables pour faire paſſer la doctri[illegible] la rendre homogene au Christia[illegible] que la volupté fut vertueuſe ; c'étoit là ſon expreſſion favorite : c'eſt à dire qu'elle ne fut point accompagnée de débauche ni ſuivie de remords, enſorte qu'un honnête homme put obſerver toutes les loix de la ſociété, tous les devoirs de ſon état. Avec de tels ſentimens, Valla ne pouvoit manquer d'étendre la liberté de l'homme ſans meſure, & ſans bornes : il ne donnoit rien à la grace.

La derniere querelle qu'il eût à ſoûtenir l'obligea d'aller à Naples, où ſes ennemis l'avoient cité devant le tribunal de l'Archevêque. Il comparut fierement & répéta la propoſition qu'il avoit avancée, ſçavoir, que le ſymbole des Apôtres n'étoit point leur ouvrage, mais celui du Concile de Nicée. On ne ſçut que lui répondre. Après pluſieurs autres queſtions moins importantes, l'Archevêque

que à moitié imbécille lui demanda s'il croyoit aux dix Cathegories d'Ariſtote. *Comment Monſeigneur*, repartit Valla en ſouriant, *appartiennent-elles à la foi, & n'eſt-on pas libre de penſer là-deſſus ce qu'on veut?* Un des Evêques de l'aſſemblée ſe leva, & dit avec hauteur: ignores-tu que ces Cathégories ſervent à expliquer pluſieurs points importans de la Théologie. Il faut donc les ſuivre ſans répugnance. *Si cela eſt*, reprit Valla, *Je crois avec docilité & ſur cette matiere & ſur toutes les autres ce qu'en croit l'Egliſe.* Qu'un homme d'eſprit, un homme qui aime la vérité, eſt à plaindre, quand il ſe trouve devant des Juges, ſur-tout Ecléſiaſtiques, ou peu éclairés ou prévenus de quelqu'opinion fauſſe! Il eſt la victime de leur enrêtement, & de leur fanatiſme. Il n'a que ſon innocence pour ſe défendre; mais quelle foible reſſource!



CHAPITRE

CHAPITRE XLIX.

I. *De la renaissance des Lettres en Allemagne.* II. *de Rodolphe & de George Agricola.* II. *Suite de cette renaissance.* IV. *Des principaux Auteurs qui y contribuerent.*

I.

De la renaissance des Lettres en Allemagne.

LE renouvellement des Arts & des Sciences, après tant de siécles de ténébres & d'obscurité, commença par l'Italie: & on en eut l'obligation aux Grecs fugitifs de Constantinople. Ce fut par leur moyen que l'ignorance, mere de la crédulité & de la superstition, se dissipa peu à peu, & que la lumiere se répandit successivement dans toute l'Italie. Quelques Allemands qui y trafiquoient alors en rapporterent des merveilles dans leur pays: ce qui en invita d'autres à y aller, & à détromper les Italiens du peu de cas qu'ils faisoient d'une nation, regardée jusqu'alors, comme propre seulement à soûtenir les fatigues de la guerre & à exercer des arts méchaniques, mais utiles.

II.

I I.

)e Rodol- & de rge Agri- i.

Parmi les Allemands qui séjourner en Italie, on distingue Rodolphe A cola qui se rendit extrêmement habi & qui de retour dans son pays, ref tous les emplois littéraires, préfér une vie douce & tranquille à des emb ras illustres. Ses livres & quelques a fidéles lui tenoient lieu de tout. Il s occupoit : il s'en amusoit. Heureux, exempt d'ambition, vit dans le repo dans cette indépendance qui plaît si aux amateurs de la liberté de pense

ugust. l. de Civit. i.

A Rodolphe Agricola je joinc George de même nom que lui, qu peut mettre à la tête de tous les *Meta graphes* modernes. En revenant d'Ita les compagnons de voyage de Geo Agricola le quitterent. Chacun suivi route. Pour lui, il s'arrêta sur les m tagnes de Bohéme pour étudier curi sement la Nature : & quoiqu'il fût al assez jeune, il fit plusieurs découver sur cette partie de l'Hifloire Nature qui regarde les métaux & les fossi Ces premiers succès l'enhardirent : & se dévoüa tout entier à une étude où trouvoit chaque jour des beautés neu & inconnuës aux Anciens.

Ap

Après plusieurs voyages entrepris à ses dépens, George Agricola se mit à exercer la médecine : mais quoique sa pratique fût heureuse, & qu'elle lui rapportât beaucoup, il se dégoûta cependant de sa profession qu'il trouvoit trop génante, & il se rétira dans cetre partie de la Misnie qu'on nomme les Montagnes. Là, peu ébloui des offres de Maurice Duc de Saxe, il fit un grand nombre d'expériences, & composa divers ouvrages tant sur les métaux & leur formation, que sur les Eaux minérales, sur les exhalaisons qui sortent de la terre & les animaux qui y vivent, enfin, sur-tout ce qui concerne le monde soûterrain.

Outre les pénibles travaux de George Agricola touchant la *Metallurgie*, il écrivit encore sur des matieres qui sans être Philosophiques, ont besoin qu'un Philosophe y porte la main : comme sur les poids & les mesures. Lui seul réussit aux choses de raisonnement, à tout ce qui suppose du calcul & des combinaisons.

I I. I.

Ce fut sous Maximilien I. que les Lettres refleurirent en Allemagne, & que la *Suite de cette renaissance.*

la barbarie qui y regnoit, commença peu à peu à s'évanoüir. Cet Empereur fut même, disent quelques Historiens, assez sçavant : & outre différentes pieces de Poësie, on assûre qu'il composa les Mémoires de sa vie. Maximilien moutût en 1519. après avoir établi un bel ordre dans l'Empire, & avoir réparé les brêches qui y avoient été faites. Charles V: son petit fils lui succéda : & comme les sciences ne sont jamais mieux cultivées que sous les plus grands Princes ce fut aussi pendant le regne de Charles V. le plus grand homme que la Maison d'Autriche ait jamais produit que les Lettres fleurirent véritablement en Allemagne. J'avoüerai pourtant que cet Empereur fut plus recommandable par ses vertus politiques & militaires, par la vaste étenduë de ses domaines, que par son génie & ses connoissances.

Voici pourtant un trait qui fait honneur à Charles V. Pendant sa retraite, dépoüillé de tout le faste & de toutes les grandeurs qui l'environnoient, rendu à lui-même, sans soins, sans inquiétude, il s'occupoit à faire des expériences de Physique & de méchanique avec un fameux Ingénieur Italien, que Strada nomme *Jannellus Turrianus*.

Lib. 1 de Bello Belgico. Les premiers Restaurateurs des scien-

ces

es en Allemagne & dans les Pays-bas, urent tous ou amis ou disciples de ces fameux Italiens dont j'ai parlé, & s'ils n'écrivirent pas aussi poliment qu'eux, ni avec les mêmes agrémens, ils les surpasserent par leur érudition. Il faut cependant tomber d'accord que ces siécles qui commencerent à joüir d'une plus grande lumiere, firent naître beaucoup de nouveautés & d'hérésies. A mesure que l'ignorance se dissipoit de proche en proche, on doutoit des choses qui avoient paru les plus certaines : & ces doutes poussés trop loin devinrent contagieux. Je trouve pourtant qu'ils firent en un sens beaucoup de bien à l'Eglise. Car comme elle étoit plongée dans toutes sortes de désordres & d'abus, dans l'oubli de ses devoirs les plus essentiels, elle se reveilla à la voix de ses ennemis, & elle reprit tout ce qui l'avoit distinguée dans les premiers siécles; science, mœurs, discipline, conduite de décence & de charité.

Je trouve aussi que ce furent ces premiers Novateurs qui obligerent les Théologiens noyés dans une profonde ignorance, à en sortir & à se livrer aux études qu'exige leur vocation. Ces études se réduisent à éviter soigneusement toutes les questions qui ne remontent point à la saine Antiquité, & en les évitant,

de n'admettre que ce qui eſt fondé ſur la parole de Dieu, & ſur le conſentement unanime des Saints Peres.

Je dois remarquer ici que Luther & les autres premiers réformateurs ſe déchaînerent contre Ariſtote, & parlerent de ſa Logique avec beaucoup de mépris. Ils la regardoient comme la partie de la Philoſophie la plus chimérique, & comme la ſource de toutes les ſubtilités & de tous les faux raiſonnemens de l'école. Ils ſe plaignoient que la jeuneſſe y perdoit un tems précieux, & qu'au lieu de devenir Théologien, on devenoit ſophiſte & querelleur. Luther même fit ſoutenir à Heidelberg en 1518 une theſe célebre, où il maltraita fort Ariſtote. Melanchton avoit été d'abord dans des ſentimens preſque ſemblables : mais forcé par d'utiles réflexions, il changea de langage, & recommanda la Philoſophie d'Ariſtote, *laquelle bien maniée*, diſoit-il, *peut être avantageuſe dans les écoles publiques.*

IV.

es princi- ux Au- rs qui y tribue- t.

Tout cela poſé, je viens à ces premiers Philoſophes qui ont fleuri en Allemagne. Jean Reuchlin ſera le ſeul ici dont je ne parlerai point, l'ayant fait

fait ci-devant, & n'ayant rien de plus à dire ni sur les ennemis puissans qu'il s'attira, ni sur la Philosophie Pythagoricienne qu'il voulut renouveller. Elle fut cause qu'on l'accusa d'être Juif: ce qui n'étoit pas alors une petite injure. Quel bonheur pour Reuchlin, s'il se fut abstenu de toucher imprudemment aux sciences Cabbalistiques, & s'il eût continué à cultiver les Belles-Lettres!

Le P. Rapin, Réflex. sur Philos.

I. Erasme nâquit à Rotterdam en 1467. Si son ambition avoit correspondu à ses talens, il auroit surement monté aux honneurs & aux dignités Littéraires & Ecclésiastiques. Mais il aima mieux vivre dans la retraite, affermissant sa raison par de bonnes lectures & par d'utiles réflexions, & composant des ouvrages propres à inspirer la paix & la douceur d'esprit, qui sont si nécessaires à un Philosophe, & sur tout à un Philosophe Chrétien. Il n'imita point ces hommes impétueux qui prennent je ne sçai quelle humeur aigre & sombre pour un excès de zéle, & qui satisfont à leurs passions particulieres, en croyant satisfaire aux devoirs de la Religion.

Erasme fut toujours très-éloigné de cet esprit de fureur & d'intolérance. Il sentoit bien ce qu'il y avoit à faire pour

ramener les hommes à cette vérité, qui doit être le but de toutes leurs actions. Mais il ne vouloit pas qu'on se servît pour cela de voyes illégitimes & violentes. Il sçavoit qu'on doit souvent se contenter de bien penser pour soi-même, sans songer à troubler la société, en indiquant audacieusement aux autres ce qu'ils doivent penser. *Quand il seroit constant*, écrivoit-il, à un de ses amis, *que nous serions tous dans l'erreur, je souffrirois avec peine & avec douleur que la vérité s'armât de fer & de feux, pour nous désabuser. Il faut encore mieux souffrir quelques erreurs, & laisser le peuple se tromper, que de prendre les armes pour faire recevoir la vérité.* Un tems viendra où elle se fera heureusement écouter. En attendant, il faut instruire les hommes & les plaindre, quand ils ne veulent point être instruits. Imitons Erasme, & répétons avec lui : *non amo seditiosam veritatem.*

Erasm. ep. 26. lib. 17.

Il disoit à un autre de ses amis, mais d'un ton plus doux, que la Philosophie que nous devons aimer & respecter, consiste en deux choses. L'une est de nous enseigner où se trouve le vrai bonheur auquel nous aspirons tous, & l'autre de nous indiquer les moyens d'y parvenir. Mais ces moyens quels sont-ils!

si

si ce n'est la vertu, la modération & l'amour de l'ordre & des bienséances.

II. Melanchton naquit en 1497. Dès son enfance, on pressentit sans peine ce qu'il seroit un jour, & Baillet l'a mis au nombre des enfans devenus célebres par leurs connoissances & leurs Ecrits. Il embrassa avec une très-grande application toutes les sciences, & il en enseigna la plupart : ce qui le fit nommer *totius Germaniæ summum decus*. Ses ouvrages ont un air d'honnête homme qui plaît infiniment, & qui joint à une grande élégance de pensées & une grande netteté de style, intéresse tous les Lecteurs attentifs. Les Allemans l'ont toujours regardé comme un des premiers Restaurateurs de la Philosophie, & des Belles-Lettres. *Primus ille in Germaniâ disciplinarum omnium & purioris Theologiæ Restitutor, nullum eruditionis genus intactum reliquit, ut in singulis habitare, non peregrinari videretur.* Au reste, tous ces talens recevoient un nouveau lustre de la douceur de Melanchton, de sa modestie & de son désintéressement.

Gesner. Biblioth.

Hornius Histor. Ph losf. lib. 6.

Joach. Ca merarius i vita ipsius.

M. de Thou le loue d'avoir sincerement aimé la vérité, & d'avoir dit qu'on ne devoit disputer qu'avec ceux qui l'aimoient aussi sincerement, & qui

F iiij étoient

étoient résolus de l'embrasser, quand on la leur faisoit voir d'une maniere claire & distincte. A l'égard des autres qui ne disputent que par vanité, & sans avoir aucun dessein de changer de sentiment, il faut les regarder avec mépris, & se taire. Et méritent-ils la peine qu'on leur parle, quand ils témoignent si peu de respect pour la vérité, elle à qui les hommes doivent tout sacrifier?

L'amour de Melanchton pour cette vérité le faisoit souvent pancher vers le Pyrrhonisme, tant il craignoit de se tromper, & de tromper les autres. Il décidoit rarement, & son irrésolution se remarque sur-tout dans ses ouvrages de Théologie, & dans ses Lettres. Comme il vivoit parmi des hommes passionnés & ardens à dominer les uns sur les autres, il appréhendoit que la prévention ou la chaleur de la dispute ne lui fissent avancer des propositions qui examinées de sang-froid perdoient tout l'éclat qu'elles paroissoient avoir, ce qui le rendoit extrêmement circonspect, & allarmoit de plus en plus sa conscience. Il sentoit à merveilles qu'il falloit passer beaucoup de choses aux hommes, & ne pas regarder comme essentiel ce qui n'est pas fondé sur l'évidence ou sur la parole de Dieu. En effet, l'expérience nous

nous apprend à nous défier continuellement de nous-mêmes, & par cette défiance à corriger ce que nous avons cru vrai, & souvent à l'effacer.

Et qui est-ce qui peut compter assez sur sa raison, pour se persuader que l'âge, le tems, les affaires, les réflexions, les hommes mêmes par leur commerce réciproque : que tout cela, dis-je, n'apportera aucun changement à ses pensées ou à ses desseins, & ne lui fera point prendre de meilleures résolutions ? Peut-on se flatter qu'on ne doutera jamais de ce qu'on s'imagine sçavoir le plus certainement, & qu'une connoissance plus approfondie ne fera point rejetter ce qu'on a saisi avec ardeur à la premiere vue ? *V. Teren Adel. act*

III. Joachim Camerarius naquit en 1500. Comme sa famille étoit une des plus anciennes & des plus accréditées du cercle de Franconie, il fit tous les exercices qui conviennent aux jeunes Gentils-hommes, & il les fit avec succès. On dit sur-tout qu'il fut excellent Ecuyer, & qu'il traduisit en Latin le Livre de Xenophon, qu'il orna de Commentaires: ce Livre traite du manege, & de la maniere de dresser les chevaux. Mais bientôt Camerarius quitta toutes ces occupations frivoles & où l'esprit

n'a point de part, afin de s'appliquer à l'étude des Sciences ſolides & ſérieuſes. J'appelle ainſi l'Hiſtoire puiſée dans ſes ſources, la Philoſophie, les Mathématiques, la Théologie, dont un eſprit raiſonnable doit uniquement s'occuper, ſans ſe livrer à des choſes puériles, à des bagatelles.

Thuan. lib. 26. Et pour ne m'arrêter ici qu'à ce qui concerne la Philoſophie, je dirai que Camerarius traita de beaucoup de ſujets importans & peu connus, comme *de Thermis plumbariis, de plumbariis ſaxonicis, de Bolo Armeniacâ & Terrâ Lemnia:* le tout avec tant de clarté & d'élégance, que toute l'Allemagne prit du goût pour la Phyſique. Il écrivit encore ſur les Cometes, & rapporta tout ce qu'on en ſavoit de ſon tems; mais on en ſçavoit encore peu de choſe.

Camerarius mourut à Leipſic, loué hautement de preſque tous les Sçavans de l'Europe, chéri de pluſieurs Princes & principalement de Charles V, & laiſſant après lui des enfans vertueux & dignes de ſa réputation.

IV. Je ne parlerois point ici de Zwingle, un de ceux qui ſongerent à réformer l'Egliſe dans le ſeiziéme ſiécle, & qui véritablement l'infecterent d'un grand nombre d'erreurs; ſans un trait qui

qui peut convenir à cette Histoire de la Philosophie. Comme il vouloit s'opposer à Luther qui donnoit tout à la grace victorieuse dans l'affaire du salut Zwingle au contraire suivit l'erreur des Pélagiens, & donna tout au libre arbitre, en tant qu'il agit par les seules forces de la Nature. La conclusion de ce principe étoit (& Zwingle l'admettoit expressément) que tous les hommes vertueux du Paganisme, & sur-tout les Philosophes avoient gagné le Ciel & par la droiture de leur morale & par la noblesse de leurs procédés, & par la pureté des vues qui les faisoient agir.

Oh! que nos jugemens sont divers & bizarres! Il y a eu des Catholiques qui ont regardé les anciens Philosophes, comme des gens prédestinez, parce que les principales vérités du Christianisme leur avoient été revélées. Voici au contraire un chef d'hérétiques qui croit que cette révélation leur étoit inutile, & que les bonnes actions leur en tenoient lieu. Ce mérite actif, je veux dire celui de bien vivre, vaut certainement mieux que celui de croire.

V. Pierre Vermili qu'on connoît d'avantage sous le nom de Pierre Martir, étoit de Florence. Il fit d'excellentes études dans sa Patrie, évitant toutes les

mauvaises compagnies & se renfermant en lui-même, ce qui commença sa réputation, laquelle s'accrut de jour en jour. Les voyages entrepris par Pierre Martyr acheverent d'établir cette réputation dans toute l'Europe : mais d'un autre côté les Sociétés qu'il fréquenta dans ses voyages, les amis avec lesquels il se lia lui firent un tort infini. Les erreurs dont fourmilloit alors l'Allemagne, le surprirent : ou pour mieux parler, il crut, en les embrassant, faire une grosse fortune & obtenir quelque place distinguée. Mais on ne lui paya point son changement de religion, & s'imaginant tromper les autres, il fut trompé le premier. C'est ainsi que l'intérêt & la vanité font faire aux hommes ce qu'ils ne devroient faire que par amour de la vérité. On en voit des exemples dans toutes les religions.

On met Pierre Martyr au rang de ceux qui commencerent à faire fleurir la Philosophie en Allemagne. Il écrivoit & parloit bien, rare talent qu'il avoit rapporté de sa patrie où l'on se piquoit de parler & d'écrire purement.

VI. Jerôme Zanchius, ami & compatriote de Pierre Martyr, suivit ses traces & embrassa comme lui les dogmes des Protestans. Il disputoit, mais en honnête

honnête homme, ſans aigreur & ſans violence; & il diſoit ſouvent, au rapport de M. de Thou, que ſi l'Egliſe Romaine vouloit ſe réformer elle-même & revenir à ce qu'elle étoit dans les trois premiers ſiécles, il y rentreroit avec joye: rien ne marquant plus un eſprit leger & inconſtant, que le changement de religion. *Quid enim pio civi*, ajoute M. de Thou, *optatius, quam ut ubi per Baptiſmum renatus eſt, ibi etiam in finem uſque vivat!*

Avant que de profeſſer les ſaintes Lettres à Strasbourg, Zanchius avoit compoſé une Introduction à la Phyſique, qui n'eſt plus d'uſage aujourd'hui, & qu'on ne connoît même gueres, depuis que cette ſcience s'eſt tant perfectionnée. Il faut des obſervations & des expériences pour y réuſſir, & non de ſimples raiſonnemens.

VII. Michel Neander vécût quelque tems avec Melanchton: mais comme il ſentoit ſa ſupériorité, il fut toujours avec lui ſur la réſerve. Ses Ouvrages de Théologie ſont écrits d'une maniere très-diffuſe: & tandis qu'on recherche les Livres de Melanchton, où il y a beaucoup de force & d'élégance, les ſiens ſont abſolument négligés. On loue pourtant & on lit volontiers ſa traduc-

tion

tion des vers moraux & des fragmens attribuez à Pythagore, à Phocylide & à Theognis. Au reste, l'Allemagne lui a beaucoup d'obligation : & George-Daniel Morhof dans son *Polyhistor* le met au nombre de ceux qui y ont servi au renouvellement des Sciences.

Vid. Jonsium de script. Hist. Philos.

J'avoue, en finissant, que la réformation introduite dans l'Eglise & sans doute poussée trop loin, réveilla les esprits qui étoient comme morts, & par-là même elle leur fit un grand bien. Pour s'opposer aux Sectaires qui avoient étudié l'Ecriture-Sainte & applani les routes épineuses de la Théologie, on renonça à l'ignorance qui étoit répandue presque par-tout, & on alla s'abreuver aux sources fécondes de l'Antiquité. Pour les grands génies, on peut leur appliquer ce que disoit Lactance : *Magno & excellenti ingenio viri cum se doctrinæ penitus dedissent, quidquid laborum poterat impendi, contemptis omnibus & publicis & privatis actionibus, ad inquirendæ veritatis studium contulerunt, existimantes multo esse præclarius divinarum humanarumque rerum investigare ac scire rationem, quam opibus aut honoribus cumulandis inhærere.* C'est un éloge que méritent le peu d'Allemands qui ont excellé dans les Sciences.

Lact. de fu'sâ relig. lib. 1.

CHAPITRE

CHAPITRE LI.

I. *De la renaissance des Lettres en Angleterre.* II. *De Henri VIII.* III. *De la Reine Elisabeth.* IV. *Du Chancelier Bacon.* V. *De Thomas Hobbés.* V. *Réflexions.*

I.

ON ne sçauroit parler des Anglois qu'avec une forte estime & une forte de respect. La liberté qu'ils chérissent, les rend hardis à penser & courageux à exprimer leurs pensées. Ils se piquent d'agir & de vivre en hommes. *Ibi sentire quæ velis & dicere quæ sentias licet.* Ce fut sous le regne de Henri VIII que les sciences presque éteintes en Angleterre, commencerent à refleurir. Ce Prince élevé par Fischer Evêque de Rochester, montra d'abord une grande force d'esprit & des sentimens digne d'un Roi Chrétien. On lui donna le titre glorieux de Deffenseur de la Foi, pour le zele qu'il témoigna contre Luther, & pour les ouvrages qu'il composa contre lui. Son regne seroit même aujourd'hui un *De la renaissance des Lettres en Angleterre.*

des

des plus illustres & des plus renomı
dans les fastes de l'Angleterre , si
Prince n'avoit préféré ses passions &
haines personnelles à la voix de la
son, sans laquelle les Rois ne sont
des tyrans insupportables ou des vol
tueux infâmes. O raison , que v
êtes nécessaire à ceux que la Natur
destinés à gouverner les autres h
mes!

Depuis le regne de Henri VIII, l'
gleterre a été fertile en hommes
cellens & versés dans presque toutes
sciences. On peut même dire qu'e
y ont fait des progrès plus rapides
plus extraordinaires que dans les
tres pays. L'esprit de la nation Ang
se est tourné aux réflexions : elle a
les méthodes profondes, abstraites,
cherchées, & par amour du vrai,
va saisir dans les choses ce qu'il y a
plus reculé & de moins exposé aux ye
Ce n'est point-là seulement le goût
Sçavans de profession; mais encore
tous ceux qui veulent se distinguer
qui aiment le bien public si négligé d
les Royaumes soumis au pouvoir d
potique. En général, un vif attac
ment à l'étude n'est point une mar
de roture en Angleterre; & le Gen
homme le plus qualifié ne se deshon
poi

point, en approfondissant les sujets qui embrassent le Droit public, le Commerce & le Gouvernement des Etats, sur-tout du leur.

Qu'on me permette de rapporter ici un passage d'Erasme, qui avoit passé en Angleterre au commencement du regne de Henri VIII. Ce passage est un tableau en racourci des mœurs & des coutumes du pays. » Admirez, dit Erasme, le changement & la vicissitude des » choses humaines. Autrefois les Moines étoient les seuls Sçavans d'Angleterre : mais aujourd'hui ils ne » semblent occupés qu'à faire de somptueux repas ; ils ne songent qu'à » se procurer les commodités de la vie, » & à augmenter leurs revenus. Le goût » des Sciences s'est introduit à la Cour, » & a pénétré dans les maisons des » grands Seigneurs. J'ose même dire » qu'aucune Ecole ni aucun Monastere » n'ont jamais produit tant de personnes » studieuses & d'une raison ferme, qu'il » y en a dans la Ville de Londres & à la » Cour. Quel sujet de réflexions ! Les » festins des Ecclésiastiques offrent en » ce pays-ci un libertinage étonnant, » des paroles indécentes & des disputes aiguisées par le vin : les repas de » la Noblesse au contraire offrent des » plaisirs

» plaisirs modérés ; on y parle tranquil-
» lement & on y met d'ordinaire sur le
» tapis quelque matiere d'érudition. »
C'est avec plaisir que je rappelle ici l'éloge que fait Erasme de l'attachement que la Noblesse Angloise témoigne pour les Sciences. Elle les regarde comme son vrai partage, & comme le moyen le plus assuré pour défendre sa liberté.

II.

De Henri VIII.

Le changement de religion qu'introduisit Henri VIII. & qu'il n'eût pas de peine à introduire dans une Isle ouverte à tous vents de Doctrine, y causa bien des révolutions & bien des desordres. Les abus corrigés en produisirent de nouveaux, & l'Eglise qu'on dépouilla de ses biens & de ses possessions anciennes, perdit tous ses droits & tous ses privileges. Il est vrai qu'elle étoit trop riche en Angleterre : mais sans la déchirer, on pouvoit la rendre plus belle & plus lumineuse, en l'appauvrissant C'est ce qu'on voit bien clairement aujourd'hui. Tous les Evêques Anglois sont sçavans & de mœurs admirables, quelques uns mêmes d'un génie supérieur, comme il paroît par leurs ouvrages. Les Evêques des autres Royaumes

au contraire ne se distinguent que par leur luxe, & par le faste qu'ils étalent au dehors. S'ils ont quelque érudition, ce n'est point celle qui leur convient. Au lieu de la tirer des ouvrages précieux par leur antiquité : ils se contentent de lire un petit nombre de Théologiens modernes, qui souvent n'ont pas même remonté jusqu'aux sources.

I I I.

Des ruisseaux de sang coulerent en Angleterre après la mort d'Henri VIII. Tantôt c'étoit le sang des Catholiques, & tantôt celui des Novateurs. Mais enfin la Reine Elisabeth fit cesser toutes ces exécutions odieuses, & contraires au droit naturel, dès qu'il fût en son pouvoir, *Religio*, dit Lactance, *cogi non potest : verbis potius quam verberibus res agenda est, ut sit volontas*. Cette Reïne avoit beaucoup de hauteur dans l'esprit & de fermeté dans la conduite & d'habileté dans l'art de gouverner les hommes, en leur inspirant l'estime, la soûmission, le respect. Elle jetta les fondemens de cette Politique qui a rendu l'Angleterre & si utile à ses alliés & si formidable à ses ennemis. Je n'ose presqu'ajouter qu'elle étoit sçavante, & qu'elle

De la Reine Elisabeth.

D'Orléans, révolution d'Angleterre t. 2.

Balzac, let. au Comte d'Exceter. Il

Ham- qu'elle traduisit en Latin quelques Tragédies de Sophocle & quelques Harangues d'Isocrate, Ce mérite doit être oublié parmi tant d'autres qualités d'Elisabeth. Il suffit de dire qu'elle regna avec gloire, & que toute l'Europe attentive l'admira. Quel éloge plus magnifique!

Ce fut sous cette Reine auguste, & sous Jacques I. qui lui succéda sans avoir aucune de ses belles qualités, qu'on s'affectionna en Angleterre aux sciences exactes, & qui demandent une profonde méditation. D'un côté la Philosophie y dût sa naissance à François Bacon, Baron de Verulam, Vicomte de saint Albans & Chancelier d'Angleterre. Ce grand homme ayant reconnu l'état déplorable où la Philophie étoit alors réduite, & sur-tout la Physique, tombée dans un honteux avilissement, entreprit de les réformer : & s'il ne réüssit pas en tout, il marqua du moins l'étenduë de son génie & la hardiesse de ses vuës. D'un autre côté, les Mathématiques qu'on n'avoit guéres qu'effleurées depuis les Anciens, & qui étoient hérissées d'épines, se réveillerent, pour ainsi dire : & on en eut l'obligation à Thomas Harriot & à Guillaume Ougtred, qui ouvrirent la carriere où les Anglois ont après eux marché à grand pas, & enseigné

enseigné aux autres à y marcher. Il faut cependant avouer que sans Wallis on ne connoitroit guéres aujourd'hui ni Harriot ni Ougtred. C'est lui qui par zéle pour son pays, & un peu par jalousie contre le notre qui vantoit avec raison le célébre Viet, les a retirez de l'oubli où ils étoient tombés.

IV.

Je reviens a Bacon. Il naquit en 1560. & son illustre pere qui étoit Garde du grand Sceau d'Angleterre, le fit élever avec un soin extrême, & par les maîtres les plus habiles. Le jeune homme y répondit noblement, & montra qu'il feroit un jour de grands progrés dans les sciences, que les hommes estiment davantage. Il s'éloignoit de tous les plaisirs qui séduisent d'ordinaire la jeunesse crédule, & qui lui preparent une longue suite de chagrins & de maux. Bacon ne se plaisoit qu'à lire, & qu'à converser avec des gens de Lettres, dont il faisoit encore un juste choix: car il y en a un plus grand qu'on ne pense à en faire.

Du Cha[n]celier baco[n]

Son premier ouvrage fut l'histoire d'Henri VII. surnommé le Salomon d'Angleterre; histoire écrite avec un grand

Whear in meth. legendi Hist.
Grotius.
Herm. Conring.

grand ſens, & une grande connoi
des affaires, où l'élégance du ſty
jointe à la ſupériotité du génie. C
vrage admiré contribua à élever B
la dignité de Chancelier & de Pair
gleterre. Mais ce qui ſurprit toute
rope, c'eſt qu'elle lui laiſſoit le te
penſer, de refléchir, d'inventer mê
que les ſciences demandoient de no
pour ſe perfectionner. Au milieu d
trigues de la cour, des caprices d'u
preſqu'imbécille & des devoirs
charge, il devint un grand Philoſ
& le Pere de la Philoſophie expéri
tale. Il devina par quelles routes il
venoit de marcher, & on y marcha
lui. Il foüilla dans des mines qu'
connoiſſoit point, & les métaux qu
tira, quoique d'abord un peu brut
rent polis dans la ſuite. Enfin, ce
y a de vrai, c'eſt qu'on ne connut
toute l'étenduë de ſon mérite qu'
ſa mort. Elle y mit ſon juſte pri

Pour ce qui regarde les ouvrages
loſophiques du Chancelier Bacon
voüe qu'ils ſont peu lûs aujourd
non qu'ils n'ayent été très-utiles
les commencemens, mais parce
ont ceſſé de l'être à meſure que la
loſophie a fait des progrés ſi conſi
bles. Je compare volontiers ces o

ges aux échaffauts des Architectes, lorſqu'ils élevent de grands bâtimens, & qu'ils détruiſent, dès que ces bâtimens ſont élevez. On ne peut nier que Bacon n'ait fourni des vûes & des idées nouvelles à ceux qui ſont venus après lui, & qu'il ne les ait animez à philoſopher courageuſement, en leur faiſant voir qu'il y a des hardieſſes d'eſprit qui conduiſent au vrai.

Les dernieres annnées de la vie de Bacon ne répondirent pas aux premieres. On l'accuſa d'avoir fait des baſſeſſes indignes d'un Philoſophe, & de s'être laiſſé corrompre par argent. Il perdit ſa dignité de Chancelier, & fut condamné à une amende par la Chambre des Pairs. Qu'il eſt triſte pour le genre humain qu'on ne puiſſe ſe promettre d'être raiſonnable & vertueux tout le tems de ſa vie !

V.

Je ne dois pas omettre Thomas Hobbés de Malmesbury, l'un des plus forts eſprits du ſeiziéme & du dix-ſeptiéme ſiécle. Il parla toujours & il écrivit très-librement, ſans s'embarraſſer des ſuites que pouvoient avoir ſes ouvrages & ſes diſcours, qui lui nuiſirent beaucoup

De Thomas Hobbes.

beaucoup & qui le laisserent sans aucun établissement fixe. Son Traité *de Cive* fit un grand bruit parmi les Parlementaires, qui avoient tout infecté de leurs principes séditieux, & qui triomphoient de l'autorité royale. Hobbés au contraire voulut relever cette autorité, & il soûtint qu'elle ne devoit point avoir de bornes, parce qu'elle seule pouvoit empêcher les troubles secrets & les guerres civiles, sur-tout à l'égard de la Religion qui doit contribuer au bonheur des peuples justement soûmis, & ne jamais s'écarter de la constitution du Royaume où elle est établie. J'avoue qu'en gros le systême politique de Hobbés mérite d'être approuvé: mais comme il suppose tous les Rois parfaits, & leurs volontés toûjours conformes à la raison, ce systême ne peut être suivi sans des retranchemens qui conviennent à l'état présent des choses.

L'autre Traité de Hobbés est intitulé *Leviatan*, & contient des propositions que l'usage condamne, parce qu'il n'est point d'usage de les entendre. Hobbés, comme je l'ai déja dit, ne ménage rien, & se donne pour l'inventeur de la Philosophie Politique, qu'il distingue de la Politique ordinaire. Mais que cette Politique est extravagante? Que ses idées

idées ſur l'état de pure nature ſont contraires à celles qu'on en doit avoir? Un Philoſophe peut-il dire ſérieuſement que les hommes n'étoient point nés pour vivre enſemble, pour s'entre-ſecourir mutuellement, mais que le hazard les a raſſemblés, & que la néceſſité plutôt que la juſtice les a obligés à ſe donner des loix qu'ils n'obſervent que par crainte?

Voilà les deux principaux ouvrages de Thomas Hobbés: ouvrages qui lui ont attiré la réputation odieuſe d'Athée, qu'il méritoit certainement par je ne ſçai quelle idée qu'il s'étoit faite de la force & de l'énergie de la Nature, & par une affectation ridicule à parler toujours de ſon pouvoir. Toutes ces idées embarraſſées l'une dans l'autre, le conduiſirent enfin au matérialiſme, en réduiſant toutes les ſubſtances à la matiere où à point nommé l'Univers trouve & de quoi ſe conſerver, & de quoi ſe réparer. Le guide que ſuivoit Hobbés, étoit Epicure, quoiqu'il affectât d'être original & de ne devoir rien aux Philoſophes qui l'avoient précédé. Le ſoin du corps qu'il recommandoit ſans ceſſe, marque bien de quel maître il étoit diſciple; mais au lieu qu'Epicure diſoit que la volupté étoit le ſouverain bien de l'hom-

me, Hobbés se servit d'une expression moins choquante, en disant que c'étoit l'amour de soi-même.

V I.

Réflexions. La Philosophie ne fut point en Angleterre une étude de pure curiosité, propre seulement à exercer les jeunes esprits & à leur inspirer l'amour des sciences naturelles. Elle se tourna au profit du bien public: elle servit aux différentes branches de gouvernement par des calculs justement appropriés, & par des principes fondés sur ces calculs. Les Philosophes Anglois veulent tout ramener à des regles générales & permanentes, & n'approuvent point que chaque Ministre change le systême du gouvernement, pour se donner du relief & de la considération. Un pas important qu'ils ont fait, & plus important qu'on ne pense, est d'avoir renoncé à l'esprit de systême, aussi dangereux dans l'étude de de la Philosophie que dans le maniment des affaires.

Heureux un état où les personnes en place ont toûjours la balance en main; où l'on sçait compter & peser, compter les avantages qui peuvent revenir à cet état & peser les moyens les plus simples

les & les plus courts de les lui procurer! Quel plus grand Philosophe, que celui qui prévoit les évenemens, qui arrange, pour ainsi dire, les circonstances, qui n'est ni prévenu ni trompé, qui par ses combinaisons délicates arrive insensiblement à la vérité! C'est-là cette Philosophie, qui mérite seule d'approcher du Thrône, & peut-être de s'y asseoir.

CHAPITRE LII.

Remarques sur l'Espagne. II. *De Louis Vivès.* III. *De l'Université de Conimbre en Portugal.*

I.

L'Espagne ne fut pas aussi heureuse ni aussi avide que l'Italie & l'Allemagne à prendre le goût des sciences, & surtout de la Philosophie. Il paroit même qu'elle y est aujourd'hui à peine connuë, & que les esprits fermés à la lumiere, n'ont point encore secoüé le joug imposé par les Scholastiques, & entretenu par la sévére Inquisition. Cela ne doit rien ôter des autres mérites Littéraires des Espagnols, ni dégrader les talens de leurs *Remarques sur l'Espagne.*

leurs *Auteurs distingués*. Car ils en o
eu certainement & ils ont montré bea
coup d'esprit: mais par malheur çà é
sur des sujets où l'envie de plaire
de briller a fait négliger la vérité,
se contenter des vraisemblances adroi
ment ménagées. Mais tout cela n'
point la Philosophie, & n'en méri
pas même le nom.

Les Espagnols, dit le Pere Rap
avec son enjoüment ordinaire, devi
rent subtils dans leurs raisonnemens, fo
malistes, métaphysiciens par le cara
tere de leur esprit né à la Dialectiq
& aux réflexions. Mais on n'arrivoit
rien de sûr ni de distinct, parce qu'
ne vouloit que disputer & en disp
tant, acquerir une gloire frivole.

Mr. de Thou a observé que dans
quinziéme & dans le seiziéme siécl
on n'enseignoit en Espagne qu'une Pl
losophie barbare, & que les Professeu
de cette étrange Philosophie n'avoie
ni goût ni connoissances, & que mê
plusieurs d'entr'eux n'entendoient poi
la Langue Latine. Et comment po
voient-ils instruire leurs écoliers, pui
qu'ils avoient eux-mêmes besoin d'in
truction? Cela fut cause que les E
pagnols qui se sentoient un amour s
périeur pour l'étude & qui cherchoie

à se distinguer, prirent la route de Paris & se jetterent entre les bras de l'Université, dont le vif éclat rejaillissoit alors par toute l'Europe. Ce n'est point qu'on n'y agitât encore des questions ridicules, sous le nom de questions Philosophiques : mais il y avoit dans cette Université tant de gens d'esprit, tant d'hommes courageux & qui ne trahissoient point leurs pensées, qu'on trouvoit auprès des uns ce qui manquoit de la part des autres.

I I.

Parmi les Espagnols qui alloient étudier à Paris, on distinguera toûjours Loüis Vivés, qui s'acquit une grande réputation par son Traité de la Corruption & de la décadence des Arts & des Sciences : *De Corruptione Artium.* Ce Traité divisé en 20. livres est plein de bon sens, & annonce un zéle éclairé pour la recherche de la vérité ; & j'avoüerai hautement que si l'on trouve plus de pureté de langage, plus de connoissance des Belles-Lettres, dans les Auteurs du seiziéme siécle, on ne trouvera aucune part plus de discernement & de Philosophie que dans Vivés.

De Louis Vivés.

Le plus beau trait de sa vie fut la

difgrace qu'il effuya en Angleterre, où le Roi Henri VIII. l'avoit appellé pour enfeigner le Latin à la Princeffe Marie fa fille. Vivés s'acquitta noblement de cet emploi : mais la fincérité dont il faifoit profeffion & comme Philofophe & comme Chrétien, choqua le Roi qui n'aimoit que les flateurs, & qui certainement avoit befoin d'être flatté fur tous fes écarts. Il renvoya Vivés mal payé des peines & des foins qu'il s'étoit donnez, & n'en remportant d'autre récompenfe que d'avoir blamé ouvertement le divorce fcandaleux de Henri VIII. Que d'honnêtes gens, que de Philifophes, font ainfi traités !

On a encore de Loüis Vivés un commentaire fur le fameux livre de faint Auguftin : *De la Cité de Dieu.* Ce livre eft un des premiers qui ait été imprimé, & un des plus utiles qu'on puiffe lire pour bien juger de la Philofophie ancienne. Vivés s'y étoit rendu fort habile ; mais fans donner la préférence à aucun fyftême. *Nous fommes encore des aveugles*, difoit-il, *le tems viendra où nos yeux s'ouvriront, & peut-être que ce tems n'eft pas fort éloigné.*

III.

Ce fut auſſi à la France que l'Univerſité de Conimbre dut ſon illuſtration. Car André Govea rappellé en Portugal par le Roi Jean III. y mena de Bordeaux où il étoit Principal du College de Guyenne, pluſieurs ſçavans perſonnages, comme les deux freres Buchanan, Nicolas Grouchi, Elie Vinet, Arnoul Fabri, très-verſé dans les Belles-Lettres & très-propre à inſtruire la jeuneſſe. La conduite de Govea fit beaucoup d'honneur à l'Univerſité de Conimbre : & il y remplit ſes devoirs avec tant d'exactitude, que tous les Seigneurs Portugais y envoyoient leurs enfans ; cela encore pour faire leur cour au Roi qui favoriſoit cet établiſſement. Mais Govea mourut deux ans après, & les François qui l'avoient ſuivi, s'en retournerent malgré toutes les promeſſes qu'on leur faiſoit. G. Buchanan qui étoit Ecoſſois, demeura le dernier ; mais on voit l'impatience qu'il avoit de regagner Paris, dans les beaux vers qu'il inſtitula : *Deſiderium Lutetiæ.*

De l'Univerſité de Conimbre en Portugal.

C'eſt de cette Uniuiverſité de Conimbre qu'eſt ſorti le plus long & l[illegible] ennuyeux Commentaire, qu'on [illegible]

V. Al. y. Au- [illegible]

mais fait ſur Ariſtote. Je doute que hors le Portugal, perſonne s'aviſe de le lire aujourd'hui.

CHAPITRE LIII.

Du renouvellement des Lettres & des beaux Arts en France.

CE fut par Charlemagne que l'Empire Romain qui avoit été comme anéanti depuis la fin du cinquiéme ſiécle, ſe renouvella & ſe rétablit. Cet Empereur plein d'utiles & de grandes vues, & qui ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs, moins Rois que Tirans, travailla de tout ſon pouvoir au rétabliſſement des Lettres. Il diſſipa par ce moyen une partie des ténebres qui obſcurciſſoient ſon ſiecle. Mais il en demeura encore beaucoup. C'eſt ce qu'on voit clairement par ce qui nous reſte d'Auteurs de cet âge ſombre, en qui il ne paroît ni eſprit ni goût, ni amour de la vérité. On ne peut cependant refuſer à Charlemagne les éloges qu'il mérite & par ſon génie & par ſon amour pour les Sçavans. Il fit tout ce qu'il pût: mais les eſprits n'étoient pas encore diſpoſez ni à recevoir la

là lumiere qu'il leur présentoit, ni à suivre le fil précieux des bonnes études. Aussi la France ne tarda gueres à décheoir de ce point d'élévation où il l'avoit fait monter. Les esprits s'abatardirent, & l'ignorance renouvellée devint plus à la mode que jamais. Elle triompha sur-tout dans le dixiéme siecle, & ravit à la nature humaine toute sa dignité. Ceux qui suivirent, furent un peu plus éclairez : je veux dire ceux qui virent naître la Philosophie scholastique. La France produisit alors quelques Prélats distinguez, & assez instruits pour le tems où ils vivoient. Aussi commença-t-elle dès-lors à s'élever & à faire sentir la supériorité qu'elle a si justement obtenue depuis sur les autres peuples de l'Europe.

On en peut voir le détail dans l'histoire de France, & remarquer par quels moyens, par quels ressorts, enfin par combien d'épreuves notre Monarchie passa, combien d'ennemis elle combattit, par quels faits d'armes elle se signala, pour arriver à la grandeur où elle s'est vuë dans le dernier siecle, & que rien heureusement n'a pu encore affoiblir. A mon égard, je passe tout d'un coup à François Premier qu'on regarderoit aujourd'hui comme le plus grand

 homme

homme de ſon ſiecle, ſi la fortune avoit ſecondé & ſa valeur & la nobleſſe de ſes ſentimens. Ce Prince qu'on ne peut trop louer malgré ſes malheurs & ſes imprudences, fut le pere & le reſtaurateur des arts & des choſes d'eſprit en France. Naudé raconte mille particularitez touchant l'érudition de ce Prince, ſes écrits & ſon affection réfléchie pour les hommes de Lettres.

Additions à l'hiſt. de Louis XI.

François I. ſuccéda à Louis XII ſon beau-pere & monta ſur le thrône en 1515. Quoique la deſtinée opiniâtre ſe fût fait un malin plaiſir de le traverſer preſque toujours & dehors & dedans le Royaume & juſques au milieu de ſa famille, il doit paſſer cependant pour un des plus grands Princes qui ayent occupé le thrône de France. Il aima particulierement les perſonnes de génie, & n'épargna rien pour les attirer, en quelque endroit de l'Europe qu'ils fuſſent établis. Il leur donna de gros appointemens & les favoriſa en toutes rencontres, à la perſuaſion du Cardinal du Bellai & de Guillaume Budé, célebre principalement par la connoiſſance qu'il avoit acquiſe de la Langue Grecque. François I établit en 1529 un College célebre & magnifiquement doté, où il inſtitua des Profeſſeurs pour enſeigner les

les Langues, la Philoſophie, la Medecine & les Mathématiques. On dit même qu'il eût envie peu avant ſa mort d'accroître le nombre de ces Profeſſeurs Royaux, & de faire divers autres établiſſemens avantageux aux ſciences. Mais la mort l'en empêcha. François I. ne favoriſa pas ſeulement les ſciences, il fût auſſi ſçavant lui-même. Il avoit toujours à ſa ſuite des hommes d'eſprit, & il aimoit à s'entretenir avec eux pendant ſes repas. Ce qui flattoit le plus ſa curioſité, & ce qui devoit la flatter, c'étoit l'hiſtoire Naturelle: & quoiqu'il n'eut pas eu une éducation trop belle ni trop favorable, il y avoit fait de ſi grands progrès qu'il ſçavoit parfaitement & débitoit à propos tout ce que les Anciens & les Modernes avoient écrit de meilleur touchant les animaux, les plantes, les métaux, & les pierres précieuſes. Il s'étoit ſervi pour cela de Jacques Colin & de Pierre Caſtellan (autrement Duchâtel.) Ces deux hommes l'entretenoient du précis & du ſuc de leurs études, & le rendoient ainſi ſçavant à peu de frais.

Outre tous ces détails, j'en trouve deux autres qui diſtinguent merveilleuſement le regne de François I. 1°. C'eſt lui qui attira les Dames à la Cour, &

avec elles la politesse & les agrémens de la vie. Leur commerce adoucit infiniment les esprits, & mit dans la société ce charme, cette amitié, cet esprit délicat que rien n'égale. Brantome de qui j'emprunte ce trait d'histoire, va nous le rapporter avec sa naïveté ordinaire. *Pour le regard des Dames*, dit il, *certes il faut avouer qu'avant ce Prince, elles n'y abordoient & n'y fréquentoient que peu & en petit nombre. Il est vrai que la Reine Anne commença à faire sa Cour des Dames plus grande que les autres précédentes Reines, & sans elle le Roi son mari ne s'en fut guéres soucié. Mais le Roi François venant à son regne, & considérant que toute la décoration d'une Cour étoit de Dames, l'en voulût peupler plus de la coûtume ancienne.*

Il faut tomber d'accord que c'est-là l'époque de la politesse Françoise. Les Dames qui furent introduites dans la société civile, en firent un des principaux ornemens. Cela polit la rudesse des mœurs, & empêcha que les François ne donnassent ou dans le travers de la Chevalerie Espagnole, ou dans les rafinemens de la galantetie Italienne. 2°. Une autre chose où réussit François I, ce fût d'abolir la coûtume de faire en Latin les actes publics. On lui fit remarquer

marquer que, puisque la Monarchie Françoise n'avoit jamais été sous aucune dépendance de la Romaine, il étoit ridicule qu'elle en conservât la langue dans ses actes les plus authentiques. Cette raison obligea le Roi en 1539, d'ordonner qu'à l'avenir on ne se serviroit plus que de la Langue Françoise dans toutes les formules publiques. Une Ordonnance si sage lui donna du crédit & fit voir que cette Langue pouvoit suffire à tout. C'est aussi depuis ce Prince qu'on s'appliqua à l'étudier, & qu'elle est enfin parvenue au même rang que la Grecque & la Latine.

Un Allemand, juste appréciateur des choses de goût, a observé que la protection que François I. donna aux sciences, excita les esprits & les porta aux réflexions. Ce qui procura la naissance de la Philosophie : de sorte que depuis le regne de ce Prince, la France a été le Royaume de l'Europe le plus éclairé, le plus philosophe & le plus fertile en hommes qui pensent. Un pareil aveu est très-véritable, & il n'y aura que des personnes ignorantes ou prévenues, qui pourront le révoquer en doute. Jonsiu pag. 129.

Je dois convenir ici que François I. fut fort appuyé dans son attachement aux sciences, par la Reine de Navarre

sa

ſa ſœur : Princeſſe, que la médiſance a été forcée d'admirer, & qui favoriſa hautement les perſonnes intelligentes, & compoſa elle-même quelques ouvrages qui ont été applaudis. Egalement ſpirituelle & vertueuſe, elle excella non-ſeulement en poëſie, mais elle fit encore, comme le remarque Verdier Vauprivas, ſon occupation ordinaire de la Philoſophie & de la lecture des Livres ſaints. Cela la rendît un peu ſuſpecte aux ames craintives & dévotes : mais il faut avouer qu'il n'y avoit en cette Princeſſe que beaucoup de bonté & d'indulgence. Elle ne croyoit point qu'on méritât d'être puni, pour avoir des ſentimens particuliers, ſuppoſé pourtant que ces ſentimens ne fuſſent point tournez au préjudice de la ſociété, ni aux dépens de la paix de la patrie.

Brantome (dans ſes Mémoires des Dames illuſtres) cite une hiſtoire de cette Princeſſe, qui mérite ici d'être rapportée. Elle avoit oui dire à des Philoſophes & à des Théologiens de l'école que, lorſque quelqu'un mouroit, ſon ame ſe ſéparoit du corps : & ſur cela elle s'étoit imaginée que cette ſéparation ne pouvoit ſe faire, ſans quelque bruit ou quelque ſifflement extraordinaire. Pour s'en aſſurer, elle aſſiſta une de ſes filles d'honneur

d'honneur au lit de la mort, & elle eut toujours les yeux attachés ſur ſon viſage, juſqu'à ce qu'elle expirât. Son intention étoit de voir ſortir cette ame, & d'entendre le bruit qu'elle feroit à ſon départ. Mais elle n'y réuſſit point comme on peut croire. L'erreur de la Reine de Navarre eſt encore aujourd'hui celle de preſque tous les Philoſophes qui ne ſont point Carteſiens. Ils ſoutiennent que l'ame eſt phyſiquement préſente dans tous les organes du corps humain, & que, ſans être matérielle, elle eſt coëtendue à la portion de matiere qu'elle anime. Il ſuit de-là qu'à la mort, elle ceſſe d'occuper ce lieu, & paſſe réellement dans un autre : d'où il n'eſt pas étonnant qu'on ait crû & regardé l'eſprit de l'homme comme un être qui ſe ſépare phyſiquement du corps au moment qu'on expire. Cette opinion s'enſeignoit dans les écoles plus durement alors ; mais elle s'y enſeigne encore aujourd'hui avec plus de ménagement. Parmi les Sçavans que la Reine de Navarre eût à ſa Cour, le plus conſidérable étoit Jacques le Fevre ſurnommé d'Etaples, d'un petit village de Picardie où il avoit pris naiſſance. La baſſeſſe de ſon origine & la laideur de ſon viſage ne ſervirent qu'à rehauſ-

ſer

ſer davantage ſes qualitez perſonnel
Il fût élevé, comme le remarque S
vole de Sainte Marthe, dans les cri
leries de l'école, & n'eût dans ſa j
neſſe d'autre teinture que celle d'
Philoſophie ſophiſtique & inutile. M
elle ne fit point d'impreſſion ſur ſon
prit naturellement excellent & port
vrai. Il ſe deſſaiſit des principes de
cole, & à force d'étude, il parvint à
grande habileté qu'il ne devoit pref
qu'à lui-même. Il compoſa quelques
vrages de Philoſophie & quelques t
tez de Mathématique, qui quoique
éloignez de la perfection, ne laiſ
pas de lui faire honneur. Auſſi Jacq
le Fevre paſſe-t-il pour un de ceux
dans le ſeiziéme ſiecle rendirent
Lettres l'éclat que les ſiecles ténébr
lui avoient ôté: & cet éloge lui eſt p
cipalement dû dans l'Univerſité de
ris, d'où il commença à chaſſer la b
barie. Au reſte il ſe rendit ſuſpect
Lutheraniſme, quoiqu'il fit toujours p
feſſion extérieurement de la religion
tholique: ce qui l'obligea de quitter
ris, & ſans la protection de Franç
I. qui étoit alors en priſon, mais qui é
vit en ſa faveur au Parlement de P
ris, il auroit couru riſque de la vie
du moins de ſa liberté.

CHAPITRE LIV.

Des Princes qui succederent à François I., & de la conduite qu'ils tinrent à son exemple.

I.

L'Attachement que François I témoigna au progrès des sciences, fût, pour ainsi dire, une nouvelle acquisition pour son Royaume, & ses Successeurs en hériterent avec la couronne. Aussi les Sçavans dignes de ce nom ne manquerent plus en France depuis ce tems-là, soit à la Cour, soit à Paris, soit même dans quelques Villes de Province. J'ose encore assurer qu'elle a donné le ton aux autres parties de l'Europe, & qu'il n'y a aucun genre de sciences ni aucune espece d'Arts qu'elle n'ait vû fleurir dans son sein, & dont elle n'ait produit un homme excellent. C'est une justice qu'on ne peut s'empêcher de lui rendre : & si les Nations jalouses de sa gloire osent quelquefois lui disputer cette prééminence dans leurs écrits, elles l'avouent cependant malgré elles, en

ſer davantage ſes qualitez perſonnelles. Il fût élevé, comme le remarque Scevole de Sainte Marthe, dans les criailleries de l'école, & n'eût dans ſa jeuneſſe d'autre teinture que celle d'une Philoſophie ſophiſtique & inutile. Mais elle ne fit point d'impreſſion ſur ſon eſprit naturellement excellent & porté au vrai. Il ſe deſſaiſit des principes de l'école, & à force d'étude, il parvint à une grande habileté qu'il ne devoit preſque qu'à lui-même. Il compoſa quelques ouvrages de Philoſophie & quelques traitez de Mathématique, qui quoique fort éloignez de la perfection, ne laiſſent pas de lui faire honneur. Auſſi Jacques le Fevre paſſe-t-il pour un de ceux qui dans le ſeiziéme ſiecle rendirent aux Lettres l'éclat que les ſiecles ténébreux lui avoient ôté : & cet éloge lui eſt principalement dû dans l'Univerſité de Paris, d'où il commença à chaſſer la barbarie. Au reſte il ſe rendit ſuſpect de Lutheraniſme, quoiqu'il fit toujours profeſſion extérieurement de la religion Catholique : ce qui l'obligea de quitter Paris, & ſans la protection de François I. qui étoit alors en priſon, mais qui écrivit en ſa faveur au Parlement de Paris, il auroit couru riſque de la vie ou du moins de ſa liberté,

CHAPITRE LIV.

Des Princes qui succederent à François I., & de la conduite qu'ils tinrent à son exemple.

I.

L'Attachement que François I témoigna au progrès des sciences, fût, pour ainsi dire, une nouvelle acquisition pour son Royaume, & ses Successeurs en hériterent avec la couronne. Aussi les Sçavans dignes de ce nom ne manquerent plus en France depuis ce tems-là, soit à la Cour, soit à Paris, soit même dans quelques Villes de Province. J'ose encore assurer qu'elle a donné le ton aux autres parties de l'Europe, & qu'il n'y a aucun genre de sciences ni aucune espece d'Arts qu'elle n'ait vû fleurir dans son sein, & dont elle n'ait produit un homme excellent. C'est une justice qu'on ne peut s'empêcher de lui rendre : & si les Nations jalouses de sa gloire osent quelquefois lui disputer cette prééminence dans leurs écrits, elles l'avouent cependant malgré elles,

en

en venant parmi nous puiser le bon goût & la politesse.

En 1547 Henri II monta sur le thrône : & s'il n'eût point tous les talents de François I son pere, il fût plus heureux du moins que lui, & il le vengea noblement, en remportant plusieurs victoires sur Charles Quint, & le réduisant au-dessous de lui-même par de très-grands succès. Ce fut sous le regne de ce Prince que la Cour fût plus brillante qu'elle n'avoit jamais été. Il aimoit les plaisirs; & tout ce qui étoit spectacle, le frappoit à coup sûr. Le goût du Maître voluptueux se communiqua à tous ceux qui l'approchoient. Jamais on n'avoit vû en France tant de galanteries, tant de fêtes, tant de parties agréables. Le Roi même périt à un de ces tournois & fût la victime de son attachement aux jeux immodérez. On assure que cette mort lui avoit été prédite par Luc Gauric, célebre Astrologue d'Italie. Cet homme à qui son art frauduleux fit avoir les bonnes graces de Paul III souverain Pontife, avoit annoncé que Henri II seroit tué en duel. Une telle prédiction fût long-tems exposée à la moquerie des honnêtes gens, qui ne pouvoient concevoir qu'un grand Roi pût mortellement être blessé dans un combat singu-
li-

lier. Mais l'évenement imprévu les détrompa. Je ne rapporte point ce fait pour relever le mérite de l'astrologie dont la fausseté est très-connue, mais seulement pour faire voir que le mépris où elle est aujourd'hui tombée dans le monde Philosophe est un effet de la nouvelle doctrine qui en éclairant les esprits, les a guéris de bien des erreurs & des extravagances.

On juge assez par le peu que j'ai dit de la Cour de Henri II que les sciences exactes n'y furent pas fort à la mode. On y vit au contraire un grand nombre de Poëtes : & ce ne fût pas un des moindres désordres, dit M. de Thou de son regne. Mezerai en convient aussi. *On eût pu louer*, observe-t'il, *Henri II de l'amour des Belles-Lettres, si la dissolution de sa Cour autorisée par son exemple n'eût tourné les plus beaux esprits à composer des Romans pleins de visions extravagantes, & des poësies lascives pour flatter l'impureté qui tenoit en main les récompenses, & pour fournir des amusemens à un sexe qui veut regner en badinant.* Il n'arrive que trop souvent que les vers & les bagatelles des Poëtes corrompent le goût des jeunes gens & les détournent des bonnes études, parce qu'il est plus aisé de chatouiller l'imagination, que d'éclairer l'entendement. Voici

Voici pourtant trois hommes célébres, qui méritent d'être citez & dont la réputation dure encore dans le monde Littéraire.

I. Jean Fernel premier Médecin de Henri II. L'étude étoit sa passion favorite : il se privoit de toutes sortes de plaisirs & d'amusemens, & sans se soucier de la fortune, il passoit à étudier les jours & les nuits. Aristote, Platon & Ciceron étoient ses Auteurs chéris : il y rapportoit toute son ame, & il ne paroissoit content qu'en leur compagnie, dont jamais il ne se lassoit. Une aplication si continuelle dérangea sa santé. Il fût obligé pour la rétablir, de se retirer à la campagne : mais à peine ses forces lui furent-elles rendues qu'il retourna à Paris & se destina à la Medecine. Avant que de s'y appliquer, il enseigna un cours de Philosophie au College de Sainte Barbe : & comme il s'étoit apprivoisé avec l'éloquence de Ciceron, ses leçons furent aussi éloquentes que celles de ses confreres étoient barbares. Peu de tems après, il fut reçu Docteur en Médecine, & se maria. Quoiqu'il fût engagé à courir une nouvelle carriere, il lui échappoit toujours quelques regards vers la Philosophie & les Mathématiques. Son génie même étoit

étoit inventif, & il travailla à plusieurs instrumens qui devoient perfectionner & l'astronomie & la Géométrie.

L'éclat avec lequel Fernel exerça la Médecine à Paris & à la Cour, les Livres dont il l'enrichit, les Cures difficiles où il réussit, lui acquirent, malgré ses envieux, un grand nom. Il vit de son vivant ses ouvrages servir de texte aux explications qu'on faisoit dans les écoles de Medecine, & son autorité aller de pair avec celle des Anciens. Le Ghilini le traite de Restaurateur de la Medecine moderne, & Gui Patin assure que Fernel est le plus grand homme qu'on ait vu depuis Galien. Theatr. d'huom. Litterati.

II. Jules-Cesar Scaliger, qui naquit au château de Ripa près de Verone: il passa les premieres années de sa jeunesse à la guerre, & s'y distingua.

Mais l'inclination naturelle qu'il avoit pour les Lettres, l'arracha au bruit des armes. Il se retira en France & se mit à étudier avec tant d'ardeur qu'il n'y avoit gueres de sciences où il n'excella. En revenche il eût presque tous les vices qui peuvent décrier un homme d'étude: beaucoup d'opiniâtreté, ne changeant jamais d'opinion, disant des injures atroces à ceux qui le critiquoient ou étoient d'un autre sentiment
que

que lui, parlant de ſes ouvrages avec beaucoup d'éloge. Au reſte il paroît en détail qu'il avoit beaucoup de génie & qu'il méditoit profondement ſur les matieres qu'il traitoit, enfin qu'il jugeoit avec goût de toute choſe. C'étoit-là le fort de Scaliger: & l'on peut dire qu'en fait de diſcernement aucun des critiques ſes contemporains ne l'a ſurpaſſé. Il poſſéda autant de Phyſique & de Medecine qu'on en pouvoit poſſeder alors: & dans les ouvrages qu'il compoſa ſur ces deux ſciences, ſon génie & ſon ſtyle ont aſſez de rapport avec celui de Pline.

Henri II. étant mort en 1559, ſes trois fils lui ſuccéderent l'un aprés l'autre. Quoique leurs regnes furent extrêmement traverſez par la funeſte ambition de leur mere, par les révoltes continuelles des Calviniſtes, par l'eſprit d'indépendance qu'affectoient les grands Seigneurs, enfin par l'énorme puiſſance que s'acquît la Ligue & dont elle abuſa ſi horriblement, ſous prétexte de religion: la France cependant ne manqua point de Sçavans, il y en eût un grand nombre qui firent honneur à leur patrie & par leurs ouvrages & par leur eſprit. On peut lire leurs éloges ou dans M. de Thou, ou dans Meſſieurs de Sainte Marthe. Mais je m'abſtiendrai d'en parler.

Il eft vrai que [illegible] reux induits dans [illegible] -phie, & qu'ils [illegible] grands services [illegible] -tions : mais [illegible] de leur [illegible] les Belles-Lettres.

III. Guillaume [illegible] Montpellier [illegible] ziéme fiecle [illegible] à la Medecine [illegible] réussir dans [illegible] dans sa [illegible] ques papiers de [illegible] Evêque de Montpellier [illegible] remarques [illegible] lui donna [illegible] pour [illegible] relle & sur-tout pour [illegible] regarde les poissons. [illegible] réussir, il se [illegible] de mer, & il [illegible] à Anvers, à Bordeaux, à [illegible] il trouva [illegible]. De retour en Languedoc, il mit toutes ses remarques en ordre & fit paroître son Traité des poissons, Traité qui lui a acquis une estime générale.

CHAPITRE LV.

Histoire de Pierre Ramus.

I.

SOus le regne de François I. & a milieu de l'Université de Paris, se passa une affaire assez extraordinai & qui mérite d'être remarquée. Elle d'abord grand honneur à la Philosoph d'Aristote, puisqu'elle triompha des m naces de ses adversaires : mais il fa avoüer qu'elle donna lieu à bien d'a tres de décrier cette Philosophie. comme ce coup doit être regardé comn le premier qui ait été porté contre ell & que je le regarde moi, comme l ayant fait un grand tort, j'en vais pa ler exactement & au long.

Pierre Ramus qui fût auteur de tou cette affaire, naquit en 1515 dans village du Vermandois en Picardie. S pere qui étoit un pauvre Laboureur, destina au même métier. Mais le jeu homme étoit destiné par la Nature une profession plus honorable. Il s'chappa de la maison de son pere, l'a

ige de huit ans & vint à Paris. Comme
n'y avoit aucune connoiſſance ni au-
ine protection, il tomba bientôt dans
extrême miſere, & fût obligé, pour
en délivrer, de ſe mettre valet au Col-
ge de Navarre. Quelque baſſe que fût
tte condition, elle ne fît qu'accroî-
e l'ardeur du jeune Ramus pour les
iences. Il employoit le jour à ſervir
s maîtres, & il paſſoit la plus grande
irtie de la nuit à étudier. Comme au-
efois Cleanthe qui avoit éprouvé le
ême ſort, Ramus fît de grands pro-
ès dans l'étude, & vainquît tous les
goûts & toutes les traverſes qu'il eſ-
ya dans cette route. A ſa réception au
gré de Maître ès Arts, Ramus s'en-
gea à ſoutenir que tout ce qu'Ariſ-
te avoit avancé dans ſes ouvrages de
ilоſophie, étoit faux & ridiculement
iaginé. Une propoſition ſi hardie éton-
tout le monde. On cria contre Ra-
us, & ceux qui avoient ordre de l'at-
quer, voyant qu'on vouloit leur arra-
er Ariſtote dont ils reſpectoient ſi fort
utorité, n'épargnerent point le jeune
pondant & raſſemblerent toutes leurs
rces pour le combattre. Mais ce fut
utilement. Il repouſſa tous leurs efforts
ec beaucoup d'habileté, & s'attira l'ad-
iration des perſonnes déſintéreſſées.

Ces premiers ſuccès enflerent
rage de Ramus, & le détermi
examiner plus particulierement
trine d'Ariſtote, & à le combat
aucun ménagement. Il étudia do
plus d'aſſiduité que jamais, & ſe
cha les plaiſirs & les agrémens d
qui pouvoient le diſtraire. Les f
cette pénible étude furent deux
ges qu'il fit imprimer à l'âge de
huit ans. L'un avoit pour titr
mens de la Dialectique, & l'autr
ſure d'Ariſtote. Ces deux ouvr
il y avoit beaucoup de feu & de
nement, furent lûs avec avidit
ils exciterent de grands troubl
l'Univerſité de Paris. Tous les
theticiens, gens hardis & follen
lomnieux, ſe déchaînerent con
mus. Ils le décrioient par tout
un homme ſans religion, & qui
corrompre les eſprits.

L'affaire s'échauffant de jour e
François I. l'évoqua à ſon Con
ordonna que Pierre [illegible] & A
Govea qui étoit [illegible] le
nommeroient des [illegible]
ter en ſa préſence & [illegible]
droits. Govea choiſi[illegible]
François Vicomerca[illegible]
Jean Quintin & Jean

ces quatre Arbitres, le Roi associa Jean de Salignac Docteur en Theologie, afin de les accorder en cas de besoin. C'étoit devant ces cinq personnes que devoit se passer la grande affaire, décisive de la réputation d'Aristote.

Les deux premiers jours se passerent assez tranquillement, & l'on disputa avec politesse, & bonne foi. Mais les Partisans d'Aristote s'apperçurent que la voye du raisonnement n'étoit pas à leur avantage, & qu'ils perdroient immancablement leur Procès. C'est pourquoi ils changerent d'allure & déclarerent pour non avenu ce qui s'étoit passé pendant ces deux jours. Ramus se plaignît hautement de cette injustice, & récusa les Arbitres. Mais François I. les obligea de prononcer, & ne voulût avoir aucun égard à ses remontrances. Alors les deux Juges choisis par Ramus se retirerent, & craignirent de

Ces premiers succès enflerent le co rage de Ramus, & le déterminerent examiner plus particulierement la do trine d'Aristote, & à le combattre sa aucun ménagement. Il étudia donc av plus d'assiduité que jamais, & se retra cha les plaisirs & les agrémens de la v qui pouvoient le distraire. Les fruits cette pénible étude furent deux ouvr ges qu'il fit imprimer à l'âge de ving huit ans. L'un avoit pour titre, El mens de la Dialectique, & l'autre, Ce sure d'Aristote. Ces deux ouvrages il y avoit beaucoup de feu & de disce nement, furent lûs avec avidité. Ma ils exciterent de grands troubles da l'Université de Paris. Tous les Perip theticiens, gens hardis & follement c lomnieux, se déchaînerent contre R mus. Ils le décrioient par tout comm un homme sans religion, & qui voulo corrompre les esprits.

L'affaire s'échauffant de jour en jou François I. l'évoqua à son Conseil, ordonna que Pierre Ramus & Antoin Govea qui étoit sa principale partie nommeroient des Arbitres pour disp ter en sa présence & pour soûtenir leu droits. Govea choisit Pierre Danés François Vicomercat : Ramus nomm Jean Quintin & Jean de Beaumont.

c

ces quatre Arbitres, le Roi associa Jean de Salignac Docteur en Theologie, afin de les accorder en cas de besoin. C'étoit devant ces cinq personnes que devoit se passer la grande affaire, décisive de la réputation d'Aristote.

Les deux premiers jours se passerent assez tranquillement, & l'on disputa avec politesse, & bonne foi. Mais les Partisans d'Aristote s'apperçurent que la voye du raisonnement n'étoit pas à leur avantage, & qu'ils perdroient immancablement leur Procès. C'est pourquoi ils changerent d'allure & déclarerent pour non avenu ce qui s'étoit passé pendant ces deux jours. Ramus se plaignît hautement de cette injustice, & récusa les Arbitres. Mais François I. les obligea de prononcer, & ne voulût avoir aucun égard à ses remontrances. Alors les deux Juges choisis par Ramus se retirerent, & craignirent de participer à l'injustice qu'on préparoit. Ramus lui-même en fit autant & ne voulût plus parler. Les trois Juges qui resterent, n'ayant plus rien qui s'oppoiât à leur passion, prononcerent sur la cause de Ramus, & le traiterent cruellement. Ils prévinrent ensuite l'esprit du Roi, qui confirma leur jugement, sans entrer dans une plus grande discussion ni un plus grand examen.

Ramus qui n'étoit pas ſeulement Phi-loſophe par ſpéculation, mais enco[re] de pratique, regarda d'un œil indiffé-rent tous ces procédés injuſtes. Il n[e] daigna point répondre à ſes ennemi[s] & ſe contenta d'avoir raiſon: il ne ſ[e] ſoucia point de ſe laver aux yeux d[e] l'Europe, ni de demander juſtice de c[e] qu'on l'avoit joué ſur le theâtre. Pa-tient & par raiſon & par politique, i[l] ſouffrit ſes diſgraces ſans murmurer, [&] diſoit ſouvent ce vers; *Grata ſuperv[e]niet quæ non ſperabitur hora.* Le reſte d[e] la vie de Ramus ne fût qu'une altern[a]tive de bonheur & de malheur. Expo[ſé] aux traits de ſes ennemis, il ne pût faire un établiſſement fixe à Paris, & fût ſouvent obligé d'en ſortir pour évit[er] leur fureur. Il périt enfin miſérablemen[t] au maſſacre de la S. Barthelemi: journ[ée] execrable & dont tous les François do[i]-vent avoir horreur. On conjecture ai[ſé]-ment de-là que Ramus étoit engag[é] dans la Religion réformée.



CHAPITR[E]

CHAPITRE LVI.

I. Que toute l'Europe sentît qu'il falloit penser, lorsque parût la nouvelle Philosophie. II. *Idée de cette Philosophie.* III. *De l'ardeur qu'on témoigna pour les opinions des Stoïciens.*

I.

J'Ai tâché de faire voir comment les Sciences éteintes depuis les disgraces disgraces arrivées aux Grecs & aux Romatns, se renouvellerent en Europe après la prise de Constantinople, & comment les yeux fermés depuis si long-tems, s'ouvrirent à la lumiere qui se répandoit par-tout. Foible dans les commencemens, cette lumiere devint dans la suite plus vive, & elle donna lieu à la nouvelle Philosophie. Il y avoit déja plusieurs siecles que les hommes ne pensoient plus, & qu'ils ne faisoient aucun usage de leur esprit flétri par une admiration superstitieuse. Trop prévenus pour des originaux que souvent ils n'entendoient point, & qui plus souvent ne méritoient pas d'être entendus, ils

ne s'occupoient que du ſoin de les commenter, & ſe croyoient fort ſçavans, quand ils en avoient ſondé les profondeurs, ou reſtitué quelques paſſages tronquez. Mais enfin toute l'Europe ſembla reprendre une nouvelle vie, comme un malade reprend la ſanté précieuſe qu'il avoit perduë. On vît que l'étude de la Philoſophie ne conſiſtoit point à interpréter reſpectueuſement les anciens, mais à étudier la droite raiſon que les anciens avoient eux-mêmes étudiée. On ſe perſuada qu'il falloit chercher les premieres idées du vrai & du beau, non plus dans leurs Livres & dans leurs Traitez, mais dans la Nature, dans ſon ſein invariable, où les anciens les avoient été d'abord chercher: & il eſt conſtant qu'elle paya avec uſure les ſoins qu'on prît de la conſulter. Elle répandît en un ſeul ſiecle les faveurs qu'on s'étoit abſtenu de lui demander pendant pluſieurs : de ſorte que la générosité de la Nature égala le grand ménagement qu'on étoit en droit de lui reprocher.

C'eſt à Deſcartes que uous devons non-ſeulement l'origine de la nouvelle Philoſophie, mais le rétabliſſement entier de la bonne méthode d'étudier. Ce grand homme dont l'heureuſe hardieſſe

nous

nous a procuré tant de découvertes & tant de nouvelles inventions, poussé par son génie & par la supériorité qu'il se sentoit, quitta les routes communément frayées, pour consulter la raison & tirer d'elle les éclaircissemens que les meilleurs ouvrages n'auroient jamais pu lui donner. Par-là l'esprit humain rentra dans tous ses droits, la lumiere devint générale : & il s'introduisit un air de précision & de justesse dans toutes les sciences, un air de force & de solidité; un air d'agrément & de vérité, qu'on ne connoissoit plus depuis les anciens, & que même tous les anciens n'ont point également connus.

Quoique je fixe à Descartes l'époque de la nouvelle Philosophie, & que je le regarde comme le restaurateur de toutes les sciences exactes, je reprendrai cependant les choses de plus haut. En effet, il y a eu dans le seizieme siecle des précurseurs de la vérité. des hommes qui la cherchoient avec ardeur, & la préféroient aux richesses, aux honneurs, à ce qu'on prise davantage dans le monde. Ces Philosophes ont fleuri en Angleterre, ou en Italie, ou en Allemagne: & l'on peut dire qu'ils n'ont servi qu'à accroître encore davantage la gloire que la France a eue d'avoir produit Des-

cartes. Ainsi les Royaumes de l'Eu
qui ont le plus contribué, avant ce
losophe célebre, à donner du goût
la nouvelle Doctrine, se sont acc
à lui rendre justice. Les Etranger
ritent sur cela notre reconnoissanc
qu'elle doit nous flatter ?

Il faut convenir cependant qu'
aujourd'hui des François qui ref
à Descartes les louanges qui lui
duës ; des Communautez, des C
religieux, qui en parlent avec m
ou du moins avec hauteur. C'e
effet de l'ignorance, ou de la v
monastique, J'avoue qu'il est t
dans quelques erreurs, & que su
ses principes mêmes, une partie
Philosophie, du moins ce qui en est
matique, se trouve hors d'usage.
a fallu inventer : il commençoi
carriere épineuse : il étoit de t
parts enveloppé de ténébres ép
Mais soutenu par son courage &
une application persévérante, il n
appris à penser & à raisonner, da
tems sur-tout où l'habitude en
perdue : & ce n'est point seulemen
Mathématiques, à la perfection
Arts, à la Physique, qu'il s'est att
mais encore aux Belles-Lettres, à
tes les sciences dont l'agrément s
prin

principal objet. Il y a introduit l'esprit Philosophique, cet esprit qui met chaque chose à sa place, qui fait que les pensées qui doivent plaire, en plaisent encore davantage par ce fil simple & imperceptible qui les lie.

Après ce que je viens de dire, qu'on me permette de comparer les deux siecles suivans, je veux dire le seiziéme & le dix-septiéme. Cette comparaison n'aura rien que de juste, pourvu qu'on l'examine avec soin. Le seiziéme siecle a produit un plus grand nombre de sçavans hommes que le dix-septiéme. Il s'en faut pourtant bien que ces deux siecles ayent été également éclairez & recommandables. Dans le premier régnoient la critique des mots & la Philologie, l'étude des langues apprises par vanité de les sçavoir, une vaine application à briller, & non à approfondir les choses. Dans le siecle suivant un esprit plus judicieux, accompagné d'un goût exquis & d'un discernement solide s'est introduit dans la République des Lettres. On a préféré les critiques du sens, si l'on peut parler de la sorte, aux critiques des paroles : on a négligé l'Orateur pour saisir le Consul, & l'Auteur des Commentaires pour arriver jusqu'au Général d'armée & au Maître de

Vid. Bayle, Dict. Crit. tom. 1.

Rapin, comparaison de Thuc. & de Tite-Live. la République. Dans le seiziéme siecle on se piquoit d'une vaste & profonde Littérature; l'érudition étoit ennuyeuse, à force d'être chargée d'un détail inutile; on lisoit, mais on ne sentoit point ce qu'on lisoit. Dans le dix-septiéme siecle, l'étude de la nouvelle Philosophie & des langues vivantes ont fait naître un goût réfléchi : on a eu plus de jugement & moins d'étendue de science : on a enfin été le maître des anciens, de ceux qu'on regardoit comme ses maîtres. Malheur à ceux, qui faute de les bien connoître, les ont méprisez! *Nos laudamus Cartesium : Aristotelem admiramur.* Voilà les avantages que la nouvelle Philosophie a procurez au dernier siecle & même au nôtre, à celui où nous vivons. C'est la suite des progrès que l'esprit humain a visiblement faits, & dont on trouve un trait remarquable dans un petit Traité de Jacques Aconce intitulé : *Methodus sive recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum ratio.* Je sens, dit cet Auteur mort en 1567. que je vis dans un siecle très-poli & très-cultivé par les Belles-Lettres. Cependant oserois-je le dire, je crains moins les jugemens de mes Contemporains que ceux du siecle qui nous doit suivre, & où

Alex. Morus.

où j'oppperçois déja une clarté qui m'ébloüit. En effet, quoique nous voyons aujourd'hui beaucoup de grands hommes & qu'ils saisissent notre admiration : je vois quelque chose de plus respectable & de plus digne de notre estime dans le siecle suivant. Voici ses propres paroles. *Etsi enim habuit habetque ætas nostra viros præstantes : adhuc tamen videre videor nescio quid majus futurum.*

Je pourrois citer plusieurs autres Auteurs, qui considérant de quelle maniere les sciences s'étoient tirées de cette nuit épaisse qui les avoit toutes obscurcies, ne douterent point qu'elles n'allassent en se perfectionnant, & que la vivacité de l'esprit humain ne se tournât en force & en solidité. Erasme parle ainsi dans plusieurs de ses Lettres, & croit que la raison a donné les véritables preuves de la Religion pour l'ordre & la clarté qu'elle exige.

I I.

Cinq choses contribuerent principalement à la naissance, & à l'accroissement de la nouvelle Philosophie. Je les rappellerai chacune exactement, & je les accompagnerai de quelques-unes de ces réflexions que demande une matiere

 intéressante.

intéressante. Et quelle matiere l'est davantage, que celle qui marque comment l'esprit humain s'est renouvellé ?

I. La raison oubliée depuis tant d'années, & foulée, pour ainsi dire: aux pieds, rentra dans tous ses droits : cette raison, qui est le plus beau présent que l'Etre infini ait pu faire aux hommes, & qui surpasse tous les autres biens répandus sur la terre. On a vu que depuis les Grecs on n'avoit rien inventé de considérable dans la Philosophie, & qu'on s'étoit contenté d'étudier leurs ouvrages. Le nom de Philosophe si sublime par lui-même, ne se donnoit qu'à ceux qui entendoient le sistême de Platon & d'Aristote, ou qui croyoient les entendre: on n'exigeoit rien de plus. Cela avoit entierement avili la Physique, & l'avoit réduite en une Métaphysique seche & épineuse, en questions générales, plus subtiles que propres à dévoiler le sein de la Nature. C'étoit l'amas informe de ces questions, & des raisonnemens vagues auxquelles toutes ces questions donnerent lieu, qui formoient la Physique générale. Pour la particuliere, elle n'étoit point connue, & elle ne le fût que lorsqu'on commença à réfléchir & à faire des expériences. On voit bien que la Philosophie n'auroit jamais fait aucun progrès,

ɔgrès, tant qu'on auroit ſuivi les tra-
; des anciens: on ſe ſeroit contenté
diſputer éternellement ſur leurs idées
i n'étoient point fondées en raiſon,
on n'auroit rien avancé. En effet,
ɜlles expériences faire ou ſur les nom-
:s de Pythagore, ou ſur les idées de
ıton, ou ſur les qualitez d'Ariſtote?
ıelles conſéquences tirer de ces prin-
ıes, ſi même ce ſont-là des principes?
fallut donc un homme qui eût la har-
ſſe de ſe ſouſtraire au joug de l'auto-
:, & qui bravant les préjugez les plus
poſans, apprit aux mortels qui avoient
; yeux, à s'en ſervir & à obſerver la
ıture ſoigneuſement. Et cet homme
Deſcartes. Il rapportoit toute choſe
ı droite raiſon, & faiſoit voir par des
les invariables que rien ne mérite
:re attention que ce qui eſt vrai. Par-
:ous les anciens ſiſtêmes ſe ſont dé-
its, & les nouveaux n'ont de cré-
qu'autant qu'ils ſont conformes à
te raiſon dont il faiſoit tant de cas.
.I. En apprenant à penſer, on apprit
e ſe ſervir que d'idées claires & net-
, qui à leur tour enfanterent l'eſprit
xamen & de diſcuſſion ſi néceſſaires
'avancement des ſciences. Ces idées
.res & nettes donnerent à la Philo-
e une force & un ordre, qui ne con-
ſiſtoient

fiſtoient point dans l'agrément des paroles : dans une expreſſion recherchée, mais dans la profondeur du ſens, dans l'amour de la vérité. Tel doit être le but de nos travaux : ou ſi l'on ne peut point y parvenir, il faut ſuſpendre ſon jugement & ſe contentér de douter. Heureux, qui ſçait prendre ce parti !

III. L'ancienne Philoſophie parloit beaucoup de la matiere & du mouvement, de l'infini, du tems, du lieu, des ſubſtances penſantes : le tout ſans rien éclaircir, & ſans entrer dans la connoiſſance de la Nature. Le peu qu'en a dit la Philoſophie moderne a été fondé ſur les Mathématiques que Deſcartes a fort cultivées, lui-même grand Mathématicien & précurſeur de toutes les nouvelles méthodes qui ont eu l'infini pour objet.

IV. Ce qui a de plus en plus accrédité la nouvelle Philoſophie, ce ſont tant d'inventions modernes, tant de machines ingénieuſement conſtruites, tant de vuës heureuſes ajoutées les unes aux autres. D'un côté le Ciel s'eſt dévoilé à nos yeux, & nous avons admiré la ſuperbe ordonnance de ce monde, qui n'étoit auparavant preſque habité que par des aveugles. D'un autre côté, nous ſommes deſcendus juſqu'aux plus petits ouvrages

vrages de la Nature : nous avons fait l'anatomie des insectes qui échappoient presque à nos regards, & celle des Plantes qui nous ont présenté des merveilles inconnuës aux anciens. Tous les cabinets des Curieux brillent de ces machines & de ces inventions, & on y trouve en petit ce qui forme en grand le spectacle de l'Univers.

V. Dans le seiziéme siecle toutes les sciences étoient comme dispersées. La nouvelle Philosophie les a rassemblées, & les a réunies les unes aux autres, de maniere qu'elles se prêtent un mutuel secours & que la vérité en brille mieux par cet accord unanime. Ainsi un Philosophe, dit le Chancelier Bacon, doit renfermer dans l'objet de ses études, toutes les sciences exactes & utiles, & s'en former une espece d'Encyclopédie, non par vanité, mais pour être en état d'instruire les autres, après s'être instruit soi-même. La vanité est tout-à-fait indigne d'un Philosophe.

III.

Vers le tems de la renaissance des Lettres, l'ancienne Doctrine des Stoïciens se réveilla, non que les mœurs fussent alors plus sages & plus réglées, mais

mais par je ne ſçai quel fanatiſme qui s'empara de beaucoup d'eſprits. L'outré les frappe quelquefois plus que le ſimple & le naturel. Juſte Lipſe fût le plus diſtingué de ces nouveaux Stoïciens. Les plaiſirs l'occuperent dans ſa jeuneſſe, & tout ſembloit lui promettre de beaux jours. Mais les remontrances & les conſeils de ſes amis le rappellerent à lui-même. Il eût honte de ſes égaremens, & il ſe mît à compoſer ſur les principes des Stoïciens ſon Traité *de la Conſtance*, qu'il appelloit la principale vertu du Sage que rien ne peut abbattre ni déconcerter. C'étoit-là le caractere de Juſte Lipſe. L'extrême lui plaiſoit en tout, & avec cela il étoit fort inconſtant. Il changea pluſieurs fois de religion : revenu enfin à la Catholique, il ſe porta ſous la conduite des Jéſuites, à des baſſeſſes de dévotion & à des puérilitez qui le firent mépriſer.

Naud. Bibligraphia Polit.

Quelque éloge que Juſte Lipſe ait fait de la Conſtance dans le Traité qu'il en a publié, il eſt facile de voir qu'il n'étoit rien moins que conſtant. Ses beaux diſcours démentoient ſa conduite : il parloit bien, mais il agiſſoit d'une maniere inconſidérée & frauduleuſe, en affectant des ſentimens de religion qu'il n'avoit pas. Son vif attachement à la doctrine

doctrine des Stoïciens, fit qu'il embrassa dans toute son étenduë leur grand principe : que la destinée est inévitable, & qu'il est impossible d'échapper à cet ordre qui amene les évenemens enchaînez les uns aux autres. Tout arrive, disoit-il, d'après Tacite, parce qu'il doit arriver : & ce qui doit arriver ne peut jamais manquer. Car s'il manquoit, l'univers n'auroit plus le même arrangement ni la même simmétrie.

La fortune, convient-il dans une de ses Lettres, semble aveugler les hommes, & les aveugle en effet, pour les empêcher de sentir son pouvoir irrésistible.

Un dernier trait, mais un trait bizarre va finir le portrait de Juste Lipse. Il avoit une affection singuliere pour les chiens, & il leur croyoit je ne sçai quelle ame raisonnable : *divinæ particulam auræ*. Il avoit même fait peindre dans un grand tableau trois chiens qu'il avoit eus consécutivement, & il faisoit porter ce tableau avec lui par-tout où il alloit, & le regardoit incessamment. J'avouë que cette puérilité est des-honorante pour un homme d'esprit, pour un homme qui pense : à peine l'excuseroit-on dans une femme, & encore dans une femme qui ne sçait poins s'occuper.

Parmi

Parmi les autres Stoïciens qui fleurirent au commencement du dix-septiéme siecle, on compte Gaſpard Scioppius le plus redoutable Critique qui ait jamais été, homme hardi ſans aucune bienſéance & qui ſe faiſoit un mérite de déchirer ce que les autres eſtimoient, uniquement parce qu'ils l'eſtimoient. Fra-Paolo raconte qu'il le vint voir, en paſſant à Veniſe, & qu'il lui parla de ſon grand deſſein de réhabiliter la Philoſophie Stoïcienne. *Pour lui concilier*, ajoutoit-il, *tous les eſprits raiſonnables, j'ai déja fait imprimer à Mayence les Elémens de cette Philoſophie.* Scioppius ne réuſſit point dans ſon projet. Il avoit trop d'ennemis pour s'attirer des Diſciples, & ſes Diſciples, quand il en auroit eu, ſeroient bien vîte devenus ſes ennemis.

CHAPITRE LVII.

JE crois avoir fini tout ce qui regarde l'ancienne Philoſophie, ſans chercher à dégrader les anciens Philoſophes, pour leſquels j'ai une véritable eſtime. Je vais dans le Livre ſuivant parler de la Philoſophie nouvelle, qui

regne

regne aujourd'hui, ſans témoigner pour les Philoſophes nouveaux une admiration outrée. Ces derniers ont eu des ſecours certains, qui ont manqué aux premiers, je veux dire la Religion, qui a abrégé bien des diſputes, & les connoiſſances Mathématiques, qui ont ouvert la porte de l'infini.

Mais qu'on me permette auparavant de marquer quels étoient les ſentimens d'eſprit dans leſquels je me trouvois, lorſque j'ai compoſé cette Hiſtoire de la Philoſophie. On juge mieux des ouvrages, des productions d'un Auteur, quand on connoit ſa maniere de penſer & de ſaiſir les objets qui l'environnent.

MON CABINET.

O Vous, ſéjour tranquille (1),
Où je trouve un repos flateur,
Charmant & ſûr aſyle,
Où le vrai ſeul nourrit mon cœur.

(1) *Genus hoc eſt voluptatis meæ : quæ gymnaſio apta maxime ſunt, ea quæro.*
Cicero.

Agréable

Agréable retraite,
Où content (2) & maître de moi,
Dans une paix parfaite,
Je vis & je commande en Roi.

❧

Où la Philosophie
Me prêtant sa vive clarté,
M'instruit, me fortifie,
Accroît ma curiosité.

❧

Où des erreurs fatales;
Qui par tout glissent leur poison,
Je parcours les dédales,
Heureux d'en sauver ma raison.

❧

Où les passions folles,
Dont les Rois mêmes sont épris,
Leurs goûts, leurs soins frivoles,
Tout m'inspire un juste mépris.

(2) *Nos Tusculano ita delectamur, ut nobismet ipsis tum denique, cum illo venimus, placeamus.*

Cicero.

O

O vous enfin, mon cher Cabinet, ui m'offrez des secours certains contre s égaremens de l'esprit & les foibles-s du cœur, que je vous ai d'obliga-on ! sans vous, je passerois des jours istes & fâcheux : sans vous je me ver-ois livré au plus mortel ennui.

Dans un coin de Province,
Tout environné de marais,
Où le vin est très-mince,
Où les hommes sont très-épais.

Où la fiévre au teint pâle
Tient ses séances tout l'Eté,
Et des feux qu'elle exhâle,
Corrompt la meilleure santé.

Où Zéphir sur la plaine,
Ne vient point caresser les fruits,
Et pour eau de fontaine,
On ne boit que de l'eau de puits.

Dans ce lieu, que l'envie
Trouble,

Trouble, & ſe plaît à décrier;
Je vois couler ma vie,
Sans ſçavoir à qui me fier.

Quelle eſt alors ma reſſource? Que parti puis-je prendre? Un ſeul heureuſement, un ſeul m'eſt offert. Je me retire dans mon cabinet: J'y ſuis tranquille ſans dégoût, & iſolé ſans ennui. Tout m'y préſente des images riantes & agréables.

D'un côté, deux (3) Armoires
Renferment les dons précieux,
Livres, Ecrits, Mémoires,
Que recherchent les Curieux.

O ciel! que de richeſſe!
Que je m'énorgueillis du choix!
C'eſt Rome, c'eſt la Gréce
Que je réünis à la fois.

L'Antiquité ſublime

(3) *Bibliothecam tuam cave cuiquam deſpondeas. Nam ego omnes meas vindemiolas ei reſervo, ut illud ſubſidium ſenectuti parem.* Cicero. Ne

Ne borne point tous mes desirs.
Modernes que j'estime,
Vous avez part à mes plaisirs.

❧

Que d'Auteurs tous d'élite!
Que d'art, de goût, de sentiment!
Leur différent mérite
Forme un heureux assortiment.

❧

Tour à tour j'apprécie
Le vif, le charmant des François,
L'éclat de l'Italie,
Le fier, le noble des Anglois.

De l'autre côté, sont des Tableaux d'une excellente main, entremêlés d'Estampes qui représentent plusieurs grands Philosophes, tels que Descartes, Le Chevalier Newton, Locke, le Pere Mallebranche, Hobbés, Clarcke, Gassendi & Halley.

Le premier est le guide
Que tous les autres ont suivi,
Esprit ferme, intrépide,
Héros vrai seul asservi.

Tout

Tout près d'un si grand Maître
Newton brille, Maître à son tour.
Depuis qu'on l'a vû naître,
La nuit s'efface, tout est jour.



De la vertu sincere,
Dans ton sein je puisai le goût.
Sublime caractere !
Mallebranche, je te dois tout.



Par ta main repoussée,
Se cache la prévention,
Et l'erreur méprisée
Ne nous fait plus d'illusion.



Ton amitié propice
Voulut me fixer (*) dans ces lieux,

(*) Le Pere Mallebranche avoit fait tous ses efforts pour m'attirer à l'Oratoire. Mais des considérations de famille. jointes à un voyage indispensable que je devois faire dans les païs étrangers, m'empecherent alors de prendre ce parti. Combien ai je depuis eu lieu de m'en repentir, lorsque surtout livré

Où

ent à répandre un baume ſalutaire ſur ous les âges & toutes les ſituations de a vie.

❧

Pourquoi chercher ſans ceſſe
Des biens frivoles, incertains?
Jouiſſons, le tems preſſe:
Vivons, tout s'enfuit (4) de nos mains.

❧

En bonne (5) compagnie,
On peut s'oublier quelquefois.
Buvons par fantaiſie,
Mais n'aimons jamais qu'avec choix.

❧

D'une Beauté novice,
Qu'en paſſant on cueille la fleur.
Si c'eſt un pur caprice,
C'eſt toujours un moment flateur.

(4) *Quid ſit futurum cras, fuge quærere,*
Quem ſors dierum cunque dabit, lucro adpone.
Horat.

(5) *Miſce ſtultitiam conſiliis brevem.*
Dulce eſt deſipere in loco.
Horat.

Mon ame en eſt émue,
Mais je n'oſe élever la voix.

❧

Heureux, dis-je en moi-même,
Qui vit obſcur dans ſon état!
Quelle folie extrême
De chercher le bruit & l'éclat!

❧

Habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos deſirs,
Vous ignorez nos peines,
Si vous n'avez point nos plaiſirs.

❧

Pleins de mille caprices,
Environnés de mille abus,
Nous donnons à nos vices
Tous les noms dûs à vos vertus.

De ſi triſtes réflexions ne durent pas long tems. D'autres leur ſuccedent, qui ſont & plus vives & plus gaies. Je prens Anacréon ou Horace. Je me jette nonchalamment ſur un fauteuil. Je puiſe dans leurs écrits cette douce Morale & cette Philoſophie aimable, qui ſer-

vent à répandre un baume ſalutaire ſur tous les âges & toutes les ſituations de la vie.

❧

Pourquoi chercher ſans ceſſe
Des biens frivoles, incertains?
Jouiſſons, le tems preſſe:
Vivons, tout s'enfuit (4) de nos mains.

❧

En bonne (5) compagnie,
On peut s'oublier quelquefois.
Buvons par fantaiſie,
Mais n'aimons jamais qu'avec choix.

❧

D'une Beauté novice,
Qu'en paſſant on cueille la fleur:
Si c'eſt un pur caprice,
C'eſt toujours un moment flateur.

(4) *Quid ſit futurum cras, fuge quærere,*
Quem ſors dierum cunque dabit, lucro adpone.
Horat.

(5) *Miſce ſtultitiam conſiliis brevem.*
Dulce eſt deſipere in loco.
Horat.

Au corps notre ame unie;
Partage ſes biens & ſes maux:
Traitons ſans jalouſie,
Ménageons bien ces deux rivaux.

Mais quel objet ſe préſente à mes yeux, & parle en même tems à mon cœur! Le dirai-je! & mon amour propre y conſentira-t-il? C'eſt mon Portrait; c'eſt l'ouvrage d'un Peintre illuſtre, & qui étoit fort de mes amis. A peine finiſſois-je alors mon cinquiéme luſtre: quatre autres s'y ſont joints depuis. Mais loin de m'en plaindre, ſatisfait de mon ſort, mettant toujours mes deſirs au niveau de mes facultés, je m'en félicite chaque jour. C'eſt une véritable conquête pour moi.

La trop vive jeuneſſe
M'offrit ſouvent un doux poiſon;
M'en défiant ſans ceſſe,
J'oſois conſulter ma raiſon.

Soigneux dès mon enfance
De m'unir aux plus forts eſprits,
Sous eux, de la ſcience
J'ai connu quel étoit le prix.

L'âge

L'âge & l'expérience
M'ayant tour à tour éclairé,
Par leur douce influence,
De cent erreurs m'ont délivré.

❧

Aux pieds de la Fortune
Trop ferme pour m'agenouiller,
D'une crainte importune
J'ai toujours ſçu me dépouiller.

❧

A la grandeur altiere
Je n'ai jamais offert des vœux :
Oui, mon ame eſt trop fiere,
Pour encenſer un vice-heureux.

❧

Les eſſais de ma plume
N'ont point manqué d'aprobateurs ;
Et mon dernier volume
A trouvé par-tout des lecteurs.

❧

Mais la ſage nature
Regloit en vain mes ſentimens :

Deux fois de (6) l'imposture
J'ai ressenti les traits cuisans.



Deux fois l'hypocrisie,
En chapeau plat, en manteau noir,
M'a fait par jalousie,
Eprouver son triste pouvoir.



Alors, de mon courage
M'étayant contre le malheur,
Ni les vents, (7) ni l'orage
N'ont troublé la paix de mon cœur.



Ainsi, pour grace entiere,
Puissé-je arriver doucement

(6) *Male de te loquuntur homines : sed mali. Moverer, si de me Marcus Cato, si Lelius sapiens, si alter Cato, si duo Scipiones ista loquerentur : Nunc malis displicere, laudari est.* Seneca.

(7) *Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis Tyranni
Mente quatit solida, neque Auster*

A

A cette heure derniere,
Où ceſſe tout (8) déguiſement!

Sans regretter la vie,
Puiſſé-je à peu d'amis diſcrets,
De ma Philoſophie
Tranſmettre en mourant les ſecrets!

Doux ſommeil, dernier terme,
Que le ſage (9) attend ſans effroi,
Je verrai d'un œil ferme
Tout paſſer, (10) tout s'enfuir de moi.

Dux inquieti turbidus hadriæ,
Nec fulminantis magna manus Jovis.
Horat.

(8) *Nam veræ voces tum demum pectore ab imo*
Ejiciuntur, & eripitur perſona, manet res. Lucret.

(9) *Extremo quidem tempore ætatis, quia conſcientia actæ vitæ multorumque benefactorum recordatio jucundiſſima eſt.* Cicero.

(10) *O præclarum diem, cùm ad illud divinorum animorum concilium, cœtumque proficiſcar, cumque ex hac turba & colluvione diſcedam.* Cicero. I iv

HYMNE
A
LA PARESSE.

VENEZ, adorable Pareſſe,
Retranchez de mon cœur les ſoins & les deſirs :
Sans vous il n'eſt point de ſageſſe,
Il n'eſt point de vertus, ni même de plaiſirs.

Vos favorables ſoins, & toute votre adreſſe
Ne tendent qu'à nous rendre heureux :
Vous ſçavez ajuſter nos vœux
A l'aimable délicateſſe
D'un ſentiment voluptueux.

Lebien faits que par vous diſpenſe la nature,
Quel

Quel Dieu pourroit nous les ôter?
Vous livrez à nos cœurs une richesse
sure,
En nous (11) accoutumant à très-peu
souhaiter.

ꝏ

Ainsi que de Thémis & du Dieu de la
guerre,
Votre cour est fertile en Sages, en Hé-
ros,
Qui d'eux seuls occupés & dans un
plein repos,
Comptent pour rien toute la terre,
Qui regardent du port les soins tumul-
tueux
Et les vastes projets des mortels mal-
heureux.

ꝏ

Guidé par tes conseils, trop utile Pa-
resse,
Je connus tout le prix d'un studieux
loisir:

(11) *Multa petentibus*
Desunt multa: bene est cui obtulit
Parca, quod satis est, manu.
Horat.

Mon cœur ne chercha point la brillante
richesse;
Moins jaloux d'amasser que de sçavoir
jouir.

De-là vint mon humeur docile,
Que les soins importuns troublerent rarement:
Amoureux d'un destin tranquille,
J'empruntai mes vertus de mon tempérament,
Et paisible, au milieu d'un emb[illegible]
illustre,
J'approchai sans regret de mon dixiéme
lustre.

O douce nonchalance! ô repos précieux!
Vous me faites goûter un sort délicieux.
Vos charmes rafinés par une heureuse
adresse,
Dérident l'austére Sagesse:
Et tel passe pour vertueux,
Qui n'est au fond que paresseux.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES
Contenues dans cet Ouvrage.

¶ Les Chiffres Romains I, II, III. IV, marquent les Tomes, & les chiffres Arabes les Pages.

A

F

H

I

J

L

M

Leur mépris enraciné
Grecs,
Leur parallele avec les

Quand les *Sciences* & le
troduisirent chez eux,
Ce qui leur fit embra
quence,
Ils s'adonnent à la *Phil*

Presque tous les illustre
qui ont fleuri depuis le pre
sulat de Pompée, se sont a
la *Philosophie*,
Ils proscrivent toutes sc
perstition & de Divinités é

Ils tombent avec goût

T

U



W

X

Z

Fin de la Table des Matieres.

